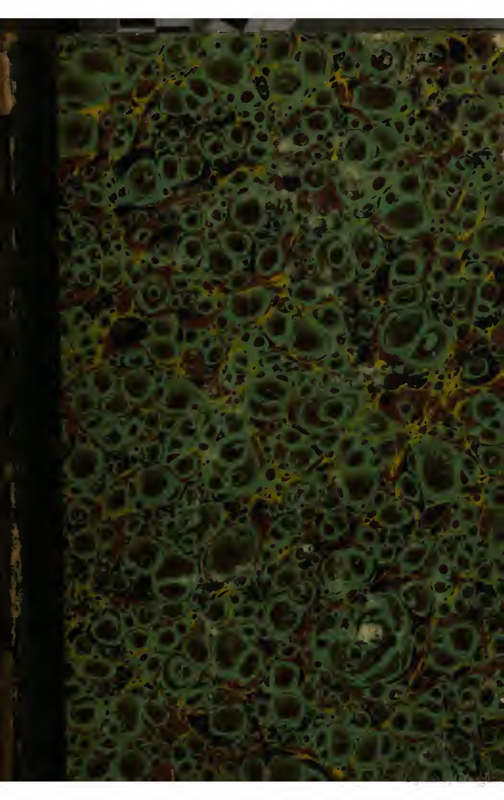
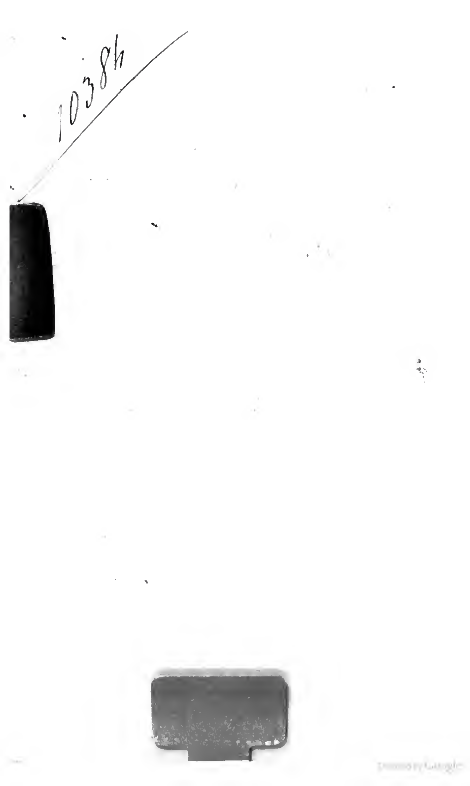




# HISTOIRE

DE

# CHARLES-ÉDOUARD.

PARIS, IMPRIMERIE DE AUGUSTE MIE, RUE JOQUELET, n° 9,
Place de la Bourse.

# HISTOIRE

DE

# CHARLES-ÉDOUARD,

DERNIER PRINCE DE LA MAISON DE STUART;

PRÉCÉDÉE D'UNE HISTOIRE

DE LA

RIVALITÉ DE L'ANGLETERRE ET DE L'ÉCOSSE.

PAR AMÉDÉE PICHOT, D. M.

— Stuart a name once repected,
A name, which to love was the mark of a true heart,
But now 'tis despised and neglected.
Robert Burns.

TOME DEUXIÈME.






PARIS.
LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. M. LE DUC DE CHARTRES,
Quai Voltaire, et Palais-Royal, galerie d'Orléans.

MDCCCXXX.

# HISTOIRE

DE

# CHARLES-ÉDOUARD,

DERNIER PRINCE DE LA MAISON DE STUART.

## CHAPITRE XII.

RETOUR DE SIR JOHN COPE. — JOHN HOME. — MARCHE SUR ÉDIMBOURG. — ZÈLE DES VOLONTAIRES. — LE CLERC DE PROCUREUR JACOBITE. — LES HUÎTRES ET LE VIN DE XÉRÈS. — DEUX PRISONNIERS. — CHARLES-ÉDOUARD SE DÉCIDE A LIVRER BATAILLE. — RENCONTRE DES DEUX ARMÉES. — DISPOSITIONS PRÉLIMINAIRES. — ANDERSON DE WHITBURGH, — LA NUIT, LE BROUILLARD, LA SURPRISE. — LA BATAILLE DE PRESTON-PANS. — LES MAC-GREGORS. — DÉROUTE DE L'ARMÉE ANGLAISE. — BON MOT. — LETTRE DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD A SON PÈRE.

Pendant que Charles-Edouard faisait son entrée à Edimbourg, sir John Cope débarquait au port de Dunbar, à vingt-sept milles de distance. Parvenu d'Inverness Aberdeen par de longs circuits, le général anglais y avait trouvé ses bâtiments de transport, et un vent favorable avait facilité

son retour vers la capitale de l'Ecosse. Il surveillait le débarquement de ses troupes et de ses bagages, opération qui dura deux jours, lorsque le 18 septembre il vit arriver sa cavalerie, c'est-à-dire les dragons que la terreur panique poursuivait encore. Arrêtés un moment pendant la nuit du 16 à quelques milles de Leith, ces pauvres soldats, ayant entendu le cri d'un des leurs qui se laissa choir dans un trou à charbon, crurent que c'étaient les Highlanders, et remontant à cheval se remirent à fuir jusqu'à Dunbar, oubliant leur colonel, qui s'était logé dans sa propre maison située sur cette route. Le lendemain, le colonel, surpris de cette désertion, courut après eux et fit recueillir dans des charrettes couvertes leur armes qu'ils avaient jetées çà et là pour courir plus vite. Le 18, arriva à Dunbar, J. Home, le jeune auteur de « Douglas » (1), qui dit au général qu'il était resté à Edimbourg pour assister à l'entrée des rebelles, moins par curiosité, que pour s'assurer, par ses propres yeux, de l'état de leurs forces. Ils n'étaient guère, ajouta-t-il, plus de deux mille, irrégulièrement armés, les uns avec des fusils, les autres avec de simples claymores, et plusieurs avec des es-

(1) Home's *History of the rebellion.*

pèces de faux appelées haches d'armes du Lochaber; d'ailleurs sans artillerie, sans munitions, et point de cavalerie. Sir John Cope reprit confiance, quoique le jeune volontaire ne lui dissimulât pas que des renforts étaient attendus d'heure en heure par les Highlanders. Sir John lui-même fut rejoint à Dunbar par le comte de Home, qui, revêtu d'un grade dans la garde de Georges II, se fit un cas de conscience d'offrir ses services. Le futur historien de la rébellion de 1745, qui tenait à honneur d'appartenir à cette illustre famille, remarque avec douleur que le noble comte n'emmenait que deux domestiques pour toute suite, lui qui eût pu lever jadis un corps plus nombreux que les deux armées réunies. On vit aussi presque toutes les autorités admiuistratives et judiciaires d'Edimbonrg venir se mettre sous la protection du pouvoir militaire, ayant déserté la ville, de peur d'être forcées d'y violer le serment de leurs places.

Ce fut le 19 septembre que l'armée de sir John Cope quitta Dunbar pour aller camper dans la plaine de Haddington, à seize milles d'Edimbourg. Quand la nuit vint, on proposa d'envoyer en reconnaissance les volontaires qui suivaient l'armée. Ils étaient seize; huit partirent d'abord et furent de retour à minuit sans avoir rien aperçu;

des huit autres qui se mirent à leur tour en campagne, « il n'en reparut que six, dit Home, et qui ne nous en apprirent pas davantage (1) ». Or, les deux autres étaient MM. Francis Garden, depuis lord Gardenstone et Robert Cuningham, qui devint général par la suite. Ces deux jeunes gens avaient choisi les côtes pour leurs explorations. En approchant de Musselburgh, ils évitèrent le pont, de peur d'être remarqués; et, profitant de la marée basse, traversèrent l'Eske à l'endroit où cette rivière se jette dans la mer. Par malheur il y avait sur l'autre bord une guinguette renommée pour son vin de Xérès et les huîtres, comme l'attestaient deux pyramides d'écailles de chaque côté de la porte. Ils entrèrent et se mirent gaîment en train d'oublier les malheurs de la guerre autour d'une bouteille. Leurs joyeux ébats attirèrent l'attention d'un clerc de procureur qui passait par là, se rendant à l'armée jacobite; car une jeune mercière qu'il aimait lui avait attaché de ses mains un gros nœud de rubans blancs à son chapeau. Il donna un coup d'œil par la fenêtre, reconnut les deux védettes, et prévoyant que la marée montante les forcerait de s'en retourner cette fois

(1) *History of the rebellion by* HOME.

par le pont qui était étroit et presque impraticable, il alla s'y placer en embuscade, bien résolu à débuter par un exploit qui lui fît honneur auprès de Charles-Édouard et de sa belle. Quand les volontaires s'approchèrent, il grossit sa voix sans se montrer, et cria : « garde à vous ! » comme s'il n'était pas seul, si bien qu'il fit deux prisonniers sans brûler une amorce. Il les conduisit immédiatement à Duddingstone, où campait l'armée de Charles, et les remit à John Roy Stuart, capitaine de la garde du prince. John Roy parlait de les faire pendre comme espions; mais ils en furent quittes pour la peur, graces à la recommandation d'un officier du même corps, Colqhoun de Grant, qui avait été leur camarade d'enfance. Ils confirmèrent l'avis qu'on avait déjà reçu, que sir John Cope devait le lendemain, 20 septembre, continuer sa marche. Le prince et ses officiers furent d'accord pour lui épargner la moitié du chemin. On demanda à Macdonald de Keppoch, qui avait servi en France, s'il pensait que la partie fût égale entre les Highlanders et les troupes régulières. « — J'avoue, dit-il en s'adressant au prince, que nos clans ne se sont point battus depuis long-temps; mais les Chefs seront bientôt dans la mêlée, et les simples soldats ne les y laisseront pas seuls. — Eh bien !

s'écria Charles, je ne resterai pas non plus en arrière. »

Au point du jour, les sons de nouvelles cornemuses annoncèrent un renfort de deux cent cinquante montagnards : c'étaient les Grants de Glenmoriston, quelques Mac-Lachlans, et des hommes d'Athole, qui ne furent pas les derniers prêts à aller en avant. Le reste de l'armée avait mis à profit trois jours de repos : son courage et sa confiance semblaient avoir doublé par la prise d'Edimbourg. Charles-Édouard traversa les rangs pour aller se placer à l'avant-garde. Au moment de donner le signal, il montra son épée : « Mes amis, dit-il, j'ai jeté le fourreau. » Une bruyante acclamation fut la réponse des montagnards, et ils partirent avec joie. Au sortir du village de Duddingstone, l'un deux, apercevant une maison en construction, y courut, prit un balai qu'il attacha au bout d'une perche, et cet étendard grotesque fut salué comme un emblème signifiant que les Anglais allaient être *balayés* de l'Écosse.

Sir John Cope entrait dans la plaine située entre Preston et Seton, lorsque lord Loudon, son adjudant-général, lord Home, et son quartier-maître général, qu'il avait envoyés pour reconnaître l'emplacement où il se proposait de camper

ce jour-là près de Musselburh, revinrent à toute bride lui annoncer que les rebelles s'avançaient à leur rencontre. Sir John, surpris, se félicita d'être arrêté du moins sur un terrain avantageux, et il eut encore le temps de ranger ses troupes en bataille, étendant sa droite vers la mer, et sa gauche vers le village de Tranent. Bientôt les Highlanders parurent, et les deux armées se saluèrent d'une clameur qui retentit comme le roulement de la foudre dans les rochers voisins. Charles avait à dessein pris une route oblique pour se trouver sur le terrain le plus élevé, d'où ses montagnards pourraient, d'après leur tactique, fondre avec impétuosité sur l'ennemi. Sir John Cope, qui s'était attendu à voir déboucher les Highlanders par la route directe, fut forcé de changer sa position. Il appuya sa droite sur le village de Preston, et sa gauche sur Seton-House. Derrière lui étaient la mer et Cockenzie; son front de bataille se terminait à un marais coupé par un fossé profond; position forte sans doute, mais qui semblait l'accuser de chercher plutôt à garder la défensive qu'à livrer bataille. En effet, le prince, prévenu de la nature du terrain, chargea M. Ker de Gadon d'aller le reconnaître. Cet officier, monté sur un petit cheval blanc, parcourut tout le front de

l'ennemi, essuyant, avec un sang-froid imperturbable, une grêle de balles; et il ne revint qu'après s'être assuré de la largeur et de la profondeur du fossé. D'après son rapport, convaincu qu'on ne pourrait le franchir sans danger, Charles-Édouard feignit de vouloir attaquer le flanc droit des Anglais, qui reprirent alors leur première position. A part quelques coups de canon tirés sur les montagnards ce jour-là, les deux armées s'en tinrent à des évolutions, qui furent exécutées avec tant de précision par les troupes régulières, que sir John Cope s'applaudit de sa supériorité en fait de tactique, sans s'apercevoir qu'il était comme enfermé dans le cercle borné où ses soldats manœuvraient si bien, tandis que les Highlanders pouvaient se mouvoir presque en tous sens autour de lui.

Le mois de septembre avait été jusque-là d'une sérénité remarquable, quoique les nuits eussent toute la froidure habituelle de la saison et du climat. La nuit du vendredi 20 septembre amena une brume épaisse et glaciale qui parut plus sévère aux soldats de Cope, habitués à de bons bivouacs, qu'aux enfants des montagnes. Le général anglais fit allumer de grands feux dans ses positions, et fit jouer de temps en temps son artillerie pour prouver aux rebelles qu'il

serait difficile de le surprendre par une attaque nocturne. Ayant consulté ses officiers, Charles se porta de l'ouest à l'est de Tranent, où le marais paraissait plus praticable, avec l'intention d'attaquer les Anglais de ce côté au point du jour. Les Highlanders s'enveloppèrent de leurs plaids, et goûtèrent quelques heures de sommeil. Charles-Edouard, dédaignant d'aller chercher un abri et un lit dans le village de Tranent, s'étendit, comme le dernier des siens, au milieu d'un champ sur un amas de cosses de pois; mais, à peine avait-il fermé les yeux, qu'il fut éveillé par lord Georges Murray, qui avait été réveillé lui-même par M. Anderson de Whitburgh, le propriétaire du marais dont il a été fait mention. M. Anderson était du nombre des patriotes désintéressés qui, comme James Hepburn, s'étaient déclarés pour le prince depuis son entrée à Edimbourg. Il s'était souvenu d'un passage plus sûr que celui par lequel le conseil avait arrêté qu'on irait attaquer l'armée anglaise. Il exposa son plan au prince et aux autres chefs, et leur promit de guider lui-même l'armée sans que l'ennemi pût la voir passer, ni la troubler par sa mousqueterie.

En conséquence, dès trois heures après minuit, les Highlanders commencèrent à défiler en si-

lence. La nuit d'abord, et plus tard le brouillard, favorisèrent le secret de leur marche. Quand la tête de la colonne fut parvenue au marais, quelques dragons en védette crièrent *qui vive!* firent feu, et allèrent donner l'alarme. A l'endroit indiqué, on avait jeté un pont sur le fossé rempli d'eau courante pour le service d'un moulin voisin. Charles-Edouard, s'étant élancé des premiers, jaloux de donner l'exemple, s'enfonça dans la fange du marécage; mais il eut bientôt trouvé la terre ferme.

La tête de la colonne, se dirigeant vers la mer, ne ralentit le pas que lorsque l'arrière-garde eut franchi après elle le passage, et alors faisant un demi-tour à gauche, chaque corps prit à la hâte son rang de bataille. L'aile droite, commandée par le duc de Perth, fut formée des Macdonalds; c'était pour eux une place héréditaire depuis que Bruce la leur avait assignée à Bannockburn, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue de leur Chef dans les Hébrides. Les Camérons et les Appin-Stuarts, qui l'avaient réclamée, se contentèrent de former l'aile gauche, commandée par lord Georges Murray, et au centre furent réunis les régiments du duc de Perth et les Mac-Gregors. C'était la première ligne; la seconde, qui était destinée à agir comme

réserve, se composait des hommes d'Athole et des Robertsons, derrière l'aile droite; des Mac-Lachlans et des Macdonalds de Glencoe, sous les ordres de lord Nairne, derrière l'aile gauche. Le prince était entre les deux lignes, entouré du petit nombre de cavaliers qu'il avait sous ses ordres. Il n'avait point d'artillerie, excepté un vieux canon, tout au plus bon à être chargé à poudre, mais que les montagnards avaient voulu traîner avec eux, et pour lequel ils avaient ce respect religieux que les Vendéens de nos jours montraient à la fameuse Marie-Jeanne.

Sir John Cope rangea son armée en une seule ligne de bataille. Le régiment dit de Murray formait sa gauche; celui de Lees sa droite; huit compagnies du régiment de Lascelles et deux de celui de Guise son centre, sans compter les dépôts de divers régiments et quelques volontaires; les deux régiments de dragons souvent cités flanquaient les deux ailes de l'infanterie anglaise, celui de Gardiner la droite, celui de Hamilton la gauche. Sur la droite était placée l'artillerie, qui consistait en six canons assez mal servis. Une garde veillait aux bagages qui étaient à Cockenzie, où sir John Cope avait passé la nuit. Les forces étaient à peu près égales des deux côtés, quant au nombre; les Jacobites étaient environ

deux mille quatre cents hommes, les Anglais deux mille deux cents; mais la première ligne seule des Jacobites prit une part active au combat.

Sans être précisément surpris, sir John Cope ne s'attendait pas à être attaqué si tôt ; quand le soleil pénétra le brouillard, il vit les montagnards s'avancer rapidement sur lui, mais sans qu'il pût juger si c'était en bon ordre ; en effet, à travers l'espèce de clarté fantastique qui les enveloppait, les vides nombreux de leurs rangs causés par l'inégalité du terrain, ou plutôt par leur impétuosité mal réglée, semblaient remplis par la vapeur elle-même, dont un poète aurait pu comparer les tourbillons aux images de la mythologie ossianique. Parvenus à la portée du mousquet, ils poussèrent leur cri de guerre, déchargèrent leurs fusils, tirèrent leurs claymores du fourreau, et tenant leurs dagues (1) de la main gauche, ramenée à la hauteur du visage, pour se couvrir de leurs petits boucliers, ils fondirent, selon leur coutume, sur les habits-rouges, à travers la sombre fumée de la mousqueterie et du canon. Le premier rang des Anglais croisait la baïonnette, mais les montagnards fléchissant un genou et relevant les fusils des soldats avec leurs dagues,

(1) Dirks.

les égorgeaient sans défense; puis, rejetant les cadavres sur le second rang, continuaient le carnage dans une lutte terrible corps à corps.

A l'extrémité de l'armée anglaise, les dragons n'attendirent pas le choc de cette infanterie sauvage; les escadrons prirent la fuite l'un après l'autre, sans écouter leurs officiers. Les dragons de Gardiner, qui se trouvaient opposés aux Camérons, furent sans doute épouvantés de l'audace avec laquelle ceux-ci se jetèrent sur les canons. A l'aile gauche, les dragons de Hamilton, voyant galoper leurs camarades, ne tirèrent pas même un coup de carabine, et lâchèrent pied à l'approche des Macdonalds. La déroute devint alors générale; mais telle était la position heureusement choisie par sir John Cope, que le sang coula encore dans une foule de combats d'homme à homme, chaque fois que le désespoir ou l'impossibilité de fuir ralliait quelques Anglais. Ce fut pour les Highlanders l'occasion de ces exploits extraordinaires qui sembleraient n'être possibles qu'à un peuple de géants. Rien n'égalait surtout le ravage de cette arme particulière appelée la hache du lochaber, espèce de faux ou de cognée fixée à une perche. On en vit qui, dans les mains des Mac-Gregors, rasaient en un clin d'œil les têtes de dessus les épaules, ou fendaient

un homme en deux. La claymore n'était guère moins redoutable dans les mains des montagnards de ce clan. Leur capitaine James Drummond Mac-Gregors était tombé, dès le premier choc, atteint de deux balles; mais se relevant sur son coude: « Je ne suis pas mort, mes enfants, cria-t-il, et je regarde si vous faites tous votre devoir. »

Le chevalier de Johnstone, aide-de-camp de lord Georges Murray, cite un jeune montagnard, encore imberbe, qui avait tué à lui seul quatorze soldats-rouges. Un autre conduisit, comme un troupeau de moutons, dix prisonniers qu'il avait faits à la fois. On se croit revenu à ces temps de prouesses que nous n'avons fait qu'esquisser d'après Froissard : « Lorsque messire Archambaud « de Douglas, qui était bon chevalier et fort craint « de ses ennemis, mettait pied à terre, et mettait « au-devant de son visage une longue épée qui « avait d'allumelle deux aunes, et à peine la pou« vait un autre lever de terre; mais elle ne lui cous« tait rien à manier, et en donnait des coups si « grands, que tout ce qu'il ascousyvait il mettait « par terre, et n'y avait si hardy de la partie des « Anglais qui ne refusât ses coups (1). »

Colqhoun de Grant avait relâché, la veille, les

(1) Chronique de Froissard.

deux volontaires qui avaient été pris sur le pont de l'Eske; il faillit les remplacer par une compagnie entière de dragons, qu'il poursuivit presque jusqu'au château d'Edimbourg, sur le cheval d'un officier qu'il avait tué.

Le colonel Gardiner avait résolu de ne pas survivre à la lâcheté de ses dragons. C'était un vétéran du temps de Marlborough, qui, après avoir eu une jeunesse dissipée, s'était jeté dans une dévotion mystique; brave d'ailleurs, et dont la vie a été écrite pour être proposée en exemple au soldat chrétien (1). Il combattait à la tête d'un régiment d'infanterie qu'il avait rallié, lorsqu'il fut pourfendu par une des fatales faux de Mac-Gregors. A part quelques exceptions, la lâcheté des Anglais, dans cette affaire, est presque incroyable: il n'en serait échappé qu'un bien petit nombre si Charles-Edouard avait eu de la cavalerie, et si les clans, selon leur usage, n'avaient préféré le butin à la destruction des vaincus. Sir John Cope s'était décidé à fuir comme les autres jusqu'à Berwick. Le sentier dans lequel il tourna bride retient encore le nom de « chemin de John Cope ». Lorsqu'il arriva à Berwick, on prétend que lord Mark-Ker, gen-

(1) Doddridge's *Life of colonel Gardiner*.

tilhomme d'une famille citée par son esprit, ne put résister au plaisir de lui faire le compliment ironique souvent cité : « Sir John, vous êtes le premier général de l'Europe qui ait apporté la première nouvelle de sa défaite. »

Les étendards anglais furent déposés aux pieds de Charles-Edouard, qui montra dans cette journée une modération généreuse, après avoir payé noblement de sa personne. Il embrassa cordialement les Chefs de clans, et, s'occupant des blessés des deux partis avec le même intérêt, il ne pensa à lui qu'après avoir pensé aux autres : Home, Henderson et les autres historiens whigs en sont réduits à attribuer son humanité à sa politique. Il n'oublia pas, il est vrai, d'utiliser la victoire en s'emparant de la caisse militaire de sir John Cope, qui contenait quatre mille livres sterling ; et, ayant surveillé l'exécution de ses ordres les plus pressés, il alla loger cette nuit à Pinkie-House, château du marquis de Tweeddale.

Les Highlanders ne perdirent à la bataille de Gladsmuir, ou Preston-Pans, que trente hommes, dont trois officiers. Quatre-vingts furent blessés. Les Anglais laissèrent sur le champ de bataille ou dans la retraite cinq cents morts et plus de mille prisonniers, avec leurs tentes, leurs bagages, leurs canons et presque tous leurs drapeaux.

Les Highlanders se montrèrent ardents au pillage; mais ils secondèrent aussi volontiers l'humanité du prince en prodiguant des soins aux blessés. La fureur du combat satisfaite fit place à la générosité.

Les ministres épiscopaux d'Écosse, comme nous l'avons remarqué déjà, étaient en général pour les Stuarts : il y en eut même un qui ayant suivi les Highlanders depuis Doune jusqu'à Preston-Paus, repartit à pied pour sa cure après la victoire, et, ayant fait un voyage de 50 milles, arriva le dimanche matin dans son église, à temps pour prêcher et annoncer à ses paroissiens que Dieu avait favorisé la bonne cause.

Le respect des Highlanders pour une vieille pièce de canon inutile était un reste de l'ancienne terreur que l'artillerie causa long-temps à leurs ancêtres; semblables encore à nos Vendéens, on vit les Camérons et les Stewarts, après avoir adressé une courte prière au ciel, fondre sur les batteries anglaises et s'en emparer, mais sans songer à les tourner contre l'ennemi qu'ils continuèrent à poursuivre.

Le jour même de la bataille de Preston-Pans ou Gladsmuir, Charles-Édouard écrivit à son père la lettre qu'on va lire; elle nous semble l'expression franche des sentiments d'humanité

qui animaient le prince, en même temps qu'elle nous transporte en quelque sorte au milieu de la lutte que la dynastie régnante cherchait à établir entre elle et les Stuarts sur le terrain des vieilles querelles religieuses. Charles-Édouard considère les évêques de l'Anglicanisme comme ses plus ardents ennemis, et ne se trompe pas. Ce qu'il dit des progrès de l'athéisme et du peu de foi des prétendus protestants d'Angleterre, n'est nullement une déclamation de papiste. Qu'on se rappelle l'époque : de quelle source était venu cet esprit *philosophique* du 18e siècle, qui commençait à envahir la société française? D'ailleurs Charles écrivait à son père, qui, comme autrefois Jacques II, prenait encore plus de plaisir aux questions religieuses qu'aux questions d'état. On verra que quant à lui personnellement, la tolérance était une de ses vertus. La dernière phrase sur les blessés, nous semble sublime.

LETTRE DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD A SON PÈRE.

« Pinky-house près d'Édimbourg 21 septembre (v. s.) 1745.

« Sire,

« Depuis ma dernière, datée de Perth, Dieu a daigné accorder aux armes de Votre Majesté un

succès qui a dépassé mes espérances. Le 17 nous entrâmes à Edimbourg, l'épée à la main, et prîmes possession de la ville sans être obligés de répandre une goutte de sang ou d'employer aucune violence. Ce matin j'ai remporté une victoire signalée avec peu ou point de perte. Si j'avais eu un ou deux escadrons de cavalerie pour poursuivre les ennemis, pas un seul n'eût échappé. Dans l'état des choses, à peine s'il leur reste quelques dragons qui, par une fuite précipitée, se seront, je crois, jetés dans Berwick.

« Si j'avais obtenu cette victoire sur des étrangers, ma joie eût été complète; mais l'idée que c'est sur des Anglais y a mêlé plus d'amertume que je n'imaginais. Les hommes que j'ai vaincus étaient les ennemis de Votre Majesté, sans doute, mais ils auraient pu devenir vos amis et vos loyaux sujets, lorsqu'ils auraient ouvert les yeux et vu le véritable intérêt de leur pays, que vous voulez sauver et non détruire. C'est à cause de cela que j'ai défendu toute réjouissance publique. Je n'entrerai dans aucun détail de la bataille, préférant que Votre Majesté les connaisse d'après les rapports d'un autre plutôt que par les miens. Je vous envoie la présente par Stewart, en qui vous pouvez avoir pleine confiance. C'est un homme probe et fidèle, parfaitement instruit de

tout ce qui a eu lieu jusqu'à ce jour. Je le regretterai, mais j'espère être bientôt dédommagé de cette perte par son prompt retour, avec les plus agréables nouvelles que je puisse recevoir, je veux dire celles de la santé de Votre Majesté et de mon cher frère.

« Je vous ai envoyé deux ou trois gazettes pleines des adresses et des mandements des évêques au clergé. Ces adresses sont telles que je les attendais, et ne peuvent en imposer qu'aux faibles et aux crédules. Les mandements sont de la même force, mais plus artificieusement composés. Les évêques ordonnent à leur clergé de faire sentir aux peuples les grands bienfaits dont ils jouissent sous les princes de la famille qui les gouverne actuellement. Ils leur disent d'appuyer sur la scrupuleuse administration de la justice, sur le saint respect des lois, sur la sécurité de leur religion, de leur liberté, de leur propriété. Ce sont là de grands mots qui peuvent en imposer aux esprits irréfléchis ; mais celui qui lit avec attention découvre aisément l'imposture. Quel besoin a un prince de troubler le cours ordinaire de la justice quand il a eu le secret de corrompre la source des lois ? N'est-ce pas risquer même de donner l'alarme ? N'est-ce pas dire qu'il n'est pas venu pour les protéger comme il le prétend, mais réellement pour les

trahir ? Quand ils parlent de la sécurité de leur religion, ils ont bien soin de ne pas dire un mot des progrès effrayants que l'athéisme et l'impiété ont faits depuis quelques années ; si j'en crois des hommes de sens, ces progrès sont tels que plusieurs de leurs personnages les plus importants auraient honte de s'avouer chrétiens, et que beaucoup d'autres, d'un rang moins élevé, agissent comme s'ils ne l'étaient pas. En conversant sur ce triste sujet, j'en suis venu à reconnaître ce que je n'avais pu jusqu'ici comprendre, que ceux-là qui crient le plus haut contre le papisme et le danger de la religion protestante, ne sont pas réellement des protestants, mais une bande d'hommes dissolus, doués de talent, ayant de l'instruction, mais vides de tout principe, et se prétendant républicains.

« Je demandais à ceux qui me disaient cela, ce qui pouvait rendre ces hommes si jaloux de conserver la religion protestante, puisqu'ils ne sont pas chrétiens. On me répondit que c'est pour se recommander au ministère qui (s'ils écrivent pour lui ou s'ils se font nommer membres du parlement) ne manquera pas de les pourvoir amplement. Le motif de ce zèle extraordinaire est qu'ils se procurent par là la connivence pour le moins, sinon la protection du gouverne-

ment pendant qu'ils propagent leur impiété et leur athéisme.

« J'espère, graces à Dieu, que le christianisme n'est pas aussi bas tombé dans ce pays que me le représentent les rapports qui me sont faits. Cependant, si je compare ce que j'ai souvent vu et entendu à Rome avec ce que j'ai observé depuis, j'ai peur qu'il n'y ait que trop de vrai dans ces rapports.

« Les évêques sont aussi partiaux et peu sincères en parlant de la sécurité de la propriété que de celle de la religion; car ils ne disent pas un mot de cet énorme fardeau de la dette toujours croissante, sous laquelle gémit la nation, et qui ne peut être payée (si on a l'intention de la payer jamais) qu'aux dépens des propriétés. Il est vrai que toute cette dette n'a pas été contractée sous les princes de cette famille, mais bien la plus grande partie; et le tout aurait pu être acquitté par une administration économe pendant ces trente dernières années de paix profonde, n'eussent été les immenses sommes qui ont été prodiguées pour corrompre les parlements, et soutenir des intérêts étrangers au détriment de ceux des Trois-royaumes.

« C'est trop parler à Votre Majesté, j'en ai peur, de ces tristes mandements; mais en ayant fait mention, j'ai voulu vous en donner mon opi-

nion. Je me rappelle que le docteur Wagstaff (avec qui je regrette de ne m'être pas entretenu plus fréquemment, car il me disait toujours la vérité) me disait un jour que je ne devais pas juger le clergé de l'église d'Angleterre d'après les évêques qui ne parviennent pas à l'épiscopat par leur savoir ou leur piété, mais par d'autres talents, comme d'écrire des pamphlets, d'être actifs aux élections, et de voter au parlement sous la direction du ministère. Quand j'aurai gagné une autre bataille, ils écriront pour moi et se chargeront de répondre à leurs propres lettres.

« Il est une autre classe dans laquelle, comme dans celle du clergé, je suis porté à croire que les moins élevés en rang sont les plus honnêtes : je veux parler de l'armée, car jamais on ne vit plus belles troupes que celles que j'ai combattues ce matin; cependant elles ne se sont pas montrées aussi braves que je l'aurais cru. Je pense avoir entrevu que les simples soldats n'aimaient pas le parti qu'ils avaient adopté. S'ils avaient eu à combattre des Français venus pour envahir leur pays, je suis persuadé qu'ils se seraient mieux défendus. La solde de ces pauvres gens, et l'avenir qui les attend, ne suffisent pas pour corrompre leur instinct de justice et d'honnêteté. Il n'en est pas de même de leurs officiers, qui, excités

par leur propre ambition et leurs fausses notions sur l'honneur, se sont battus avec acharnement. J'ai demandé à l'un d'eux, qui est mon prisonnier (un vrai brave), pourquoi il portait les armes contre son prince légitime, lorsqu'il vient pour délivrer son pays d'un joug étranger? Il m'a répondu qu'étant homme d'honneur, il se montrerait fidèle au prince dont il mangeait le pain, et par qui sa commission d'officier était signée. Je lui dis que c'était là un noble principe, mais mal appliqué; et je lui demandai s'il n'était pas un Whig. Il me répondit affirmativement: — Eh bien! alors, ai-je ajouté, comment pouvez-vous regarder votre commission, et le pain que vous mangez, comme étant la commission et le pain du prince, plutôt que du pays qui vous paie pour le servir et le défendre contre des étrangers? car j'ai toujours entendu dire que tels étaient les vrais principes des Whigs. Ignorez-vous comment vos compatriotes ont été transportés en pays étranger pour y être insultés, maltraités par les défenseurs de la foi protestante, et égorgés dans une querelle où l'Angleterre est si peu intéressée, et qui ne tend qu'à l'agrandissement de l'électorat de Hanovre? A cela il n'a rien répondu, mais il a baissé la tête d'un air sombre.

« La vérité est qu'ils ont peu de bons officiers. Ils sont braves, parce qu'un Anglais ne peut s'empêcher de l'être ; mais généralement ils connaissent peu leur métier, sont corrompus dans leur morale, et ne sont guère retenus par le frein de leur religion, quoiqu'ils prétendent faire croire qu'ils combattent pour elle. Quant à leur honneur dont ils parlent tant, j'aurai bientôt l'occasion de l'éprouver, car, n'ayant pas de place forte pour mettre mes prisonniers, je serai obligé de les relâcher sur parole. S'ils ne la tiennent pas, je ne leur souhaite pas de retomber dans mes mains : il ne serait plus en mon pouvoir de les sauver du ressentiment de mes Highlanders qui les immoleraient de sang-froid, ce qui me désolerait, car je n'aime pas la vengeance. Mon superbe ennemi regarde comme au-dessous de lui, je le suppose, de régler un cartel. Si je le désire, c'est autant pour ses partisans que pour les miens. J'espère avant peu le forcer de s'estimer heureux que je le lui accorde.

« J'apprends que 6,000 hommes de troupes hollandaises sont arrivés, et qu'on fait venir dix bataillons anglais : je voudrais qu'ils fussent tous hollandais, afin de ne pas avoir la douleur de verser le sang anglais. J'espère que j'obligerai bientôt l'électeur de faire venir le reste, ce qui, à

tout événement, sera un service rendu à l'Angleterre, en la faisant renoncer à une guerre étrangère, ruineuse pour elle. Malheureusement la victoire apporte des embarras que je ne connaissais pas encore. Je suis chargé d'avoir soin de mes amis et de mes ennemis. Ceux qui devraient ensevelir les morts se sont enfuis comme si cela ne les regardait pas. Mes Highlanders croient au-dessous d'eux de le faire, et les paysans se sont retirés. Cependant je suis résolu à voir si en payant je puis avoir des hommes qui se chargent de ces tristes fonctions, car je ne saurais supporter l'idée de laisser pourrir des Anglais sur la terre. Je suis très embarrassé encore sur ce que je dois faire de mes prisonniers blessés. Si je fais un hôpital de l'église, on se récriera sur cette grande profanation, et l'on répétera que je manque à mon manifeste, par lequel je m'étais engagé à ne violer aucune propriété. Si les magistrats voulaient s'en mêler, ils m'aideraient à sortir de cette difficulté. Advienne ce que pourra, je suis décidé à ne pas laisser de pauvres blessés dans la rue. Si je ne puis mieux faire, je convertirai le palais en hôpital pour le leur abandonner.

« Je suis si absorbé par toutes ces choses et par

le soin que je dois avoir de mes troupes, qu'il ne me reste que le temps d'ajouter que je suis le très dévoué fils de Votre Majesté.

« CHARLES. »

Un ancien livre de prophéties prédisait aux Écossais qu'ils remporteraient une victoire à Gladsmuir,

« On Gladsmuir shall the battle, etc. » (1)

La plaine de Gladsmuir est située à plus d'un mille de Preston-Pans, mais les Jacobites ne négligèrent pas l'occasion d'appliquer à leur premier succès une prédiction devenue populaire; c'est pourquoi la bataille de Preston-Pans est souvent appelée bataille de Gladsmuir. Il resta aux vaincus la consolation de nier que leur défaite fût bien nommée. On dit encore quelquefois la bataille de Tranent, à cause du village sur lequel sir John Cope avait appuyé son aile gauche.

(1) *Book of prophecies :* Edinburgh, 1615.

# CHAPITRE XIII.

LES DRAGONS EN FUITE. — LA GARNISON DU CHATEAU ET CELLE D'HOLYROOD. — ENTRÉE TRIOMPHALE DES CLANS A ÉDIMBOURG. — MISS NAIRNE. — LE CHIFFRE DU DÉVOUEMENT EN 1745. — MŒURS NOUVELLES. — L'INDUSTRIE ET LA FÉODALITÉ. — LORD KILMARNOCK. — LES RECRUES. — LES TRANSFUGES. — L'UNION. — L'ANGLETERRE ET L'ÉCOSSE. — LES ANTI-UNIONISTES DE 1745. — TOLÉRANCE DE CHARLES-ÉDOUARD. — SES OPINIONS RELIGIEUSES. — LES MINISTRES PRESBYTÉRIENS. — UNE PRIÈRE A DOUBLE SENS. — CROMWELL ET CHARLES-ÉDOUARD.

Les fuyards de Preston-Pans apportèrent à Édimbourg la première nouvelle de la victoire de Charles-Edouard ; c'étaient les dragons de Gardiner qui traversèrent la ville au grand galop, se dirigeant vers la citadelle. Au détour d'une rue, un vieux Jacobite invalide faillit les faire tous prisonniers ; ils eurent encore un reste de courage pour décharger leurs pistolets contre lui, quoique d'une main trop mal assurée pour l'atteindre ; mais le gouverneur de la citadelle ne voulut pas les recevoir, et, les traitant de lâches déserteurs, menaça même de les repousser à

coups de canon. Ils continuèrent à fuir du côté de Stirling.

Pendant l'absence de Charles-Edouard, le gouverneur n'avait pas cru prudent de faire une sortie jusqu'au palais désert d'Holyrood. Un montagnard ivre en était cependant à lui seul toute la garnison; mais sa présence d'esprit suppléa au nombre. Cet homme, que ses amis jacobites avaient libéralement fait boire à la santé du roi Jacques, s'aperçut, au sortir de son ivresse, qu'il était resté seul de toute l'armée; il se hâta de rassurer ceux qui lui témoignaient de l'inquiétude: « Croyez-vous, dit-il, que nous ignorions les ruses de guerre? plus de cinq cents hommes sont cachés dans les caves pour couper la retraite au gouverneur, s'il ose descendre de son rocher là-haut. » Cette réponse, en apparence indirecte, fut portée au gouverneur, qui se tint pour averti, et laissa le drapeau des Stuarts flotter sur le vieux palais des rois d'Écosse.

La victoire de Preston-Pans ou Gladsmuir, avait été complète et importante, surtout par ses résultats. Charles-Édouard, qui, tout en proscrivant les réjouissances publiques, sentait le besoin qu'il avait de frapper les imaginations, ne fut pas fâché de laisser rentrer son armée à Édimbourg avec une certaine pompe. Dès le

même jour, et trois heures après la bataille, les Camérons avaient promené dans la ville les drapeaux enlevés par eux aux dragons ; mais ce fut le dimanche matin, 22 septembre, que toutes les pompes du triomphe furent déployées aux yeux des habitants de la capitale. Cent joueurs de cornemuse s'avancèrent d'abord, faisant retentir les échos de l'air chéri des vieux Cavaliers :

« *The King shall enjoy his own again.* »

« Le roi va de nouveau posséder son royaume. »

Puis, venaient les clans en longue colonne, faisant flotter, avec leurs bannières victorieuses, les étendards des vaincus. Quelques uns étalaient aussi les uniformes et les ornements qu'ils devaient au pillage, comme les dépouilles opimes des anciens soldats romains, auxquels leurs courtes tuniques et leurs petits boucliers les faisaient comparer par quelques antiquaires. A l'arrière-garde, marchaient en long cortége, et presque aussi nombreux que l'armée elle-même, les prisonniers, la tête basse et suivis du bagage, ainsi que des canons et munitions de Cope, sous bonne garde. Quelques montagnards déchargèrent leurs mousquets en défilant. Les dames jacobites étaient aux fenêtres et aux balcons, agitant leurs mouchoirs ; une d'elles, miss Nairne, eut le front

effleuré par une balle : « Dieu soit loué, dit-elle, avec le plus grand sang-froid, cet accident aurait pu arriver à la femme ou à la fille d'un Whig, et que n'eût-on pas dit contre les braves défenseurs de la bonne cause (1) ! » Un sourire du prince récompensa, quelques jours après, cette héroïque Écossaise.

Charles-Édouard lui-même eut la modestie de ne point paraître dans ce spectacle, et ne vint que le soir à Holyrood, où il eut sa part des acclamations. Il s'était fait précéder de plusieurs édits, dont un proclamait l'amnistie de toutes les trahisons, rébellions ou offenses quelconques dirigées contre la maison de Stuart, depuis 1688. Il fut expédié aussi, dès ce jour-là, des circulaires adressées à tous les magistrats des villes d'Écosse, pour leur enjoindre de se rendre à Edimbourg, et y venir verser le montant des contributions annuelles ; pareille invitation fut faite à tous les collecteurs et contrôleurs des taxes, qui, sous peine de haute trahison, devaient apporter à Holyrood-House leurs registres et leurs caisses.

Mais dans la plupart des villes et des bourgs, les

(1) Walter Scott, dans *Waverley*, fait blesser de cette manière Flora Mac-Ivor à qui il prête les mêmes paroles.

agents et les officiers publics du gouvernement jugèrent plus prudent de se retirer en Angleterre, ou de se cacher. Cette espèce de déroute de l'administration acheva de rendre Charles-Édouard le maître presque absolu de l'Écosse.

Ce n'était pas seulement une conquête matérielle, mais une véritable révolution morale qui semblait se fonder sur le patriotisme et l'intérêt national, bien plus que sur le triomphe d'un parti. Le succès réduisait au silence les Hanovriens les plus opiniâtres, et peu à peu effaçait les préventions des autres. L'affection des Jacobites n'était plus la ridicule idolâtrie d'une dynastie dégénérée, mais une glorieuse sympathie pour un héros. L'enthousiasme général n'est dissimulé par aucun mémoire du temps, et c'est ici qu'on pourrait s'étonner de ne pas voir des armées entières répondre à l'appel de Charles-Édouard ; on est tenté de demander, dans ce retour apparent aux idées chevaleresques, ce qu'étaient devenus ces cinquante mille Écossais qui accouraient autour de Wallace, de Bruce et de ses successeurs ; ces cent mille hommes qui allèrent à Floddon-Field mourir avec Jacques IV ? Nous l'avons déjà remarqué en introduisant Charles-Édouard dans le royaume de ses pères ; il avait pris trop à la lettre les protestations dont

ses partisans consolèrent l'exil des Stuarts depuis 1688, et la civilisation avait fait disparaître les mœurs militaires ; il ne restait plus que des opinions pour *applaudir* au courage des *barbares* montagnards, au lieu de les imiter.

On ne fut pas avare de compliments et de *toasts* publics « *au prince qui dormait sur la dure, qui dînait en quatre minutes et battait l'ennemi en cinq.* » Les épigrammes, les brocards et les chansons satiriques pleuvaient sur le pauvre sir John Cope ; la muse jacobite était féconde encore pour célébrer « *Charlie my darling* » (Charles mon mignon). On multipliait ses portraits sur les tabatières, sur les médaillons, sur les rubans ; on se disputait une boucle de ses cheveux ; on accueillait, on fêtait, on caressait les braves Highlanders ; quelques bourses même s'ouvrirent ; mais le tambour battait en vain dans les rues et les carrefours, quand il précédait les recruteurs jacobites. La cornemuse seule ne réveillait point inutilement les échos des montagnes ; mais encore en 1715, elle avait réuni tout d'abord dix mille hommes sous l'étendard royaliste, et nous verrons que le bruit de la victoire de Preston ne put donner à Charles que la moitié de ce nombre.

Un exemple montrera qu'il s'était introduit

dans les mœurs et les habitudes de certains comtés, comme dans les grandes villes, un intérêt commercial ou industriel, qui ne pouvait facilement sympathiser avec le désintéressement poétique des enthousiastes champions de la légitimité. En 1715, le comte de Kilmarnock, dont les domaines héréditaires étaient situés dans le comté d'Ayr, avait, au premier signal, réuni sous sa bannière un régiment entier, composé de ses fermiers et tenanciers qui s'étaient armés avec une noble ardeur pour défendre la cause des Stuarts. Le nouveau comte de Kilmarnock espérait obtenir dans son comté le même succès que son père, après la bataille de Preston-Pans. Mais depuis trente années une partie de la population avait abandonné la culture des terres pour travailler dans une manufacture de bonnets de laine. L'un était devenu chef d'atelier, l'autre syndic de la corporation; les simples ouvriers avaient amassé un petit pécule; leur ancien baron ne les trouva plus attachés à la glèbe, et fut obligé de les réunir, non dans la cour du château, mais dans l'hôtel-de-ville de la bourgade, où ils arrivèrent, chacun avec sa petite prétention municipale. Au lieu de crier, comme autrefois: « Huzza! Vive le roi Jacques et le loyal comte! » les tisserands discutèrent s'il n'était pas

plus avantageux de rester neutres et d'attendre l'événement; quelques uns, faisant les orateurs, déplorèrent les malheurs d'une guerre civile. Le comte alors se contenta de leur demander la remise de leurs vieux mousquets, qui dataient du temps du Covenant; mais la commune, jalouse de son indépendance, ne voulut pas les livrer. Le comte témoigna un peu de colère; quelques vieux Whigs soufflèrent le feu : un d'eux eut l'audace de menacer l'ancien baron, qui, indigné, s'en revint à Edimbourg avec deux hommes en tout. C'était juste le même nombre que le comte de Dunbar, comme nous l'avons vu, avait recruté pour sir John Cope sur ses domaines, où les industriels avaient sans doute aussi la majorité parmi ses vassaux comme parmi ceux des terres de Kilmarnock.

Le comte de Kellie ne fut pas plus heureux dans le comté de Fife, où l'opinion des habitants et son influence personnelle lui promettaient un grand succès. Il amena deux hommes, dont un vieux laird, qui avait été tenté par le grade de lieutenant-colonel. Enfin, la prudence des habitants des Basses-Terres, cette prudence caractéristique et proverbiale en Ecosse, ne les abandonna pas après la première exaltation. La plupart étaient plus ou moins de l'opinion de ce-

lui qui interrogé sur le parti qu'il fallait prendre, répondit froidement qu'il était bien résolu à se mettre du côté du bourreau : « Je verrai de quel parti il se rangera après tout ceci, dit-il, et alors je me déciderai. »

Les Lowlanders des comtés du nord, tels que l'Aberdeenshire, Angus, et Banff, où le catholicisme et la religion épiscopale prédominent encore, payèrent de leur personne en plus grand nombre; Édimbourg fournit aussi trois cents volontaires jacobites; c'était peu sur une population de cent mille ames, mais ils ne jouèrent pas du moins le rôle ridicule des volontaires whigs. Quelques sergents, caporaux et soldats de sir John Cope s'engagèrent aussi sous les drapeaux des Stuarts, et furent utiles pour exercer les recrues au maniement des armes.

Quelques uns de ces transfuges ne furent pas long-temps fidèles à leur nouvelle bannière; on ne s'en étonnera pas, c'étaient des mercenaires dans une armée d'enthousiastes; mais quel que fût le sentiment qui, en général, inspirait les Cavaliers de 1745, il dut se trouver même parmi ceux-ci plus d'un politique qui apportait à Charles-Édouard une fidélité intéressée, toute la chaleur d'un enthousiasme d'ambition, et, au fond du cœur, la tiédeur réelle du faux zèle. Les uns

étaient des Whigs mécontents, d'autres des Jacobites égoïstes et plus avides de troubles que de gloire. On en vit qui partagèrent prudemment leurs enfants et leurs soldats pour envoyer les uns sous une bannière, les autres sous une autre, avec l'intention de se ménager un refuge ou une protection dans le parti vainqueur, quel qu'il fût.

Toutes ces petites passions se trahirent à la longue; mais dans l'entraînement des premiers jours, il semblait que la bataille de Preston-Pans avait électrisé toute l'Écosse et réveillé l'énergie des temps héroïques. Le prince dut mieux augurer de tout ce qui se passait autour de lui, et il parut s'occuper sérieusement des moyens de tirer parti de ses avantages.

Une grande question s'élevait sur ce qui restait à faire; Charles-Édouard, se croyant sûr de l'Écosse, jetait déjà les yeux sur l'Angleterre. Là, plein de confiance dans les promesses de ses principaux partisans, promesses dont les preuves irrécusables ont été trouvées dans les papiers du cardinal d'York, il se flattait d'arriver à Londres aussi facilement qu'à Édimbourg, avant que les forces britanniques fussent revenues de la Flandre. « Ne donnons pas au gouvernement

de l'usurpateur, disait-il, le temps de se reconnaître. » Quelques Chefs applaudirent à cet avis; mais le plus grand nombre se récria sur sa témérité; pénétrer en Angleterre avec une poignée d'hommes, c'était, disait-on, risquer de décourager les Jacobites anglais. Selon leur usage, plusieurs Highlanders avaient quitté le camp pour aller mettre en sûreté leur butin dans les montagnes. Il fallait leur donner le temps de revenir avec tous ceux que leur succès allait séduire. Le plus prudent était d'attendre qu'une force plus imposante fût rassemblée, sinon pour s'emparer de Londres, du moins pour s'y faire respecter quand on s'en serait emparé et que les habitants seraient revenus de leur première surprise. D'autres Chefs s'opposèrent entièrement à l'invasion de l'Angleterre, par un sentiment partial de *nationalité*. Ils osèrent représenter au prince que tous les malheurs de sa maison provenaient de cette fatale union des couronnes, qui, selon la prédiction de Henry VII, avait préparé l'union des royaumes. Le plus considérable des deux pays avait bientôt obtenu toute la préférence des Stuarts, préférence qui, payée d'ingratitude par les Anglais, avait affaibli peu à peu l'affection plus sincère, et par conséquent plus jalouse, des sujets de leur pays natal. Le prince

devait donc commencer par réparer les humiliations de l'Ecosse et ne pas se contenter de proclamer que l'*Union* était annulée, mais rendre au peuple son indépendance par un acte solennel, afin de lui rendre son énergie ; pour cela la convocation d'un parlement leur semblait indispensable, afin de remplacer les contributions militaires par des taxes légales, et d'associer la nation à toutes les mesures extraordinaires qu'exigeait la circonstance.

Peut-être accordons-nous trop à notre éducation politique moderne, en nous rangeant à l'opinion de ces derniers conseillers de Charles-Edouard; cependant il nous semble que l'adoption franche de ce principe libéral aurait été le meilleur de tous les manifestes contre les *corruptions* de la maison de Hanovre, en même temps qu'elle eût prêté à la *légitimité* des Stuarts cette force de légalité dont aucune monarchie ne peut plus se passer; mais il y avait à craindre, en appuyant trop sur l'indépendance écossaise, de blesser l'orgueil anglais, et Charles-Edouard aurait cru ne remplir que la moitié de sa mission, en ne rendant que l'Ecosse à son père. Sa modération, sa tolérance religieuse, sa *libéralité*, en un mot, éclatèrent dans toutes ses actions comme dans ses paroles ; mais, soit qu'il n'osât pas dépasser ses

pouvoirs comme régent, soit qu'il eût besoin de ménager les diverses opinions qui l'entouraient, il éluda peut-être de se prononcer trop explicitement sur certains points. Il eut du moins le mérite d'inspirer personnellement assez de confiance à ses officiers pour calmer en retour leurs exigences; mais il fut forcé lui-même de composer avec son impatiente valeur, et d'attendre, pour marcher sur Londres, que son armée eût reçu tous les renforts que sa victoire et l'enthousiasme général semblaient lui donner le droit d'espérer.

Nous venons de parler de sa tolérance; les gazettes anglaises, sous l'influence du gouvernement, ne cessaient de le représenter comme un papiste superstitieux; il est plus vrai de dire qu'il comprenait assez l'esprit de son temps, pour considérer le culte comme devant être subordonné, chez un prince, à la question politique; on aurait pu l'accuser d'indifférence plutôt que de fanatisme; il y avait auprès de lui un chapelain, le Dr Maclachlan, dont nous possédons le *journal*, et qui mentionne avoir dit la messe en campagne pour les Highlanders de sa religion; mais le prince se rendait sans scrupule aux églises presbytériennes ou épiscopales, et traitait avec respect les prêtres de toutes les

sectes. Les ministres d'Edimbourg s'étaient généralement prononcés contre lui ; ils crurent prudent de se cacher à son approche : après la victoire de Preston-Pans, Charles envoya des messagers chez chacun d'eux pour les inviter à ne pas discontinuer le service divin. Le lendemain dimanche, les cloches sonnèrent comme à l'ordinaire, mais les prédicateurs ne parurent pas. Cent ans auparavant, leurs prédécesseurs n'avaient pas eu plus de confiance en la protection de Cromwell. Un seul, M. Hogg, qui était, dit-on, Jacobite, monta en chaire et eut le bon sens de ne pas s'occuper des puissances politiques de ce monde. Il y en eut un autre, M. Mac-Vicar, qui, desservant la paroisse de Saint-Cuthbert, située de manière à pouvoir être protégée par les canons du château, crut faire un acte de grand courage en priant pour le roi Georges, et en ajoutant : « Quant au jeune homme qui est venu récemment parmi nous chercher une couronne terrestre, je désire bien sincèrement qu'il puisse obtenir ce qui vaut mieux, une *couronne céleste.* » Dans une occasion à peu près semblable, Cromwell, pressé par un de ses officiers de mettre un prédicateur audacieux à la raison, lui avait répondu qu'il était un *sot* et le prédicateur un

autre; Charles-Edouard se montra encore moins sévère que Cromwell; il rit de bon cœur, et fit dire à M. Mac-Vicar qu'il s'en était tiré en *homme d'esprit.*

---

## CHAPITRE XIV.

CHARLES-ÉDOUARD A HOLYROOD. — LE CONSEIL. — LA BARBE DE GRANT DE GLENMORISTON. — LE LEVER. — LES BALS. — UN BIVOUAC DE MONTAGNARDS. — SOUVENIRS DES VIEUX CHEFS. — ROB ROY, LOCHIEL. — UN MARIAGE DES HIGHLANDS. — LES HAINES DE CLAN. — LE CHATEAU DE LORD STAIRS. — LE BOURREAU MASQUÉ DE CHARLES I$^{er}$. — ASCENDANT DE CHARLES-ÉDOUARD. — LE CHATEAU D'ÉDIMBOURG. — LE GÉNÉRAL GUEST, ET LE GÉNÉRAL PRESTON. — LE BLOCUS. — GÉNÉROSITÉ DU PRINCE. — TERREUR DES BOURGEOIS. — LES DEUX DRAPEAUX.

Les levers, les bals, les banquets d'Holyrood, pendant le séjour de Charles dans le palais de ses aïeux, sont encore souvent cités à Edimbourg (1).

Charles était accessible à tous; les officiers qui venaient prendre ses ordres, ou lui rendre compte de leurs commissions, étaient obligés quelquefois de percer une foule de curieux et même de

(1) Voyez les chapitres de *Waverley* où sir Walter Scott introduit son héros dans les salons d'Holyrood.

Chalmer's *Caledonia*. — Chevalier de Johnstone's *Memoirs*. — Robert Chambers.

courtisans de toutes les classes qui affluaient de bonne heure pour assister aux levers du prince. Chaque jour, après le lever, le conseil s'assemblait, et, dit un mémoire cité par Home (1), il durait ordinairement plusieurs heures, les conseillers différant fréquemment d'avis entre eux, et maintes fois avec le chevalier.

Les principaux membres du conseil étaient le duc de Perth, lord Georges Murray, lord Lewis Gordon, lord Elcho, lord Ogilvie, lord Pitsligo, lord Nairne, Lochiel, Keppoch, Clanranald, Macdonald Glencoe, Lochgarry, Ardshiel, Glenbucket, sir Thomas Sheridan, le colonel O'Sullivan, et le secrétaire Murray de Broughton. Lord Elcho prétend qu'un tiers des conseillers n'avait jamais d'autre avis que celui du prince, regardant les rois et les fils de rois comme infaillibles, mais que les autres osaient lui parler avec la franchise du vrai devouement. Lord Elcho (2), qui faisait partie de cette espèce d'opposition en majorité, eut quelques discussions un peu vives avec Charles-Edouard, et l'accusa de n'avoir jamais entendu la vérité qu'à contre-cœur : ses accusations vont même plus

(1) HOME's *History of the rebellion.*
(2) Lord ELCHO's *Journal.*

loin, mais les faits les réfutent. Si un prince dont la fortune est encore incertaine conserve des flatteurs, on sait aussi quelle est l'exigence quelquefois peu généreuse de ces courtisans qui fixent eux-mêmes le prix de leurs sacrifices. L'histoire doit également se défier des rapports des uns et des autres.

Ce prince que lord Elcho, n'écoutant qu'un ressentiment personnel, accuse de n'avoir pu supporter la moindre contradiction, provoqua en effet plus d'une réponse piquante de la part des Chefs, qui eux aussi étaient des rois dans leurs montagnes; mais jamais sa reconnaissance pour eux n'en fut altérée. Grant de Glenmoriton s'étant présenté un soir à Holyrood dans un costume très négligé, Charles-Édouard fit une allusion à sa barbe, qui datait de plusieurs jours. « Croyez-vous, dit Grant, que c'est avec des hommes imberbes que vous remporterez des victoires? » Le prince sourit, et remercia le Chef de lui rappeler le combat de Preston-Pans.

Après le conseil, Charles-Edouard dînait en public avec ses officiers, et allait ensuite visiter régulièrement le camp, les sentinelles et les divers postes. Le soir, c'était le tour des dames de venir embellir et égayer la cour dans ce palais naguère désert et silencieux. Les concerts et les

bals étaient les divertissements habituels de ces réunions généralement nombreuses. Le prince y distribuait ses prévenances avec cet art, si difficile pour les princes, de paraître impartial en flattant tour à tour les prétentions les plus opposées. Il avait à ménager à la fois les susceptibilités de l'amour-propre individuel et les rivalités collectives. Plusieurs dames des Chefs des Highlanders étaient accourues dans la capitale. Les nobles ladys des Basses-Terres et les bourgeoises d'Edimbourg n'étaient pas moins assidues : il fallait faire entremêler dans les contredanses les airs des deux contrées, tour à tour caresser la fierté aristocratique, et admirer la beauté pour entretenir le loyalisme. La veste de tartan, la toque bleue et la croix de Saint-André, qui avaient eu tant de succès, devaient être à propos remplacées par l'habit de cour et l'ordre de la Jarretière. Cette politique de galanterie et de costume n'était pas inutile pour la popularité du jeune régent; il en retirait même des avantages plus solides. Plus d'une fois les bijoux, les chaînes d'or et les parures que le prince avait trouvés de bon goût le soir, allaient le lendemain chez le prêteur sur gages pour augmenter les fonds de la caisse militaire. De même le palais s'était, comme par enchantement, enrichi pour

le service de Charles-Edouard, de meubles, de linge et de vaisselle d'argent. (1)

Dans ces fêtes et ces pompes de cour, le fils de Jacques VIII n'oubliait pas ses devoirs de capitaine; le camp de ses Highlanders était dans la plaine de Duddingstone, à deux milles environ d'Edimbourg. C'était là qu'on avait dressé les tentes conquises sur sir John Cope, où les enfants des montagnes dédaignèrent long-temps de se loger. Souvent le prince, après avoir donné le signal des plaisirs à Holyrood, venait en soldat dormir au milieu de ses braves défenseurs; enveloppé dans le plaid de tartan, qu'ils aimaient à lui voir préférer à la pourpre et aux rideaux de soie; ou bien, s'il retournait parmi les hôtes joyeux du palais, c'était comme à regret, après avoir prolongé sa ronde et s'être assis familièrement autour du feu de la garde pour écouter l'orateur de la tribu, redisant les exploits des anciens Chefs, ou les légendes superstitieuses des vieillards. Ici l'insulaire des Hébrides opposait aux monuments des villes des Lowlands la description des ruines sacrées d'Icolmkill, ou celle du temple naturel de l'Océan à Staffa. Les prédictions des devins de l'île de Skye ou le mystère

(1) Hogg's *Jacobite relics*.

de la résurrection d'Oran ajoutaient au souvenir de ces lieux un intérêt sombre et solennel. Ailleurs, c'était un Macdonald qui demandait avec mépris ce qu'était la richesse des seigneurs de la plaine comparée à la force d'un Kean-Cinne, ou Chef gaëlique ; et il citait le trait de Macdonald de Keppock qui, après avoir admiré chez un gentilhomme Sassenach une paire de candélabres d'un travail précieux, l'avait invité à venir dans son château du désert, admirer à son tour six porte-flambleaux bien préférables. Le Sassenach s'y rendit et trouva dans la salle de réception six hommes du clan armés de toutes pièces, et tenant à la main des torches de sapin. Plus loin, un Mac-Gregor célébrait les prouesses de Rob Roy et son audace mêlée de ruse. Charmés de voir sourire le prince, les enfants de Kean-Mohr (1) lui racontaient la dernière heure de ce fameux partisan qui voulut mourir tout armé. Un de ses anciens ennemis était venu le visiter le jour qu'il expira, et Rob Roy avait demandé sa claymore et son bouclier, afin qu'il ne fût pas dit qu'il avait été vu sans défense (2). Hamish son fils avait prouvé à Preston-Pans que les Mac-Gregors, traités de pillards, savaient combattre en héros sur

(2) Un des noms de la race des Mac-Gregors.

(1) *Rob Roy's life.*

un champ de bataille. Enfin, au bivouac des enfants de Lochiel, Charles-Edouard se faisait répéter les derniers exploits du héros de Killiecrankie, de ce Claverhouse que les montagnards appelaient *Ian Dhu nan cath*, « le noir Jean des batailles »; ou pour flatter plus directement leur orgueil de clan, il interrogeait les vieux guerriers qui avaient connu l'aïeul de leur Chef, sir Evan Caméron, un des champions des Stuarts dans les dernières guerres civiles, et qui seul osa lutter contre Cromwell, vainqueur et tout puissant. Alors on lui disait comment dans un combat corps à corps avec un officier anglais d'une taille gigantesque, sir Evan étant tombé sous son adversaire, l'avait saisi à la gorge, comme un loup ferait un agneau, et l'avait étranglé avec ses dents; c'était ce même sir Evan qui, voyant un de ses fils faire avec de la neige un rouleau durci pour reposer sa tête, l'avait brisé avec son pied, en reprochant au jeune homme d'être assez efféminé pour avoir besoin d'un coussin. Plus d'un Caméron avait vu ce chef fameux, car il n'était mort qu'après 1719, et devenu si vieux et si faible qu'il fallait le nourrir comme un enfant, et comme un enfant l'endormir dans un berceau en lui chantant d'antiques ballades.

Quelquefois aussi le prince, observant deux Chefs qui se lançaient des regards de colère, et se faisant expliquer les motifs de haine qui les divisaient peut-être depuis plusieurs générations, employait toute son influence personnelle à étouffer ces ressentiments héréditaires. Son attention, alternativement complaisante pour l'un et l'autre ennemis, semblait d'abord encourager la vengeance, et l'apaisait peu à peu en la flattant. Telle était l'inimitié qui régnait entre les descendants de Caméron de Brux et ceux de Muat d'Abergeldie. Ces deux Chefs étaient convenus de se trouver au rendez-vous du combat avec douze chevaux chacun; Muat interpréta perfidement la convention, et y arriva avec deux cavaliers sur chaque cheval. Brux succomba dans cette lutte inégale, et ne laissa qu'une fille pour héritière de ses domaines. La mère déclara que sa main serait le prix du sang de Muat : une pierre, appelée Clach-Muat, indique encore, sur les rives du Don, le lieu où Muat fut tué en combat singulier par Robert Forbes, qui vint réclamer la récompense promise. La veuve, prête à tenir sa parole, et loin de demander des délais, voulut que sa fille entrât dans le lit de son fiancé avant que le sang de Muat fût séché sur sa dague.

Charles, respectant la hiérarchie de la *Queue*,

ou suite (*train*) de Chaque chef, se plaisait à adresser aux uns et aux autres des paroles propres à relever à leurs yeux leur grade ou leur occupation : il n'oubliait pas que, parmi les officiers domestiques, le premier rang était dû à l'*Henchman*, où écuyer; le second au poète, ou orateur; le troisième au joueur de cornemuse, etc. Il savait qu'en fait de métiers le forgeron ou armurier était un homme d'importance, un vrai gentilhomme, aussi bien que le musicien; le prince louant à propos la force de l'un et le talent de l'autre, se faisait aimer des derniers fils de Gaël comme de leurs Chefs.

Cet ascendant de Charles-Edouard sur ses compagnons d'armes fut plus d'une fois exercé pour protéger la vie ou les propriétés de ses plus cruels ennemis. On en avait eu une première preuve dans le comté de Linlithgow. L'armée devait passer près de Newliston, maison de plaisance du comte de Stair, un des instigateurs du massacre de Glencoe, et qui, après avoir été un moment en disgrace à la cour de Hanovre, venait d'être ramené dans les conseils de Georges par son irréconciliable haine pour les Stuarts. Les officiers de Charles-Edouard craignirent que les Macdonalds de Glencoo ne respectassent pas un domaine qui était comme le prix de leur sang.

Il fut résolu qu'une garde veillerait à la conservation de Newliston. Macdonald de Glencoe fut le premier à penser que, dans l'intérêt de la cause commune, sa juste vengeance devait céder à la voix de son devoir ; mais son honneur fut blessé de ces précautions prises contre les Macdonalds. « Prince, dit-il à Charles-Edouard, le nom de Stair inspire la même horreur à tous les Highlanders ; mais, puisqu'une garde doit protéger cette maison, mon clan réclame comme un droit de la fournir lui-même ; sinon nous ne saurions aller plus loin dans cette entreprise. Quel déshonneur pour notre nom si d'autres que nous-mêmes pouvaient se vanter d'avoir retenu les Macdonalds dans la ligne de leurs devoirs ! » Charles-Edouard comprit ce noble orgueil ; la demande de Macdonald lui fut accordée. Ce furent les enfants des victimes de Glencoe qui veillèrent à la garde des foyers de l'oppresseur, générosité d'autant plus noble que la tradition prétendait qu'un membre de la famille de Stair avait été un des deux bourreaux masqués du supplice de Charles Ier.

Parmi ces braves, avec lesquels Charles continuait ainsi, après la victoire, les entretiens familiers qui lui avaient gagné les tous cœurs, lors de sa première apparition dans les Highlands ; il

trouvait aussi des courages impatients qu'il avait besoin de calmer. Toute l'Écosse était délivrée des Anglais, excepté la citadelle de Stirling, et ce château d'Edimbourg qui bravait encore les vainqueurs. Fallait-il donc en subir patiemment les insultes, comme l'éternelle menace de ces volcans dont le voisinage est l'inévitable fléau d'une ville? Les montagnards dirigaient souvent du côté de High-Street des regards pleins de dépit; mais déjà, de peur d'exposer à la destruction quelques maisons de la capitale, et faute d'une artillerie suffisante, deux fois Charles s'était vu forcé de composer avec ce château, qui, du temps de Wallace, avait été escaladé avec tant de bonheur par un simple soldat.

Pendant quelques jours, après la bataille de Preston-Pans, la communication entre le château et la ville était restée ouverte. Les Highlanders montaient la garde à Weigh-House (vieil édifice destiné, comme le nom l'indique, à la vérification des poids et mesures), et dans quelques maisons encore plus rapprochées du château. Ils y laissaient introduire toutes sortes de provisions; mais la garnison, loin de reconnaître cette tolérance, voulut les molester en leur lançant quelques boulets. L'ordre fut alors donné, le 29 septembre, de ne plus laisser passer

personne. Le commandant de la forteresse était le général Guest. Un peu Jacobite, selon les uns, et selon les autres ne voulant pas faire courir sans utilité à sa troupe les inconvénients d'un blocus, ou à la ville les dangers de sa défense, cet officier, après la victoire de Preston-Pans, avait rassemblé les officiers en conseil de guerre, pour leur représenter la nécessité d'entrer en capitulation. Mais il y avait dans le conseil Preston de Walleyfield, vieux général de plus de quatre-vingts ans, qui, ayant été récemment remplacé par Guest dans la place de gouverneur du château, saisit cette occasion pour lui prouver que ses soixante-dix ans de service n'avaient pu glacer le courage d'un ancien camarade de Marlborough : qu'on se figure le major Miles Bellenden dans la tour de Tillietudlem (1). « Qui parle de se rendre à des rebelles, s'écria Walleyfield? J'ai fait vingt campagnes, j'ai soutenu plus d'un siége contre les meilleures troupes de l'Europe : je déclare que je ne puis consentir à la reddition de cette place, en ma qualité d'officier de Sa Majesté. Je vais à l'instant envoyer la démission de mon grade à Londres, puisque je suis trop vieux pour mourir ailleurs que sur ce rocher. »

(1) Old Mortality.

Le général Guest remontra vainement au vétéran que son projet de démission était un affront pour toute la garnison; Walleyfield fut inflexible. Craignant de faire soupçonner son opinion encore plus que son courage, Guest se décida à conserver le drapeau de l'Union sur la citadelle, après que Walleyfield eut toutefois assumé sur lui la responsabilité de toutes les conséquences. Ce fut à l'instigation de ce dernier que fut tiré le coup de canon sur Holyrood lors de l'entrée du prince, et ce fut encore lui qui, lassé de la tolérance de Charles-Edouard, envoya quelques boulets aux postes avancés. Charles-Édouard répondit à cette bravade en faisant resserrer le blocus. Alors le gouverneur écrivit aux notables d'Edimbourg que, si les communications n'étaient pas rouvertes, il allait être obligé de canonner la ville: la lettre s'adressait indirectement au prince. Il se montra indigné de la barbarie de la garnison, qui menaçait de punir les habitants d'une querelle dont ils étaient bien innocents. « Mais, dit-il, je ne trouve aucune honte à me laisser vaincre par la modération et l'humanité. J'aurais eu enfin l'occasion de contenter l'impatience de mes Highlanders, qui me demandaient l'assaut et non le blocus; mais je suspendrai toute espèce d'attaque en faveur de la ville. »

Les bourgeois obtinrent du gouverneur qu'il suspendrait lui-même les hostilités jusqu'à ce qu'il eût écrit à Londres, et reçu la réponse sur la conduite qu'il avait à tenir. Mais, le 4 octobre, quelques montagnards ayant tiré en l'air leurs fusils, pour effrayer ceux qui croyaient que la trève les autorisait à aller porter leurs provisions à la citadelle comme auparavant, la garnison saisit avidement ce prétexte pour commencer le bombardement de la ville. Charles-Edouard menaça le général Valleyfield de faire mettre le feu à la maison de campagne d'un de ses frères. Valleyfield répondit qu'il userait de représailles en faisant incendier le château de lord Wemys, père de lord Elcho, qui était colonel des gardes du prince. Le château de Wemys, situé sur les côtes du comté de Fife, était exposé au feu des vaisseaux anglais qui croisaient dans le Frith, ou golfe du Forth. Les bourgeois supplièrent encore Charles-Edouard de ne pas pousser les choses à l'extrême : le but du gouverneur était d'engager les montagnards au siége de la place, qu'ils n'auraient pu abandonner sans déshonneur, et qui, faute d'artillerie suffisante, aurait pu se prolonger assez pour les détourner de l'expédition d'Angleterre. À la nuit tombante, la garnison fit une sortie, brûla quel-

ques maisons, tua ou blessa quelques Highlanders et même quelques bourgeois. Le lendemain matin l'alarme était dans la ville. Un retranchement avait été pratiqué en dehors de la citadelle par les soldats anglais, qui, y plaçant une batterie, balayèrent la longue rue de High-Street avec leurs boulets. Quelques habitants commencèrent à déserter leurs maisons, emportant les uns leurs meubles, les autres les infirmes et les vieillards. Quelle fut leur douleur en se dirigeant du du côté de Leith, qui est comme le Pirée d'Édimbourg, de rencontrer les bourgeois de ce port qui fuyaient eux-mêmes vers la capitale, un vaisseau de guerre anglais ayant jeté quelques bombes de la rade! Charles-Édouard ne put résister aux prières des bourgeois, et une proclamation déclara le blocus levé. Sa modération embarrassa à son tour la garnison. Les Whigs, allant trouver les généraux Guest et Valleyfield, leur firent comprendre que leur obstination commençait à exaspérer les habitants, déjà assez mal disposés contre eux. Chaque parti se tint sur la défensive, et jusqu'au départ du prince la même brise fit flotter le drapeau de Preston-Pans sur Holyrood, et le drapeau anglais sur les murailles de Dunedin (1).

(1) Nom celte du château d'Édimbourg.

## CHAPITRE XV.

LES RENFORTS DES LOWLANDS. — LORD OGILVIE. — LADY OGILVIE. — LES GORDON, ANCÊTRES DE BYRON. — LE BARON DE BRADWARDINE. — SUBDIVISION DU CLAN DES CAMÉRONS. — LE JOLI COLONEL. — SA HARANGUE. — LES AMAZONES.

Dès le 3 octobre un premier renfort important arriva à l'armée jacobite ; c'était un régiment entier de plus de 600 hommes, levés dans le Forfar-shire, par lord Ogilvie, fils aîné du comte d'Airly, auquel se rapportent les vers d'un poème, anonyme sur 1745 :

B loved by all see Ogilvie appears, etc.

« Chéri de tous, paraît Ogilvie, homme par le courage, quoique enfant par ses années. Sa gloire ornera les pages de l'histoire, et chacun de ses exploits sera un sujet d'émulation pour la postérité d'Airly (1). » Lord Ogilvie était accompagné de son épouse, qui fit avec lui la campagne.

(1) Hogg's *Jacobite relics*. On trouve aussi dans ce recueil une ballade intitulée « *The young Airley* », « le

Le 4 octobre, Gordon de Glenbucket entra dans Edimbourg avec un corps de quatre cents hommes. Un autre Gordon, lord Lewis Gordon, troisième fils du duc de ce nom, était lieutenant de vaisseau, lorsque apprenant le débarquement de Charles-Édouard, il quitta la marine anglaise et leva deux bataillons pour le service du prince légitime. Les Gordons étaient alliés aux Stuarts, et l'illustre lord Byron le cite avec orgueil parmi ses ancêtres maternels:

« Héros malheureux, quoique braves, aucune vision, aucun présage ne vous avertirent-ils donc pas que la fortune avait déserté votre cause? Ah! destinés à périr à Culloden,.... la victoire ne devait pas même couronner votre trépas (1). »

Lord Forbes de Pitsligo, un des premiers adhérents de Charles-Édouard, l'ayant quitté depuis la victoire de Preston-Pans, avait aussi exercé avec succès son influence dans les comtés

jeune Airly ». Un Ogilvie était le poète des volontaires jacobites passés au service de France sous Jacques II.

(1) Cette strophe est une de celles que les rédacteurs anti-Jacobites de la *Revue d'Edimbourg* relevèrent avec le plus d'amertume dans leur critique plus que sévère des poèmes du jeune descendant des martyrs de Culloden, qui a si souvent attaqué dans ses vers le fils et le petit-fils de Georges II.

d'Aberdeen et de Banff. Il amena au camp, le 9 octobre, six compagnies à pied, et un escadron de cavalerie qui fut mis sous ses ordres. La fortune de lord Pitsligo était peu considérable; mais généralement estimé et aimé, il entraîna par son exemple plus d'un Jacobite indécis, et même quelques Whigs qui avaient défendu avec lui l'indépendance de l'Écosse dans le dernier parlement, où fut consommée l'Union, malgré les efforts des Belhaven, des Fletcher de Saltoun, etc. (1).

Tels furent les principaux renforts que Charles-Édouard reçut des Lowlands. Cependant le contingent des montagnes se faisait attendre, et surtout une nombreuse troupe de Frasers, promise par lord Lovat, et que ce chef portait dans ses lettres à cinq mille hommes. Mais ses continuels retards, dont on ignorait encore les vrais motifs, irritaient l'inquiète impatience du prince, qui aurait déjà voulu être à Londres. Chaque fois que la cornemuse annonçait la venue d'un nouveau détachement, il allait au-devant de ces

(1) Lord Pitsligo avait déjà pris les armes en 1715. C'est lui qui a fourni à Walter Scott le type de *son baron de Bradwardine*. Comme le baron, lord Pitsligo était un lettré qui n'était même pas exempt d'une petite teinte de pédantisme classique.

braves auxiliaires, qui « quittaient pour lui leurs « chères montagnes, leurs femmes et leurs enfants « bien aimés, »

*Their bonnie hieland hills,*
*Their wives and bairns so dear, etc.*

Dans les premiers jours d'octobre, le pibroch des Camérons vint rappeler aux enfants de Lochiel les images si douces de leurs vallées natales, et les traits sublimes des monts et des précipices où ils bravaient les garnisons des forts anglais bâtis pour les soumettre. C'était une des subdivisions de la grande tribu, et dont le Chieftain, encore enfant, n'avait pu répondre en personne à l'appel du Chef des Camérons. A son défaut, il s'était trouvé une héroïne qui avait elle-même rassemblé ses guerriers et qui marchait à leur tête. Miss Jenny Caméron de Glen-Dessery, outragée par les historiens whigs, oubliée par les annalistes de l'autre parti, mais célébrée dans mainte ballade, était la tante du laird mineur, jeune encore elle-même, et digne d'être surnommée la Bradamante ou la Clorinde de l'armée jacobite (1).

(1) Then was our maiden young
First aye in battle strong
Fired at her prince's wrong, etc.

« Ce fut alors que notre jeune vierge, toujours la pre-

Prévenu de son approche, Charles-Édouard s'empressa d'aller à sa rencontre, et fut charmé de son air élégant et fier. Elle était vêtue d'une robe d'amazone verte, bordée d'écarlate et brodée d'or. Ses cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, et sa tête était coiffée d'une toque bleue en velours, avec une plume rouge. Elle était montée sur un palefroi bai, couvert d'une housse verte à franges d'or, et sa main tenait une épée nue. Miss Jenny Caméron aborda le prince sans paraître embarrassée, lui fit, avec son épée, le salut militaire, et lui dit : « Prince, mon neveu ne pouvant venir sous l'étendard royal, j'ai moi-même rassemblé notre clan, et je le présente à Votre Altesse. Je crois tous ces hommes prêts à risquer leur vie pour votre cause; et quoique commandés par une femme, j'espère qu'ils n'ont rien en eux d'efféminé; car je sens qu'une cause si glorieuse a fait naître dans mon propre sein des pensées mâles, et y a complétement éteint la femme. Quel effet doit-elle donc produire sur ceux qui n'ont jamais eu peur du combat, et qui ne sont pas embarrassés par les vêtements de mon sexe? Ces hommes sont à vous, Prince, ils se sont voués à

« mière dans la mêlée, etc. » (*La montagne de Lochiel*, traduction du Gaëlique).

votre service, et vous apportent leurs cœurs aussi bien que leurs bras. Si je ne puis les suivre plus loin, je resterai pour prier le ciel de vous donner la victoire (1). »

Après cette espèce de harangue, prononcée d'un ton d'assurance, elle fit passer ses deux cent cinquante Camérons en revue par le Chevalier, qui, tout en louant leur bonne tenue, exprima combien il était encore plus content des sentiments généreux de leur aimable Chef. Il conduisit Jenny dans sa tente, et la combla de prévenances. Jenny s'en montra de plus en plus digne ; elle était d'une franchise et d'une gaîté piquantes ; quand elle oubliait un moment sa dignité de Chef, c'était un enfant dont la vivacité trouvait un langage toujours varié et toujours plein de grace. Le prince ne pouvait se lasser de sa conversation ; elle fut pour lui un motif de plus pour visiter souvent le camp ; il passait des heures entières avec elle, l'appelait familièrement colonel Caméron, ou le « joli colonel», et ce nom lui resta. La médisance n'épargna pas le joli colonel ; mais si son *loyalisme* devint de l'amour, la chronique jacobite s'est montrée discrète, et

(1) Hogg's *Jacobite relics*. Note de la ballade déjà citée. *Jacobite minstrels*, etc.

les Whigs n'ont trouvé que des injures pour le prouver. Sa bravoure ne se démentit pas, elle combattit aux côtés du prince, elle sera citée parmi les vainqueurs de la bataille de Falkirk (1).

Son exemple ne fut pas perdu dans les montagnes; son nom, célébré par les ménestrels, changea plus d'un fuseau en claymore. Une noble émulation anima entre autres la châtelaine de Moy, dont le mari, Chieftain des Mac-Intoshs, ayant accepté un grade dans les troupes levées par les généraux de Georges II, croyait devoir du moins rester neutre; lady Mack-Intosh souleva le clan au nom du Grand-Chef, c'est-à-dire du prince, arrêta son mari, peut-être de son consentement, et conduisit elle-même, comme Jenny Caméron, ses guerriers au combat (2); mais ce ne fut qu'après l'expédition d'Angleterre.

(1) Les lecteurs de Tom Jones se rappelleront avec quelle éloquence d'indignation la *chaste* mistress Honour traite Jenny Caméron, lorsque par une méprise comique l'aubergiste prend la belle Sophie pour la *maîtresse du Prétendant: That nasty, stinking whore (Jenny Cameron they call her) that runs the country with the Pretender.* Tom Jones, liv. XI, ch. 8.

(2) On a quelquefois trouvé certaines héroïnes de Walter Scott trop romanesques; ne pourrions-nous pas demander si des héroïnes telles que Jenny Caméron et

Avant d'y suivre le prince, nous devons jeter un coup d'œil sur ce qui se passait dans les Highlands.

la châtelaine de Moy ne sont pas aussi poétiques, dans l'histoire, que Diana Vernon dans *Rob Roy*, et Flora Mac-Ivor dans *Waverley*.

---

# CHAPITRE XVI.

LA DÉSERTION. — LE PILLAGE. — LA MONTRE. — LE MIROIR. — LES AGENTS JACOBITES DANS LES MONTAGNES. — MAC-LEOD ET MACDONALD. — LE CHATEAU DE BEAUFORT. — LES FRASERS. — LORD LOVAT. — LE CÉSAR BORGIA DES MONTAGNES. — LE MARIAGE ET LE GIBET. — LES INTRIGUES DE LORD LOVAT. — SON INDÉCISION. — LORD DUNCAN FORBES DE CULLODEN. — SA CORRESPONDANCE AVEC LORD LOVAT. — LE FILS REBELLE. — L'INDÉCISION ET LES RETARDS DE LORD LOVAT FUNESTES A CHARLES-ÉDOUARD. — LE NEVEU DU LORD-PRÉSIDENT.

De tout temps il fut difficile de retenir les Highlanders sous les drapeaux pendant plus d'une campagne, surtout après une victoire; il leur tardait d'aller mettre leur butin en sûreté; ce n'était qu'une désertion temporaire, mais elle n'en compromettait pas moins les succès de leurs chefs, et le marquis de Montrose l'éprouva plus d'une fois dans les grandes guerres civiles; il est vrai que ce retour dans les montagnes y devait nécessairement, par la vue des dépouilles mêmes, exercer la séduction la plus effective d'embauchage sur les clans qui n'avaient pas encore pris les

armés ; tel fut sans doute en 1745 un des effets heureux de ces inévitables désertions parmi les vainqueurs de Preston-Pans. Les uns apportaient à leurs femmes le vaste manteau d'un dragon anglais, les autres l'habit galonné d'un officier ; celui-ci des poignées de pièces d'or et d'argent ; celui-là une montre qui avait été le sujet d'une vive dispute entre deux pillards, et comme elle s'était arrêtée, celui qui l'avait vu adjuger à son camarade s'était consolé en disant que la « *bête* était morte depuis plusieurs heures (1) ! » Il y en eut qui, non moins ingénus, s'étaient chargés d'objets encore plus inutiles, sinon plus connus dans leur vallée natale, entre autres des meubles enlevés à la maison du colonel Gardiner qui, étant située près de Preston-Pans, n'avait pas été respectée. Une grande glace, qui avait été détachée d'une cheminée par un de ces pillards, fit long-temps l'admiration du Lochaber (2). Jaloux de prendre part à cette riche moisson de la Basse-Écosse, plusieurs Highlanders n'attendirent pas, pour aller joindre Charles-Édouard, que la bannière du clan fût arborée par leurs Chefs.

(1) *Journals and Memoirs.*

(2) Préface de *Waverley.*

5.

Les deux Chefs les plus influents des Hébrides reçurent directement divers messages pressants d'Edimbourg. Dès le 24 septembre, M. Alexandre Mac-Leod (1), avocat jacobite, était parti pour l'île de Skye, afin d'assurer à sir Alexandre Macdonald et au laird de Mac-Leod, que le prince n'attribuait nullement leurs délais à des sentiments défavorables, et qu'il les recevrait en tout temps à bras ouverts, sans tenir compte de la date de leurs loyaux services. Sir Alexandre Macdonald et le laird de Mac-Leod, qui hésitaient encore, répondirent à l'agent de Charles qu'ils attendraient la décision de lord Lovat, chef du clan des Frasers, avec qui ils étaient convenus d'agir de concert. Alexandre Mac-Leod se rendit de Skye à Castle-Downie, résidence du lord Lovat, qu'on appelait aussi le château Beaufort, dans le comté d'Inverness.

Le lord Simon Lovat était alors le Chef le plus redouté des Highlanders du nord, et un des agents secrets de l'opinion jacobite depuis plusieurs années ; sa mort, du moins, atteste que tel fut le dernier rôle de ce personnage extraordinaire, surnommé le César Borgia des lairds d'Écosse, et qui, dans tous les actes de sa longue vie, s'enveloppa constamment de tant d'astuce et

(1) Appelé aussi Mac-Leod de Muir-Avonside.

de contradictions, qu'il est peut-être difficile de bien définir son caractère; mais nous ne saurions nous dispenser d'entrer dans quelques détails sur cet acteur important des événements de 1745, qui vécut en fourbe et mourut en héros, tour à tour jésuite, militaire, prêtre, homme marié, tyran domestique, lâche courtisan, infâme délateur et martyr de son dévouement au souverain légitime.

Simon Fraser lord Lovat, né en 1657, était fils de Thomas Fraser de Beaufort, le plus proche héritier mâle des titres de Hugh lord Lovat, qui, à sa mort, en 1692, ne laissa qu'une fille et sa veuve, sœur du marquis d'Athole. A cette époque, Simon était simple capitaine dans un régiment. Son éducation avait été faite à Saint-Omer, d'où il était sorti, dit-on, jésuite. Son père étant devenu le Chef de toutes les branches du clan Fraser, Simon résolut de fortifier ses prétentions à l'héritage des titres personnels et des terres du dernier lord, en épousant sa fille. Mais des querelles particulières l'avaient brouillé avec la puissante famille d'Athole, qui emmena la jeune héritière à Dunkeld, et négocia un mariage entre elle et le lord Saltoun, appartenant à une famille du nom de Fraser, établie dans les Basses-Terres. Les articles de cette union étant

arrêtés, lord Saltoun, lord Mungo Murray, frère du duc d'Athole, avec d'autres alliés du futur et de la fiancée, se rendirent dans le comté d'Inverness pour y faire visite à la veuve du dernier lord Lovat. Simon n'eut pas de peine à engager dans sa cause toute la tribu des Frasers, dont il devait un jour être le Chef, et dont il excita la jalousie contre le lord intrus des Lowlands. A la tête d'une troupe armée, il surprit lord Saltoun, lord Mungo et leur suite, les désarma, les fit prisonniers, et les força de renoncer par serment à l'union projetée; mais la jeune fiancée étant restée en sûreté dans le château de Dunkeld, Simon renonça subitement à l'épouser, pour lui préférer sa mère, la douairière lady Lovat, dame respectable par ses vertus et déjà par son âge. Dans ce dessein, il eut recours à l'ancienne forme des mariages d'Écosse, qui avaient quelque analogie avec les mariages des premiers Romains avec les filles sabines. Mais Simon déploya un appareil étrange pour conclure son union. Un gibet fut dressé par ses ordres devant le château de Beaufort, afin d'intimider ceux qui eussent été tentés d'invoquer des lois plus modernes. Simon entra ensuite avec un prêtre et escorté des plus braves du clan, armés de pied en cap, s'empara de la personne de la douairière, fit pro-

noncer sur elle et sur lui la bénédiction nuptiale, déchira avec son poignard la ceinture et la robe de l'épousée, la fit dépouiller du reste de ses vêtements, et puis mettre au lit, où, en présence de nombreux témoins, il consomma le sacrifice nuptial, pendant que les sons des cornemuses couvraient les cris de la victime (1).

Ce ne fut que quatre ans après, que la puissante famille d'Athole parvint à susciter contre Simon une double accusation, comme coupable de rapt et de violence à main armée. Pendant quelque temps Simon tint tête à l'orage; mais il fut enfin forcé de fuir en France, et fut condamné par contumace. La cour de Saint-Germain devint alors le théâtre de ses intrigues; et séduite par ses promesses, la veuve de Jacques II lui confia une mission pour l'Écosse, où il retourna et trahit les secrets dont il était chargé au ministère britannique, en ayant bien soin de dénoncer tous ses ennemis, entre autres le duc d'A-

(1) Après 1745, tout proscrit qu'il était, le fils de Rob Roy fit un riche mariage du même genre, en enlevant une héritière des Lowlands. Une ballade des montagnes célébra cette union comme très légitime; mais les juges de la basse Écosse ne furent pas de l'avis du poète de la ballade, qui félicitait la fiancée d'avoir été choisie par un époux plus brave que tous les *Saxons* ensemble.

thole. Deux ans après il revint en France pour y continuer son espionnage; mais la cour de Saint-Germain avait eu sa contre-police. Simon se vit arrêté par ordre de Louis XIV et enfermé à la Bastille. Il n'en sortit qu'en surprenant la dévotion du roi. Il se déclara touché d'une vocation ardente pour la vie religieuse. En effet, il fut tonsuré et admis dans l'ordre des jésuites.

Cependant il lui tardait de trouver l'occasion de rentrer en Écosse, lorsque les troubles de 1715 y éclatèrent. La jeune héritière du lord Loval était devenue l'épouse d'Alexandre Mac-Kenzie de Frasèrdale, qui, reconnu par une partie du clan, se joignit au comte de Mar. Le duc d'Argyle s'était autrefois montré le protecteur de Simon. Soit que celui-ci l'eût sollicité en secret, soit que la proposition vînt du duc, Simon fut invité à se mettre à la tête des Frasers, et fut reconnu lord Lovat par le gouvernement, à condition qu'il se servirait de toute son influence en faveur de la maison de Hanovre. Simon, qui depuis porta toujours le titre de lord Lovat, dont son ambition n'était déjà plus satisfaite, prétend qu'il n'acceptait les offres du duc d'Argyle qu'avec l'intention de servir les Stuarts; mais que, voyant leur cause perdue par l'incapacité du comte de Mar, il s'était en

apparence tourné contre eux pour leur réserver dans sa personne un ami tout puissant (1). Tel était le respect des clans pour l'hérédité dans la branche mâle, que le nouveau lord Lovat vit accourir sous sa bannière tous les Frasers qui, en son absence, s'étaient prononcés pour Alexandre Mac-Kenzie. Il s'empara d'Inverness; mais quand l'insurrection fut étouffée, il obtint à son profit la confiscation des terres de Mac-Kenzie; et, veuf de sa première femme, il épousa en secondes noces une Écossaise de la tribu de Grant. Il en eut deux fils et deux filles, dont l'une épousa le Chef Malpherson de Cluny. De 1715 à 1740, toute l'ambition de Lovat s'exerça à fortifier son influence dans les Highlands, et il déploya dans ce cercle étroit plus de politique et d'artifice qu'il n'en faudrait pour bouleverser un royaume; d'où l'on pourrait conclure que l'intrigue elle-même est un besoin pour certaines âmes, et le succès un objet secondaire: aussi les voit-on, malgré toute leur prudence, sacrifier le moment favorable à un caprice, ou dépasser le but qu'elles semblaient s'être proposé. Lord Lovat s'appliquait à se faire de tous les membres de son clan autant de séides. Ses tenanciers des Basses-Terres le trouvaient en-

(1) Mémoires de lord Lovat.

pide jusqu'à l'avarice, tandis que ses largesses ne tarissaient pas pour ses Highlanders. Nommé capitaine d'une des compagnies de la Garde noire, il y faisait entrer tous ses hommes à tour de rôle, pour que chacun d'eux fût habile au maniement des armes. Il avait en outre une bande particulière de sicaires, chargés de ses ordres secrets; comme le Vieux de la montagne en Orient, il pouvait faire tomber une vengeance invisible sur tous ses ennemis : malheur à qui osait l'offenser ! la flamme dévorait sa maison, ou le poignard le frappait dans l'ombre; et quand la justice saisissait les coupables, une main mystérieuse ouvrait la porte de leur prison.

La tyrannie domestique de lord Lovat donnait lieu à des bruits sinistres, mais jamais ses victimes elles-mêmes n'osaient se plaindre : on le disait jaloux de son fils aîné, et cependant celui-ci obéit en aveugle à tous les ordres de son père. Une dame, qui avait été l'amie d'enfance de la seconde femme de lord Lovat, fut curieuse de vérifier s'il était vrai que Milady vivait prisonnière dans une tour. Elle se rendit inopinément à Beaufort; mais, soit qu'on eût calomnié le sombre châtelain, soit qu'il eût été prévenu par ses agents, elle trouva son amie richement vêtue, l'air riant et heureux. Il paraît cependant



que ses rigueurs conjugales eurent enfin des témoins, et lady Lovat obtint plus tard une sentence de séparation.

Déjà, il est vrai, lord Lovat se voyait menacé d'une disgrace. On avait blessé sa fierté en supprimant un subside qu'il recevait annuellement de la maison de Hanovre à titre de pension, et sa compagnie avait été donnée à un autre. On s'étonnait de le voir aussi obséquieux que jamais envers les ministres et les magistrats du roi George, comme si l'âge avait refroidi ses passions. Cette humilité apparente cachait de nouvelles intrigues et une ambition nouvelle. L'association jacobite venait de se former, et c'était Lovat qui en était l'ame. Le prix de ses services devait être le titre de duc avec le commandement général des clans. Ses châteaux devinrent des magasins d'armes et le rendez-vous des conjurés; mais quand il vit Charles-Édouard débarquer à peu-près seul en Écosse, l'astucieux vieillard redoubla de protestations de zèle auprès des autorités locales, et se contenta de promesses auprès du jeune prince, inventant chaque jour de nouveaux motifs pour prolonger son inaction. Enfin l'avocat Mac-Leod arrive chez lord Lovat, lui confirme la nouvelle de l'entrée de Charles-Edouard à Edimbourg, et lui apprend la victoire de Preston-Pans. Trans-

portée de ces succès, lord Lovat lève le masque; descend dans la cour de son château, appelle tous ses fidèles Frasers, fait voler sa toque en l'air, et vide un verre de vin en s'écriant : « Honneur à la rose blanche, et honte au cheval blanc (1), ainsi qu'à tous ses adhérents! » Ses quatre-vingt-huit ans semblent oubliés : il a retrouvé sa jeunesse et sa vigueur. On s'attendait à le voir monter à cheval et conduire son clan : Mac-Leod repart pour Edimbourg avec cette assurance; une lettre de lord Lovat arrive quelques jours après, annonçant que telle est son intention. Mais déjà le vieillard est revenu à son ancienne prudence; le voisinage d'un seul homme avait fait renaître ses incertitudes : cet homme était Duncan Forbes, Lord-président de la cour des Sessions, venu, comme nous l'avons dit, dans les Highlands, pour y combattre de son influence l'insurrection jacobite. Jamais deux hommes n'offrirent un contraste aussi frappant que Duncan Forbes et le lord Lovat. Dans ce contraste, où nous voyons d'un côté le plus honnête homme des Whigs, et de l'autre le plus fourbe des Jacobites; le premier, doué de toutes les vertus du magistrat patriote, le second de tous les vices du tyran féodal; une chose nous étonne, c'est les mé-

(1) Le cheval blanc du blason de la maison de Hanovre.

nagements et presque l'amitié de ces deux hommes l'un pour l'autre. Duncan Forbes nourrissait comme sa famille une haine héréditaire pour la maison de Stuart : il l'avait prouvé en 1715(1). Mais ce fut à ses talents surtout qu'il dut son rapide avancement dans la carrière judiciaire, qu'il avait embrassée lorsqu'il avait encore un frère aîné, dont la mort le rendit plus tard le chef de sa famille et le propriétaire de la terre de Culloden, dans le comté d'Inverness. Allié aux principales familles de ce comté, aimé, estimé, respecté de tous par ses éminentes qualités et son humanité généreuse, il avait, pour contre-balancer l'influence de lord Lovat, l'avantage immense d'un patronage tout désintéressé. Seul, il exerça par la force de sa droiture une sorte d'ascendant sur le chef farouche et fourbe des Frasers, qui, après avoir rompu en visière avec tout le monde, s'abaissa constamment à dissimuler avec son ami le président. Ce baron des montagnes, entouré de cinq cents montagnards armés, n'écrivait jamais au magistrat, dont au fond il méprisait la robe, qu'en se signant « le plus humble de ses esclaves. » Il l'appelait aussi familièrement *son général*, et se disait son obéis-

(1) *Culloden's paper's.*

sant « caporal ». Dans cette circonstance il sembla n'avoir d'autre ambition que de tromper cet « ami si respectable et si respecté », aux pieds duquel il affectait de mettre sa fortune et sa vie.

C'est une chose curieuse dans sa correspondance avec Duncan Forbes que les protestations de son zèle, mêlées aux nouvelles les plus fausses ou les plus exagérées sur les progrès de Charles-Édouard. Tantôt il dénonce un agent du prince dont il a déjoué les intrigues, tantôt il se plaint de ne pouvoir retenir ses Frasers, qui bravent son autorité. Le 27 octobre, lord Lovat prend un ton plus triste encore; il déplore les malheurs de la guerre civile, qui se font déjà sentir dans sa propre famille, et menacent d'empoisonner sa vieillesse. « Son propre fils (1), dit-il, a semé la rébellion dans son clan, et se propose d'aller joindre les vainqueurs de Gladsmuir avec quatre cents hommes. Quant à lui, le plus malheureux des pères, il offre de se livrer comme otage à son *général* le Lord-président. »

Le Lord-président, qui savait les conférences secrètes de lord Lovat avec l'avocat Mac-Leod et avec Macdonald Barisdale, autre Chef envoyé

(1) Le Maître de Lovat, depuis général Fraser. On appelait le *Maître*, master, le fils aîné du baron ou laird écossais ayant au moins titre de vicomte.

aussi au vieux Chef par Charles-Edouard, s'aperçut que son *ami*, son *esclave*, son dévoué *cousin*, allait enfin se déclarer ouvertement contre lui et le gouvernement. Il paraît même que lord Lovat était sur le point d'aller l'arrêter dans sa terre de Culloden. Le Lord-président pouvait en être prévenu sans en avoir la preuve : il se décida à parler à son correspondant sur un ton un peu plus ferme, et à lui laisser entrevoir ses soupçons, tout en feignant de croire encore à sa loyauté. Il lui laissa donc l'alternative d'arrêter son fils ou de s'exposer à être frappé avec lui par les mesures de rigueur qu'il était temps de prendre. Nouvelles lamentations de lord Lovat; mais le Lord-président ne ménagea plus ses termes.

« Je ne puis, lui écrivait-il, je ne puis, sans trahir mon devoir, rester plus long-temps spectateur tranquille de votre conduite, et du double jeu que vous jouez dans cette malheureuse insurrection...... Pour cette fois votre finesse ordinaire est en défaut, et vous venez de jeter le masque en envoyant votre fils et l'élite de votre clan joindre le Prétendant.... Quoi qu'il en soit, il vous reste encore un moyen de vous soustraire aux rigueurs effrayantes qu'une telle conduite vous attire. Rappelez immédiatement votre fils et sa troupe.... Ayez encore le mérite d'avoir ar-

rête les progrès de cette malheureuse guerre civile.... Mais, si vous persévérez dans votre rébellion, si vous n'ordonnez pas à vos vassaux de se débander ou de rentrer chez eux, je serai obligé de vous faire arrêter, au risque de ce qui pourra en arriver; le danger auquel vous vous exposerez ne sera rien moins que l'extermination de tout votre clan, comme celle de tous les autres Chefs rebelles. »

On croirait que lord Lovat va lever enfin le masque; mais, fidèle à son caractère de ruse et d'audace, il fit à cette lettre une réponse en style héroïque, comme s'il était victime des plus injustes soupçons.

RÉPONSE DE LORD LOVAT A DUNCAN FORBES.

« Mon cher lord, j'ai reçu hier au soir l'honneur de votre lettre, datée d'hier matin, et j'avoue que je n'en ai pas reçu une pareille dans ma vie. Je vous remercie mille fois d'en user envers moi avec tant de franchise et de bienveillance; car vous m'apprenez que ma famille entière doit être détruite, et que, dans mon vieil âge, j'ai mérité de périr de la main du bourreau, parce que je suis assez malheureux pour avoir un fils opiniâtrement indocile et des parents ingrats. De tels procédés conviendraient mieux, ce me semble,

à un gouvernement turc ou persan qu'au gouvernement britannique. Suis-je donc le seul père qui ait un fils rebelle et dénaturé? J'ai connu de ces enfants dans mon jeune temps; mais leurs pères n'étaient pas les victimes de leur extravagance quand ils étaient paisibles et honnêtes : il faut vivre long-temps pour voir de pareilles injustices....

« Maintenant, mon cher lord, laissez-moi être aussi franc envers vous que vous l'avez été envers moi. Je remercie Dieu de m'avoir fait naître inaccessible à la plus légère peur. J'ai su sauver ma vie par ma fermeté dans les plus grandes difficultés, et au milieu des plus grands périls.....; et quoique je ne conserve plus que les restes d'une existence pleine de douleurs et d'infirmités, je suis décidé, toujours Dieu aidant, à les conserver aussi long-temps que je pourrai; quoiqu'il ait plu à mon fils d'emmener avec lui toute la jeunesse de son clan, je n'en ai pas moins encore chez moi six cents braves Frasers, plus rapprochés de mon âge, qui verseront jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre ma personne, et je puis assurer votre seigneurie que je vendrai ma vie aussi cher que je pourrai. Dans le fait, aussi paisible sujet que personne puisse être dans ce royaume, toujours prêt à payer les

taxes du roi, et à faire tout ce que doivent faire de fidèles sujets, je ne connais ni lois ni raisons qui puissent me ravir la sûreté de ma personne...

« J'ai employé et j'emploierai encore les plus forts arguments que ma raison pourra me suggérer. Je chargerai mon cousin Gortuleg de les répéter à mon fils... Mais s'il échouait, est-il juste que je sois puni pour lui?...

« Maintenant, mon cher lord, pour ce qui est de cette guerre civile, cause de mon infortune, il me semble, dans mon humble opinion, que des deux côtés on devrait s'y prescrire une égale modération, puisqu'il est moralement impossible d'en prévoir l'issue...; car des milliers de personnes de chaque côté assurent que leur parti triomphera. Mais supposons que cette armée de Highlanders essuie une entière défaite, et que le gouvernement obtienne un triomphe complet, qui pourra penser qu'aucun roi, assis sur le trône, voulût détruire tant de bonnes et anciennes familles pour s'être engagées dans l'insurrection? Le roi Guillaume, en fait de gouvernement et de politique, était peut-être le plus grand prince qui, depuis des siècles, se fût assis sur le trône d'Angleterre... Eh bien! lorsque son général, un des meilleurs de l'Europe, eut été défait et obligé de fuir pour sauver sa vie; lorsque son

armée eut été mise en déroute à Killiecrankie par une poignée de nos montagnards, dont le nombre ne s'élevait pas tout-à-fait à deux mille hommes, le roi Guillaume, loin de vouloir exterminer ces deux mille braves, leur envoya le comte de Breadalbane, avec 25,000 livres sterling, et n'exigea d'eux d'autre soumission que la promesse d'aller chez eux vivre en paix. »

Après avoir rappelé ses services en 1715, et exprimé encore une fois sa confiance dans la clémence du roi Georges, si sa cause triomphait, lord Lovat terminait sa lettre par cette dernière phrase :

« Quant à moi personnellement, milord, je suis résolu de continuer à vivre dans la maison qui est la mienne, en sujet paisible, ne faisant rien contre le roi et le gouvernement. Si je suis attaqué, fût-ce par les gardes du roi, et son capitaine-général à leur tête, je me défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie. Si je suis tué dans ma maison, elle n'est pas loin du lieu de ma sépulture, et j'aurai après ma mort, ce que j'ai désiré toute ma vie, le coronach de toutes les femmes de mon clan pour accompagner mon corps à mon tombeau. C'était ma plus ardente ambition dans les jours les plus heureux que j'ai passés sur cette terre (1). »

(1) *Culloden papers*, p. 239. Quelques copies seule-

Le Lord-président se radoucit et se contenta d'observer de plus près lord Lovat, pendant que, de concert avec lord Loudon, qui avait conduit à Inverness quelques débris des troupes de sir John Cope, il organisait une force armée capable de tenir en respect les Frasers restés avec le vieux Chef. En même temps il fit valoir les protestations de celui-ci auprès des Chefs indécis, tels que le laird de Mac-Leod et sir Alexandre Macdonald, qui, craignant d'ailleurs de n'être plus si bien reçus auprès de Charles après avoir tant tardé à le joindre, finirent pas se déclarer du parti de Georges. Lord Lovat, à son tour, n'osa plus s'éloigner de ses domaines quand il vit le Lord-président exercer une telle influence dans le nord. Il écrivit même à son fils de ne pas aller plus loin que Perth. Tout en continuant à déclamer contre sa rébellion, il prit même le parti, après avoir épuisé ses autres subterfuges, d'aller se mettre lui-même en surveillance à Inverness.

Macdonald de Barisdale retourna auprès du prince avant cette démarche, porteur de nou-

ment de cette lettre contiennent cette dernière phrase, comme l'éditeur le remarque en note; mais elle est bien dans la rhétorique de lord Lovat, qui mêlait volontiers l'emphase au trivial.

velles promesses qui ne se réalisèrent qu'après l'expédition d'Angleterre.

Ce n'était pas seulement son fils que lord Lovat avait fait déclarer pour les Stuarts : par ses conseils, son gendre, Macpherson de Cluny, s'était laissé emmener prisonnier par le prince, et avait fini par servir sous sa bannière avec son clan, quand il avait vu que ses forces augmentaient chaque jour. Mais Macpherson de Cluny n'avait que deux ou trois cents hommes sous ses ordres, et lord Lovat pouvait en armer plus de mille, sans compter ceux que son exemple eût décidés. Ses retards furent doublement funestes à la cause qu'il préférait au fond du cœur.

Au reste, en le rendant solidaire de la *rébellion* de son fils, le Lord-président savait bien ne pas être injuste ; et, s'il ne l'eût pas bien connu, il l'eût plaint d'autant plus sincèrement que son propre neveu, infidèle aux principes de sa famille, prit aussi la cocarde blanche.

---

# CHAPITRE XVII.

INFLUENCE DES SUCCÈS DE CHARLES-ÉDOUARD SUR LES SUCCÈS DE LA FRANCE DANS LES PAYS-BAS. — CARACTÈRE DU CABINET DE VERSAILLES. — LES MINISTRES ET LA NOUVELLE MAITRESSE. — M. DE MAUREPAS. — LE DUC DE RICHELIEU. — LE DUC D'YORK. — M. LE MARQUIS D'AIGUILLES. — VOLTAIRE. — DÉCLARATION DE LA FRANCE. — SOUVENIRS DE MARIE DE GUISE. — LA PETITE FRANCE. — LES FRÈRES DOUGLAS. — UN AMBASSADEUR MILITAIRE ET MAGISTRAT. — TRAVERSÉE DE L'AMBASSADEUR. — SES PÉRILS. — SON DÉBARQUEMENT A MONTROSE. — AUTRES RENFORTS.

Si Charles-Édouard n'avait écouté que son courage, il aurait marché sur Londres après la défaite de Cope; l'arrivée des premiers secours de la France, quelque peu considérables qu'ils fussent, suffit pour le ramener à cette résolution.

En même temps qu'il écrivait à son père, après l'affaire de Preston-Pans, le prince n'avait pas négligé d'envoyer un agent particulier (1) à la

(1) M. Kelly, compromis dans plusieurs complots, et revenu en Écosse en même temps que le prince.

cour de Louis XV, afin d'y presser l'exécution des promesses des ministres du roi. Grandi de toute la gloire de ses succès, maître de toute l'Écosse, à l'exception de quelques citadelles, Charles-Edouard pouvait invoquer pour lui les propres intérêts de la France autant que sa générosité. On comprit en effet dans le cabinet de Versailles toute l'importance de la diversion que l'audace de Charles venait d'opérer en notre faveur; mais on en profita dans les Pays-Bas, sans faire pour le petit-fils de Jacques II les efforts qui auraient consolidé ses avantages et accompli le vœu de Louis XIV mourant, pour les Stuarts.

L'occupation d'Edimbourg par les Highlanders, en forçant le roi Georges de rappeler une partie de ses troupes du continent, influait de loin sur la prise de Bruxelles par le maréchal de Saxe. Il eût été digne de la France d'opposer en Angleterre quelques uns de ses régiments aux vétérans et aux troupes de Hesse, que le duc de Cumberland enlevait à l'armée anglaise des Pays-Bas. Charles-Édouard eût le malheur d'avoir pour alliée une cour où les corruptions de la régence portaient leurs fruits, depuis la mort d'une favorite qui avait du moins cherché à se faire pardonner l'amour du roi en lui inspirant

en même temps l'amour de la gloire. C'était déjà trop des lauriers de Maurice pour cette cour de Versailles abaissée aux petites proportions d'un boudoir, et livrée aux intrigues du commencement d'une maîtresse nouvelle. Tout ce qui exigeait une attention trop soutenue au dehors effrayait des ministres occupés à flatter la grandeur naissante de madame de Pompadour, ou à se défendre contre ses caprices. Le goût des dissipations et de la frivolité, l'art de saisir de préférence le côté plaisant ou malin des objets, l'habitude de voir partout le ridicule, le talent de l'intrigue devenu celui des affaires, ne peuvent que rapetisser l'homme d'état. Où était désormais cet honneur français qui a tant de fois compromis nos intérêts en politique, mais qui, en cette circonstance, devait être notre meilleur conseiller?

Madame de Pompadour dirigeait en même temps le ministère de Louis XV et les voluptueuses fêtes de Choisy (1). Au comte de Maurepas, alors encore en faveur, fut renvoyé l'examen des dépêches d'Écosse. Le comte, moitié légèreté naturelle, moitié défiance, n'accorda qu'une attention secondaire aux événements qui

(1) Hiver de 1745 à 1746.

se passaient dans la Grande-Bretagne. Au lieu de frapper un coup décisif, il jugea plus prudent d'envoyer à la découverte un agent diplomatique, pendant qu'il ferait quelque bruit des préparatifs, ou plutôt de la menace d'une invasion. Le fameux duc de Richelieu, l'Alcibiade de Voltaire, sollicitait un commandement; il fut désigné pour général en chef des troupes qui devaient s'embarquer à Dunkerque avec le duc d'York. En attendant que cette expédition pût mettre à la voile, le marquis d'Aiguilles, accrédité auprès du prince régent des trois royaumes, reçut la permission d'équiper à la hâte un premier bâtiment, pour porter aux Jacobites quelques secours d'argent et d'armes, avec les promesses officielles de la France. Voltaire, alors, cherchait à se rendre utile aux ministres; ce fut lui qui rédigea la déclaration de Sa Majesté Très Chrétienne, ou plutôt du duc de Richelieu.

### MANIFESTE DU ROI DE FRANCE EN FAVEUR DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD.

« Le sérénissime prince Charles-Edouard ayant débarqué dans la Grande-Bretagne sans autre secours que son courage, et toutes ses actions lui ayant acquis l'admiration de l'Europe et les

cœurs de tous les véritables Anglais, le roi de France a pensé comme eux. Il a cru de son devoir de secourir à la fois un prince digne du trône de ses ancêtres, et une nation généreuse dont la plus saine partie rappelle enfin le prince Charles Stuart dans sa patrie. Il n'envoie le duc de Richelieu à la tête de ses troupes que parce que les Anglais les mieux intentionnés ont demandé cet appui, et il ne donne précisément que le nombre de troupes qu'on lui demande, prêt à les retirer dès que la nation exigera leur éloignement. S. M., en donnant un secours si juste à son parent, au fils de tant de rois, à un prince si digne de régner, ne fait cette démarche auprès de la nation anglaise que dans le dessein et dans l'assurance de pacifier par là l'Angleterre et l'Europe, pleinement convaincue que le sérénissime prince Edouard met sa confiance dans la bonne volonté des Anglais; qu'il regarde leurs libertés, le maintien de leurs lois et leur bonheur, comme le but de toutes ses entreprises, et qu'enfin les plus grands rois d'Angleterre sont ceux qui, élevés comme lui dans l'adversité, ont mérité l'amour de la nation.

« C'est dans ces sentiments que le roi secourt le prince qui est venu se jeter entre leurs bras, le fils de celui qui naquit l'héritier légitime des

trois royaumes, le guerrier qui malgré sa valeur n'attend que d'eux et de leurs lois la confirmation de ses droits les plus sacrés ; qui ne peut jamais avoir d'intérêts que les leurs, et dont les vertus enfin ont attendri les ames les plus prévenues contre sa cause.

« Il espère qu'une telle occasion réunira deux nations qui doivent réciproquement s'estimer, qui sont liées naturellement par les besoins mutuels de leur commerce, et qui doivent l'être ici pour les intérêts d'un prince qui mérite les vœux de toutes les nations.

« Le duc de Richelieu, commandant les troupes de Sa Majesté le roi de France, adresse cette déclaration à tous les fidèles des trois royaumes de la Grande-Bretagne, et les assure de la protection constante du roi son maître. Il vient se joindre à l'héritier de leurs anciens rois, et répandre, comme lui, son sang pour leur service (1). »

Le comte de Maurepas autorisa tous les Irlandais ou Ecossais au service de France à partir pour l'Ecosse ; plusieurs volontaires français obtinrent aussi l'agrément du ministre pour aller joindre le prince victorieux.

C'était depuis 1560 que l'influence française

(1) Vie privée de Louis XV.

avait à jamais péri dans le royaume de cette Marie Stuart qui semblait devoir resserrer plus étroitement les liens des deux pays ; mais déjà même avant son avénement au trône de son père, avait été conclu entre les ambassadeurs de France, ceux d'Angleterre et les lords de la Congrégation, ce traité d'Edimbourg (1) d'après lequel les troupes françaises évacuèrent l'Ecosse pour n'y plus reparaître. Ces braves défenseurs de la régente Marie de Guise, sous les ordres du comte de Martigues, avaient glorieusement soutenu le siége de Leith, que Brantôme cite « comme un « des plus grands qui eussent été depuis qua- « rante ans aux guerres étrangères pour être la « place fort petite et peu forte, et là aussi y « estoient rassemblées toutes les forces d'Angle- « terre et d'Ecosse, le tenant si estroitement « serré par terre et par mer, qu'un rat n'y eust « sceu seulement entrer. Le siége dura si long- « temps, qu'on estoit à la fin mesme que les capi- « taines et soldats vesquirent de coquilles et mous- « cles, que la mer, quand elle se retiroit et « baissoit, laissoit sur le sable. Mais pourtant, « pour en amasser si peu qu'ils pouvoient, il fal- « loit attaquer de si grosses escarmouches, qu'ils

(1) 1560.

« en achetoient le manger bien cher, et par mort « et par des blessures et beaucoup de peines, « comme m'ont dit force soldats en mesme lieu, « que j'y fus deux ans après avec la reine d'E- « cosse; mondit sieur de Martigues y acquit la « gloire d'estre un très brave couronnel et fort « vaillant. Aussi avoit-il de fort bons et braves « capitaines, comme le jeune Sipierre qui fut « tué, frère à ce brave M. de Sipierre, dont la « race est très bonne, et les greffes en doivent « être soigneusement gardées en France, comme « de bons fruits en un jardin..... Siége long et « fascheux pour nos gens qui estoient à l'extré- « mité de toutes commodités, fors du bon cou- « rage, car ils en avaient prou (1). »

Les Français qui, près de deux siècles après le comte de Martigues, vinrent se ranger sous l'étendard du dernier descendant de Marie Stuart, ne trouvèrent pas tous les souvenirs de la France éteints en Ecosse (2). A défaut du nombre, ils y montrèrent aussi la valeur de leur aïeux; mais trois ou quatre navires purent seuls aborder

(1) Brantôme, œuvres complèes, tome III, p. 398.

(2) A trois milles d'Edimbourg, un village porte le nom de *Petite France*; un autre porte celui de *Montpellier*.

à Montrose et à Stonehaven, portant des munitions et des armes, un peu d'argent et quelques hommes, officiers ou soldats, dont cinq à six artilleurs, qui furent utiles surtout à l'armée jacobite. Parmi ces Français, il s'en trouva deux conduits sous la bannière de Charles-Edouard par leurs noms jadis chers à l'Ecosse; c'était les deux frères Douglas, qui faisaient remonter leur origine au preux Archibald Douglas, créé duc de Touraine par Charles VII, pour prix de ses loyaux services et de la victoire de Beaugé. L'aîné des deux frères, Charles-Joseph Douglas, se signala par la capture du sloop *le Hasard* qui croisait sur les côtes, et combattit avec la même bravoure à Falkirk et à Culloden.

Mais le premier Français qui joignit Charles-Edouard fut le gentilhomme qui réunissait en sa personne le double titre d'ambassadeur et de général d'avant-garde, Boyer, marquis d'Aiguilles (1), président à mortier du parlement d'Aix, frère du marquis d'Argens, et comme lui plus

(1) Les historiens anglais ont tous estropié le nom du marquis; Home l'appelle *marquez d'Equillez*. A son tour le marquis dans sa relation, que nous avons sous les yeux, ne respecte guère l'orthographe des noms de ses compagnons d'armes.

amoureux de l'agitation des camps que des graves travaux de la jurisprudence. Il y avait dans cette tête provençale une passion d'aventures qui allait bien avec les hasards d'une mission si peu digne de la France, sous le rapport de l'appareil et du nombre d'hommes qui accompagnaient cet ambassadeur militaire. Muni des instructions du comte de Maurepas, signées peut-être entre la composition d'une *gravelure de la Saint-Jean* et celle d'une épigramme, le marquis d'Aiguilles partit de Versailles pour Dunkerque, où, en trente-six heures, un vaisseau, qu'il fallut charger de poudre et d'armes, fût prêt à mettre à la voile. Avec le marquis, s'embarquèrent trois officiers réfugiés au service de France, le fils aîné de lord Strathalan, Sheridan, neveu du gouverneur du prince, et Brown, capitaine au régiment de Lalli. Après une bonace de plusieurs jours, les vents contraires, une tempête affreuse, et les dangers des parages de la Hollande, multiplièrent les obstacles, mais ne purent décider le marquis à entrer dans un port où il avait crainte d'être arrêté. Parvenu à la hauteur de l'Ecosse, il rencontra un second orage qui affala le vaisseau sous la terre au milieu de la nuit. Ce fut par une espèce de miracle qu'au moment où l'équipage croyait qu'il allait se briser contre les récifs du

rivage, il se trouva à l'entrée d'une anse qui le sauva.

Le lendemain, à la pointe du jour, le marquis s'aperçut qu'il était presque au milieu d'une escadre anglaise; il fallait se laisser prendre ou s'échapper à l'instant. La mer était encore agitée; le capitaine connaissait peu la côte. L'équipage demandait un pilote côtier, ou voulait tirer au large. En ce moment, le marquis montra aux matelots un navire qu'ils avaient sous le vent, et qui venait de mettre pavillon anglais. « Il faut le joindre, s'écria-t-il; s'il est plus fort que nous, il arrivera ce que Dieu voudra; s'il est plus faible, nous y rencontrerons peut-être le pilote qui nous manque(1). » L'équipage comprit ce langage: le vaisseau anglais fut pris sans se défendre, et le capitaine se trouva être un Ecossais jacobite au fond du cœur, et qui, feignant de ne céder qu'à la violence, se prêta volontiers à conduire les Français dans la rade de Montrose, où ils mouillèrent à deux heures après midi. L'équipage consistait en quarante-deux matelots: le marquis ne laissa sur le navire qu'un seul mousse, et, donnant lui-même l'exemple, il fit débarquer une partie des armes et des munitions, qu'on trans-

(1) Mémoire du marquis d'Aiguilles.

porta jusqu'au milieu de la place de Montrose, où les habitants, accourus au-devant des Français, furent invités à se déclarer pour le prince légitime. Il y eut un moment d'hésitation; mais bientôt chacun demanda des armes en criant: « Vivent Jacques VIII et le prince régent! » Tous les bateaux furent mis en réquisition pour achever le débarquement, et, au bout de quinze heures, quand l'escadre anglaise se présenta, elle trouva les munitions déjà en chemin pour Edimbourg, la ville soulevée, et le vaisseau français reparti, portant en France la nouvelle de l'heureuse arrivée du marquis d'Aiguilles.

Ce fut le 16 octobre que le marquis d'Aiguilles arriva au palais d'Holyrood. Son titre d'ambassadeur et ses promesses de secours produisirent quelque effet sur l'opinion; mais ces secours se bornèrent, pendant le mois d'octobre, à trois autres navires qui abordèrent à Montrose et à Stonehaven. Du reste, le marquis ne se contenta pas de son rôle diplomatique, et il sut tirer l'épée du fourreau dès que l'invasion de l'Angleterre fut décidée.

---

# CHAPITRE XVIII.

CHARLES-ÉDOUARD PERSISTE A MARCHER SUR LONDRES. — CONSEIL DES CHEFS. — OBJECTIONS NOUVELLES. — CONCESSIONS RÉCIPROQUES. — L'EXPÉDITION EST RÉSOLUE. — PLAN D'INVASION. — JOIE DES HIGHLANDERS. — LES CHANSONS DE 1745. — JOHNIE. — DONALD MACGELLAVRY. — LA COCARDE BLANCHE. — MANIFESTE DU PRINCE CHARLES-ÉDOUARD. — LIBERTÉ, TOLÉRANCE. — REVUE DES CLANS. — NOMBRE DE CHAQUE RÉGIMENT. — SOLDE, GRADES, ARMES, ÉQUIPEMENT.

En voyant qu'après six semaines d'attente son armée ne s'élevait guère qu'à six mille hommes, Charles-Édouard regretta amèrement de n'avoir pas suppléé au nombre par l'audace et l'activité, en suivant sa première idée de marcher sur Londres, comme il avait fait sur Edimbourg, au pas de course, au lieu de donner au gouvernement établi le loisir de revenir de sa surprise et de sa terreur. Il se rappelait que le comte de Mar avait perdu, en 1715, tous ses avantages en prolongeant son séjour à Perth, et il recevait journellement des messages des Jaco-

bites d'Angleterre, qui semblaient ne plus attendre que sa présence pour se déclarer. Quelques uns se plaignaient qu'il les laissât désarmés en quelque sorte à la discrétion des troupes de l'électeur; d'autres croyaient pouvoir l'assurer que ces troupes mêmes se déclareraient pour lui s'il se présentait seul à elles, tandis que l'orgueil national les forcerait de traiter en ennemis les Français s'ils effectuaient une invasion.

Charles assembla donc son conseil, et annonça son intention de se porter en Angleterre. Les mêmes objections s'élevèrent contre ce projet: une armée anglaise était à Newcastle; n'était-il pas imprudent d'aller se briser contre des forces supérieures, quand une défaite pouvait être irréparable? Ne valait-il pas mieux laisser débarquer les auxiliaires français, ou laisser venir les Anglais en Écosse, où ils auraient contre eux toute la population, comme il était à craindre que la population d'Angleterre ne se levât contre les Écossais? Le prince répéta qu'il avait l'assurance de vaincre s'il fallait combattre; mais qu'il était appelé par les Jacobites des principales villes, qui s'engageaient à prévenir tout choc entre les deux peuples. « Enfin, messieurs, dit-il, j'ai promis aux sujets de mon père de ne pas rester en arrière : j'irai seul, s'il le faut,

me jeter entre leurs bras : l'Ecosse est libre ; demeurez pour la défendre : une armée anglaise se ralliera autour de cette même bannière, qui a seule rallié l'Ecosse. »

Lord Georges Murray se rangea enfin de l'avis du prince. Marchons aux frontières, dit-il, ce mouvement entretiendra l'ardeur de nos montagnards, que le repos commence à impatienter. Quand il n'y aura plus que la Tweed entre le prince et ses adhérents d'Angleterre, nous verrons s'ils nous tendent la main. »

La discussion s'engagea alors sur la route que prendrait l'armée. Charles-Edouard eût voulu se porter directement sur Newcastle, par la frontière occidentale. Le conseil, qui désirait éluder le plus long-temps possible tout engagement décisif, obtint que l'on se dirigerait vers la frontière orientale; car si l'on entrait sérieusement en Angleterre, on se rendrait plus facilement maître de Carlisle que de Newcastle; et si une armée hostile s'opposait aux progrès du prince, les Highlanders combattraient avec plus d'avantage dans un pays de montagnes assez semblable au leur. Charles-Edouard adopta les conclusions du conseil, et ce fut après ces concessions mutuelles que l'on fit savoir aux clans ce qui venait d'être arrêté par le prince et les Chefs. Cette nouvelle fut accueillie avec en-

thousiasme; moins prudents que leurs officiers, les montagnards ne doutaient pas de l'heureux succès de leur marche en Angleterre. Ils se préparèrent en chantant à cette expédition qui plaisait à la valeur de tous, et qui, pour quelques uns, avait de plus sans doute l'attrait secondaire d'un riche butin aux dépens des Whigs d'Angleterre. La chanson suivante fut joyeusement répétée par les montagnards comme par les soldats de la basse Ecosse :

COCK UP YOUR BEAVER.

« Quand mon brave Jeannot entra dans cette ville, il n'avait qu'une vieille toque bleue; maintenant il porte un chapeau à plumes! Allons, mon brave Jeannot, retrousse ton chapeau; retrousse ton chapeau, et mets-le sur l'oreille. Nous allons passer la frontière, et nous les frotterons; car il y a des gens là-bas à qui nous apprendrons à mieux se conduire : allons, mon brave Jeannot, retrousse ton chapeau.»

« Retrousse-le bien, n'en rabats pas les bords, attache la rose blanche au galon de la forme; retrousse-le du bon côté; nous serons bientôt à Carlisle. Il y a là quelqu'un qui aime la fourbe-

rie et la bassesse, quelqu'un qui aime le métier de fripon; mais quelqu'un approche aussi qui fera trotter ces drôles : allons, brave Jeannot, retrousse ton chapeau!

« Sawney (1) a été apprenti chez un marchand de *perruques*; il va maintenant dans le sud pour savonner les Whigs (2): il va se faire leur perruquier et leur barbier; allons, brave Jeannot, retrousse ton chapeau. Jeannot a été apprenti tanneur, entendez-vous, et il va dans le sud tanner le cuir de ces braves gens avec la lame de son André Ferrare (3) pour outil : retrousse ton chapeau, mon brave Jeannot.

« Donald a appris le métier de voleur de bétail, de bouvier et de braconnier; il va passer la frontière pour toucher en bon or le prix de sa marchandise. Voici Donald le bouvier, Duncan le chaudronnier, Sawney le barbier, et Logie le laird : ces braves-là n'auront jamais peur de

(1) *Sawney*, nom générique pour signifier l'Écosse. Duncan, Donald, Logie sont des synonymes de Sawney.

(2) Jeu de mots : *Wig, perruque. — Whig*, désignation de parti.

(3) André Ferrare, ancien armurier dont le nom es inscrit sur grand nombre de vieilles claymores.

vous. Allons, Jeannot, mon garçon, retrousse ton chapeau. »

Ces refrains en style trivial, mais vif, étaient plus populaires que les invocations emphatiques d'une poésie plus élevée. Les clans ne marchaient pas au son de la harpe des vieux Bardes calédoniens, mais bien au son de la criarde cornemuse. Une autre chanson, dans le même goût, qui datait de 1715, excitait encore plus d'enthousiasme : Donald de Macgillavry est une personnification des clans réunis.

DONALD MACGILLAVRY.

« Donald a gravi la montagne harassé de fatigue et mourant de faim, Donald descend la montagne de fort mauvaise humeur ; Donald nettoiera comme il faut le nid du coucou : à la santé du roi et de Donald Macgillavry !... Viens comme une balance, Donald Macgillavry, viens comme une balance, Donald Macgillavry, pèse-les bien, pèse-les comme il faut : rejette bien loin ceux qui sont de fausses pièces, Donald Macgillavry.

« Donald a couru sur la montagne comme un cheval échappé : on l'eût dit fou ou piqué par

une guêpe. Quand il reviendra, il y a des gens qui riront bien : à la santé du roi Jacques et de Donald Macgillavry! Viens comme un marchand de toile, Donald Macgillavry, viens comme un marchand de toile, Donald Macgillavry, ta balle sur le dos et ton aune à la main, donne-leur bonne mesure, Donald Macgillavry.

« Donald a vécu avec les pillards et les voleurs, Donald a dîné de privation et de misère; mieux vaudrait pour les Whigs et la whiguerie rencontrer le diable que Donald. Viens comme un tailleur, Donald Macgillavry, viens comme un tailleur, Donald Macgillavry, taille le draps en tous sens, et appuie comme il faut le dé sur l'aiguille : à la santé du roi Jacques et de Donald Macgillavry!

« Donald est un brave qui n'aime ni la fourberie ni la whiguerie, ni les fourbes ni les Whigs; qu'ils tournent vite les talons; il ne veut pas qu'on le raille, il faut qu'on lui fasse justice ou qu'il se la fasse lui-même, voyez-vous? Viens comme un savetier, Donald Macgillavry, viens comme un savetier, Donald Magillavry, bats-les comme semelle, pique-les avec une bonne alène : vive le roi Jacques et Donald Magillavry!

« Donald a été importuné de mauvaises raisons et de moqueries, on lui a fait même de belles promesses; on lui a donné de belles arrhes, mais on n'a pas tenu le marché : grand Dieu! comme Donald est en colère! Viens comme le diable, Donald Macgillavry, viens comme le diable, Donald Macgillavry, écorche-les bien, et échaude-les bien ces mauvais frères! et vive le roi Jacques et Donald Macgillavry (1).

Ce n'était plus, comme on voit, en chantant des psaumes, à la manière des Puritains ou Têtes-Rondes, que les Écossais de 1745 se préparaient à cette dernière invasion de l'Angleterre. A ces chansons populaires se mêlaient quelquefois les chansons plus tendres des dames jacobites d'Édimbourg, telles que « la Cocarde blanche » (*the White cockade*), où une fiancée félicite son bien-aimé d'avoir adopté le costume des montagnes, et cette autre où la jeune fille déclare qu'elle n'aimera qu'un montagnard.

(1) Quelques mots de ces chansons traduites ne sont que l'équivalent d'un texte fort difficile : mais d'ailleurs, l'air et les allusions locales faisaient plus de la moitié de leur popularité. On ne devinera guère que *Macgillavry*, par exemple, est réputé un chef-d'œuvre d'*humour* jacobite.

Tel était le langage du soldat ; voici le langage officiel du chef :

MANIFESTE DU PRINCE DE GALLES.

« Charles, prince de Galles, etc., régent des royaumes d'Angleterre, d'Écosse, de France et d'Irlande, ainsi que des possessions qui en dépendent, etc., à tous les sujets de Sa Majesté, de quelque condition qu'ils soient, salut :

« Aussitôt que, conduit par la Providence divine, nous avons été arrivé en Écosse, où nous avons été joint par une poignée de fidèles sujets du roi notre père, notre premier soin a été de publier sa très gracieuse déclaration ; et en conséquence des pouvoirs étendus dont il lui a plu de nous revêtir en qualité de régent, nous avons donné aussi notre manifeste pour expliquer et étendre les promesses qui avaient d'abord été faites, conformément aux instructions qui nous sont parvenues, sur ce qui concerne les intérêts et les désirs de la nation écossaise.

« Maintenant qu'il a plu à DIEU de favoriser notre entreprise, en nous rendant maître du royaume d'Écosse, nous avons jugé convenable de publier ce présent manifeste, pour remplir de consolation et de satisfaction le cœur

des fidèles sujets de Sa Majesté, de quelque nation ou province qu'ils puissent être.

« C'est pourquoi nous déclarons, au nom de Sa Majesté, que sa seule intention est de rétablir tous ses sujets dans la pleine jouissance de leurs religions, lois et libertés, et que notre entreprise n'a jamais été faite en vue de rendre esclave un peuple libre, mais au contraire de réparer toutes les atteintes qu'on aurait pu porter à sa liberté. Nos desseins ne sont point de contraindre personne à embrasser une religion qu'on ne voudrait pas suivre, mais de maintenir et de protéger celles qui sont actuellement établies en Angleterre, en Ecosse et en Irlande ; et s'il est besoin qu'il soit donné quelque assurance de plus au clergé et à l'église établie, ainsi qu'elle l'est, nous promettons, au nom de Sa Majesté, qu'il sera passé à cet égard telle loi que le parlement jugera nécessaire.

« Et pour faire connaître la droiture des intentions du roi notre père, nous déclarons en outre, sur ce qui concerne les dettes de la nation, que quoique elles aient été contractées sous un gouvernement illégitime, ainsi que chacun peut le reconnaître, et quoique ce fardeau soit extrêmement pesant, cependant, eu égard à ce que ces dettes intéressent la plus grande partie des sujets

que le roi promet de protéger, chérir et défendre, il est résolu de prendre sur cet objet l'avis de son parlement, pour montrer à ses peuples que leur seul avantage est le but de toutes ses actions.

« Nous déclarons aussi en son nom que la même règle établie pour les fonds publics sera suivie et exécutée aux termes de chaque loi ou acte du parlement, passés depuis la révolution, et que Sa Majesté les confirmera telles qu'elles seront approuvées dans un parlement libre et loyalement assemblé.

« Quant à la prétendue Union des deux nations, Sa Majesté ne peut ni ne doit la ratifier, vu les remontrances qui ont constamment été faites de la part des deux royaumes, et qu'il est incontestable que le point de vue principal a été l'exclusion de la famille royale, malgré le droit légitime qu'elle possède à la couronne. Pour l'en écarter, on sait quelles séductions et voies corrompues ont été pratiquées ouvertement ; mais pour tout ce qui pourra convenir aux intérêts et à l'avantage des deux nations, Sa Majesté s'empressera toujours d'accéder aux requêtes de son parlement.

« Après vous avoir donné, au nom de Sa Majesté, une aussi ample assurance qu'un souve-

rain de la Grande-Bretagne peut vous accorder pour le maintien de votre religion, la jouissance de vos biens et de vos lois, nous, pour vous-mêmes et comme héritier présomptif de la couronne, ratifions et confirmons la même déclaration en notre nom, devant le DIEU tout-puissant, sur la foi d'un chrétien, et l'honneur d'un prince.

« Maintenant c'est à vous-mêmes, sujets de mon père, que je veux me plaindre aujourd'hui, et ne pas manquer cette occasion publique de réveiller votre attention, et de dissiper le nuage que des plumes malveillantes répandent depuis long-temps, et encore à présent, sur la vérité. Vos chaires, vos assemblées et vos papiers hebdomadaires ne sont-ils pas uniquement remplis des termes effrayants de *papisme*, d'*esclavage*, de *tyrannie* et d'*arbitraire*, fléaux auxquels vous êtes menacés d'être assujettis par le pouvoir formidable de la France et de l'Espagne? Le roi mon père n'y est-il pas représenté comme un tyran avide de sang, et qui ne respire que pour la destruction de ceux qui ne voudront pas embrasser une religion qu'ils ont en horreur? y suis-je moi-même traité avec plus de ménagement? Mais écoutez la simple vérité.

« Je me suis risqué dans un petit vaisseau, que j'ai loué à mes frais, sans argent, sans armes

et sans amis ; je suis arrivé en Écosse, accompagné seulement de sept gentilshommes.

« J'ai publié la déclaration du roi mon père, en offrant en son nom d'un côté une amnistie générale, et de l'autre la liberté de conscience.

« J'ai promis en outre d'accorder tout ce qu'un parlement libre proposera pour le bonheur du peuple ; j'ai, je le dois avouer, la plus grande raison d'adorer les desseins du Tout-Puissant, qui m'a protégé d'une façon si marquée, moi et ma petite armée, au milieu de tous les dangers dont j'étais environné ; qui m'a conduit à la victoire, et m'a ouvert les portes de la capitale de ce royaume, aux acclamations de tous les fidèles sujets du roi mon père ; pourquoi donc prend-on à présent tant de peines pour animer les esprits du peuple contre mon entreprise ?

« La raison en est aisée à découvrir. On a craint de voir renouveler les scènes sanglantes dont on n'a point encore perdu le souvenir ; mais si les plaintes autrefois formées contre la famille royale avaient été occasionnées par quelque faute dans le gouvernement, elle les a bien expiées depuis (1). La nation a maintenant une occasion de se garantir de pareils événements pour l'avenir.

(1) « Mon gouvernement a fait des fautes », disait Louis XVIII dans la restauration de Saint-Ouen.

« Notre famille royale a souffert l'exil pendant cinquante-sept années, comme chacun le sait; la nation, pendant ce temps, en a-t-elle été plus heureuse et plus florissante? Avez-vous pu regarder ceux qui vous ont gouvernés comme les pères du peuple de la Grande-Bretagne et de l'Irlande? Cette famille, à laquelle la faction a conféré le diadème qu'elle a arraché à son prince légitime, vous a-t-elle marqué quelque reconnaissance d'une si grande faveur? Avez-vous trouvé plus d'humanité et de condescendance dans ceux qui n'étaient pas nés pour porter la couronne, que dans vos anciens rois? Leurs oreilles ont-elles été ouvertes aux cris du peuple? Ont-ils consulté les intérêts de la nation préférablement aux leurs? Quel avantage avez-vous tiré de leur gouvernement, si ce n'est d'être accablés de l'énorme fardeau de la dette?

« Si vous répondez par l'affirmative, pourquoi donc, dans vos assemblées, avez-vous été tant de fois prêts à vous soulever contre ce mauvais gouvernement? Pourquoi la nation a-t-elle tant de fois porté ses plaintes en vain, pour corriger les abus des parlements, tant sur leur durée que sur la multitude des membres qui occasionne leur vénalité et l'introduction des lois pénales, et en général contre la misérable situation du royaume au dedans et au dehors?

« Tous ces abus et beaucoup d'autres inconvéniens peuvent être détruits, à moins que le peuple de la Grande-Bretagne ne soit corrompu à tel point qu'il ne veuille pas même accepter la liberté qui lui est offerte. Le roi mon père, à son rétablissement, ne refusera rien de ce qu'un parlement libre pourra demander pour la sûreté de la religion, des lois et de la liberté de son peuple.

« Les craintes de la nation sur le pouvoir de la France et de l'Espagne ne sont pas mieux fondées ; mon expédition a été entreprise sans le secours d'aucune de ces puissances ; mais puis-je voir des forces étrangères appelées par mes ennemis contre moi ? Et quand j'apprends qu'ils font venir à leur secours les Hollandais, Danois, Hessois, Suisses et autres alliés de l'électeur d'Hanovre, pour soutenir leur gouvernement contre les sujets de mon père, n'est-il pas temps aussi que mon père accepte l'assistance de ceux qui sont en état de le secourir ? Le monde entier et les gens d'un jugement sain pourront-ils inférer de là qu'il veut devenir un prince tributaire, plutôt qu'un *monarque* indépendant ? Lequel des deux doit être regardé comme le plus indépendant des puissances étrangères, ou celui qui avec l'aide de ses propres sujets vient revendi-

quer ses états des mains d'un intrus, ou celui qui ne peut, sans l'assistance du dehors, maintenir son gouvernement au dedans, quoique établi par le pouvoir civil, et soutenu par une force militaire, contre une troupe mal disciplinée de ceux qui ont vécu sous ses lois pendant tant d'années ?

« Que cet intrus en fasse l'expérience ; qu'il renvoie ses troupes étrangères, soudoyées avec l'argent de la nation, et que le sort d'une bataille en décide ; je n'aurai pour moi et la cause de mon pays que les sujets de mon père. Mais, quelque opposition qu'il puisse me susciter, je me confierai toujours à la justice de mes droits, à la valeur de mes troupes et à la protection de Dieu, pour achever glorieusement mon entreprise.

« Il est temps de conclure, et je conclurai par cette réflexion : les guerres civiles sont toujours fomentées par des haines invétérées et de mauvais desseins, que l'esprit de parti ne manque jamais de souffler dans le cœur de ceux que différents intérêts, principes ou vues, mettent en opposition les uns aux autres ; c'est pourquoi je conjure mes amis de ne point se laisser emporter à la violence de ces passions ; donnons cet exemple de modération à nos ennemis, afin qu'ils nous imitent. Cette déclaration attestera un jour à

la postérité la noblesse de mon entreprise et la générosité de mes intentions.

« Donné en notre palais de Holyrood-House, le 10 octobre 1745.

C. P. R. (Charles, prince régent.)

*Et par le commandement de S. A. R.*,

J. Murray. (1)

Cette déclaration est d'autant plus remarquable, que ce prince, accusé de ne pas comprendre les intérêts et les besoins du temps, offre à la nation de fermer les plaies de l'état par la liberté, par la tolérance, et par des lois libérales votées dans un parlement libre.

Ce n'est plus Charles II rentrant sans conditions dans le royaume de ses pères. La légitimité a compris qu'elle a besoin d'un pacte avec son peuple pour être encore la légitimité.

Nous allons maintenant savoir sur quelles forces matérielles Charles-Edouard pouvait appuyer son manifeste.

Vers les derniers jours d'octobre, les différents corps de troupes se rapprochèrent d'Edimbourg, et passèrent la grande revue du départ sur la plage située entre Leith et Musselburgh. Voici le ta-

(1) Henderson's *History*.

bleau des forces que le prince avait sous son étendard.

CLANS RÉUNIS EN RÉGIMENTS.

| | | |
|---|---|---|
| Lochiel | COLONELS : Caméron de Lochiel | 700 |
| Appin | Stuart d'Ardshiel | 200 |
| Clanranald | Macdonald de Clanranald | 300 |
| Keppoch | Macdonald de Keppoch | 200 |
| Kenloch-Moidart | Macdonald de Kenloch-Moidart | 100 |
| Glencoe. | Mac-Donald de Glencoe | 120 |
| Mac-Innon | Mac-Innon de Mac-Innon | 120 |
| Macpherson | Macpherson de Cluny | 120 |
| Glengary | Macdonald de Glengary | 300 |
| Glenbucket | Gordon de Glenbucket | 300 |
| Mac-Lachlan | Mac-Lachlan de Mac-Lachlan | 200 |
| Struan | Robertson de Struan | 200 |
| Glengyle | Mac-Gregor | 300 |
| Glenmoriston | Grant de Glenmoriston | 100 |
| | | 3260 |

RÉGIMENTS DES BASSES-TERRES.

| | | |
|---|---|---|
| Athol | COLONELS : Lord Georges Murray | 600 |
| Ogilvie et Angus | Lord Ogilvie | 900 |
| Perth | Duc de Perth | 700 |
| Nairn | Lord Nairn | 200 |
| Édimbourg | Roy Stuart | 450 |
| | | 6110 |

CAVALERIE.

| | | |
|---|---|---|
| Gardes-du-corps | Lord Elcho | 160 |
| Hussards sons | Lord Kilmarnock | |
| Cavaliers de lord Pitsligo | Lord Pitsligo | 140. |

Les Français, les Irlandais venus de France et de différents détachements formaient un surplus de 8 à 9 cents hommes.

Chaque clan, comme on voit, formait un régiment, n'importe le nombre des soldats, afin que chaque Chef eût le titre de colonel, et pût choisir ses officiers d'après les degrés de parenté de ses proches. Chaque régiment avait un colonel, deux capitaines, deux lieutenants et deux enseignes. La première ligne se composait de gentilshommes ou Dwine-Wasails, qui recevaient un schelling de solde par jour. Leurs armes consistaient en un mousquet, une claymore, une paire de pistolets, un poignard ou dirk à la ceinture; et quelques uns un second poignard plus court fixé à la jarretière de la jambe droite, arme de réserve, à la portée de la main lorsqu'ils étaient tombés sous un ennemi. Le bouclier ou targe au bras gauche faisait partie de leur équipement. Les simples soldats qui ne recevaient qu'un demi-schelling de solde, n'étaient pas tous aussi complétement armés. La paie d'un capitaine fut fixée à deux schellings et demi; celle des lieutenants à deux schellings; celle des enseignes à un schelling et demi.

# CHAPITRE XIX.

GEORGES II DE RETOUR A LONDRES. — LE PARLEMENT. — L'APPEL AUX WHIGS. — LE TAMBOUR ECCLÉSIASTIQUE. — LE POÈTE DES NUITS. — LE CAMP DE FINCHLEY. — LES MILICES. — CHARLES-ÉDOUARD A DALKEITH. — LA TANIÈRE DE DOUGLAS. — IL TRAVERSE LA TWEED ET L'ESK. — SIÉGE DE CARLISLE. — LA TRANCHÉE. — LE MAIRE ET LE GOUVERNEUR. — CAPITULATION. — LE DUC DE PERTH ET LORD GEORGES MURRAY. — SIR TH. SHERIDAN. — DÉSERTION. — LOCHIEL. — LA SUPERSTITION DES HIGHLANDERS. — LES CANNIBALES. — LES MANGEURS D'ENFANS. — LA COCARDE BLANCHE, ET LE BAPTÊME. — LES ÉCOSSAIS DU TEMPS DE FROISSARD.

La nouvelle de l'entrée de Charles-Edouard à Edimbourg, et de sa victoire sur les troupes anglaises, avait enfin sérieusement alarmé le cabinet de Saint-James. Georges II, de retour à Londres depuis la fin du mois d'août, s'empressa de rappeler son fils, le duc de Cumberland, le héros de sa famille, prince aimé des troupes, qui excusent volontiers tous les défauts d'un général, même la cruauté, en faveur du courage. Aux yeux de son père d'ailleurs, le duc avait récemment prouvé à Fontenoy, par la hardiesse et l'habileté de ses manœuvres, qu'il ne fallait peut-être rien moins que le maréchal de Saxe pour le

vaincre. Le parlement s'assembla le 16 octobre ; et Sa Majesté rappelant le dévouement que les deux chambres avaient fait éclater l'année précédente lors de la menace d'une invasion, en réclama les mêmes témoignages. Dans ces circonstances, les assemblées délibérantes ont un protocole obligé de protestations officielles. Le parlement anglais suspendit son opposition, et suspendit en même temps la loi d'*habeas-corpus*. Mais la chaire, ce « tambour ecclésiastique » (1), comme l'appelle Butler, fit entendre surtout de loyales démonstrations de zèle. Le clergé anglican réveilla toute sa haine contre le fantôme du papisme et du pouvoir absolu, haine d'autant plus franche qu'elle se fonde sur le plus odieux monopole de bénéfices, de dîmes et d'avantages temporels. Les prédications contre « l'antechrist », contre « la prostituée des Sept Collines » et « le Prétendant papiste », retentirent dans les temples. La maison de Brunswick eut ses muses comme le jacobitisme : le poète des nuits, le sombre Young, accoutumé à mêler le chant empoulé de ses douleurs à des adulations ministérielles, invoqua l'Apollon qui l'avait si bien inspiré pour célébrer l'administration corruptrice de Walpole, et lança

(1) *Drum ecclesiastical*, Butler's *Hudibras*.

contre les Stuarts une satire bien amère et bien déclamatoire (1). Des moyens de défense plus redoutables ne tardèrent pas à rassurer les amis du gouvernement. Les vétérans des troupes de Flan-

(1) Ce n'est pas ainsi que s'exprime, il est vrai, sur cet ouvrage, M. Villemain dans un article sur Young (*Biographie universelle*). « En 1745, Young fit paraître « un poème sur la situation du royaume, adressé au « duc de Newcastle. C'était une *vive et patriotique satire* « *contre les entreprises* du Prétendant. C'était en même « temps le *panégyrique* de la dynastie nouvelle qui ré- « gnait alors sur l'Angleterre *par les lois et la liberté* : et « dans le fait, la victoire du Prétendant eût été si me- « naçante; le retour de ce prince, nourri dans les « traditions haineuses de la cour de Saint-Germain, eût « frappé d'un tel coup les plus chers intérêts de l'Angle- « terre, que l'on ne saurait peut-être reprocher au poète « la distraction qu'il fit alors à sa douleur (la perte de sa « fille). » Heureusement pour Charles-Edouard, M. Villemain se réfute lui-même dans le même article, où la dynastie nouvelle *règne par les lois, par la liberté* et par les corruptions de Robert Walpole. « Young, dit M. Ville- « main, célébra dans un poème en forme le ministère « de Walpole, qu'il avait loué plusieurs fois. Il disait à « ce ministre, modèle des intrigants corrupteurs qui do- « minent un pays en achetant les faibles consciences, en « proscrivant les talents qu'ils n'ont pu acheter : Ah ! com- « bien je souhaite, enflammé par un si grand sujet, de lan- « cer ton nom dans les profondeurs de l'éternité... Puis il

dre arrivèrent, précédés par six mille fusiliers hollandais; une première armée marcha directement sur Newcastle, commandée par le feld-maréchal Wade; une seconde fut dirigée sur le comté de Lancastre, sous les ordres du général Ligonier, remplacé bientôt par le duc de Cumberland; enfin, un camp de réserve fut formé à Finchley et autres lieux près de Londres; Georges II déclara qu'il s'y transporterait lui-même, comme jadis Jacques II au camp d'Hounslow, si le danger l'exigeait[1]: on cherchait aussi à inspirer un zèle belliqueux aux milices locales, et à exciter les Whigs à former des bataillons de volontaires.

Cependant, le jeudi 31 octobre, à six heures du soir, Charles-Édouard quitta le palais d'Holyrood, et alla coucher à Pinkie-House, avec ses gardes-du-corps. Le lendemain il se rendit à Dalkeith, et logea dans ce château appelé jadis « la Tanière de Douglas », où notre Froissard,

« ajoute comme une naïve explication de sa servile em-
« phase : « Mon cœur, ô Walpole ! brûle d'un feu recon-
« naissant. Les flots de la bonté royale, dirigés par toi,
« sont venus rafraîchir l'aride domaine de la poésie. » *Le*
*« poète avait obtenu deux cents livres sterling de pension, bien*
*« achetées par tant de ridicules flagorneries.* »

M. Villemain ne devait pas oublier qu'en 1745 le docteur Young était de plus chapelain de Georges II.

accueilli pendant trois semaines avec une noble hospitalité, reçut, de la bouche du comte de Douglas, les détails de ce combat d'Otterbourne, auquel il nous fait assister dans les pages vivantes de sa naïve chronique (1).

Ce fut à Dalkeith que Charles-Edouard, déterminé à ne pas rester sur la frontière, régla la marche de son armée, mais sans en révéler le secret. Afin de tromper le général Wade, toujours à Newcastle, des ordres furent expédiés pour préparer des logements dans toutes les villes sur la route de Berwick. Le vendredi 1er novembre, une division se dirigea sur Peebles, sous la conduite du marquis de Tullibardine, qui devait s'avancer jusqu'à Carlisle par Moffat : le reste de l'armée jacobite quitta Dalkeith le dimanche 3, et arriva le 4 à Kelso avec Charles lui-même à sa tête, affectant l'intention de marcher contre le maréchal Wade à Newcastle ;

(1) « Dès ma jeunesse je, acteur de cette histoire, chevauchai par tout le royaume d'Escosse, et fus bien quinze jours en l'hostel du comte Guillaume de Douglas, père de ce comte James dont je parle présentement, en un chastel à cinq milles de Haindebourg qu'on dit au pays *Alquest* (Dalkeith), et ce comte James je l'avais veu jeune fils et bel damoisel, et une sienne sœur. » Froissard, tom. III, édit. de Lyon.

quelques détachements furent dirigés dans une route intermédiaire par Galashiels, Selkirk, Hawick et Mosspaul.

Parti de Kelso, Charles traversa la Tweed, et prit possession de la rive anglaise de ce fleuve. Depuis Dalkeith il avait presque constamment marché à pied en tête de sa colonne, pour donner l'exemple de braver la fatigue comme l'exemple de braver le danger. Il coucha à Jedburgh le 7 novembre, et le vendredi 8, longeant les bords de cette onde du Liddel si célèbre dans les traditions et les ballades du Border, il traversa l'Esk, et s'arrêta à Reddings, dans le Cumberland, où il fut rejoint par les différents corps de l'armée.

Charles, concentrant toutes ses forces, vint mettre le siége devant Carlisle, capitale du comté, et qui était autrefois le boulevart de l'Angleterre contre l'Ecosse du côté de la frontière de l'ouest; mais tandis qu'on avait fortifié les places fortes de l'est, telles que Newcastle et Hull, Carlisle n'était guère en état de défense lorsqu'elle fut investie. Sa principale protection était son antique château, fondé par Guillaume-le-Roux, dans lequel Marie Stuart fugitive, croyant recevoir l'hospitalité, reconnut trop tard qu'elle était la prisonnière de sa plus



cruelle ennemie. Un rempart entourait la ville; mais assez délabré pour faire ajouter foi à la prétention de ces antiquaires qui en faisaient honneur aux anciens Pictes. Le maire de Carlisle, d'accord avec le gouverneur de la citadelle, fit monter sur les remparts toute la milice du pays, et, entendant dire que le maréchal Wade marchait à son secours, il répondit à la sommation de Charles-Edouard à coups de canon. Ce magistrat s'appelait Pattieson. Dans une de ses proclamations belliqueuses, il faisait remarquer que ce nom était anglais, malgré sa ressemblance avec celui des Paterson d'Ecosse, et il en concluait sérieusement qu'il ne se rendrait jamais aux Ecossais. Apprenant la cause de tant de fierté, Charles-Edouard s'avança à la rencontre des Anglais, ne laissant qu'un détachement de ses troupes sous les murs de Carlisle, et il alla prendre position à Brampton, situé à sept milles au-delà; mais, informé que le maréchal Wade était encore loin, il fit rebrousser chemin à une division commandée par le duc de Perth, avec ordre de presser le siége de Carlisle.

On prépara les échelles et les fascines; la tranchée fut ouverte, le duc de Perth et le marquis de Tullibardine mirent leurs habits bas pour y travailler eux-mêmes et encourager les soldats.

M. Grant, officier du régiment de Lally, principal ingénieur de l'armée, qui avait amené lui-même six canons de France depuis l'arrivée du marquis d'Aiguilles, plaça habilement les batteries de siége à quarante toises du rempart. La garnison nourrissait cependant un feu continuel. Avant de lui riposter, les assiégeants firent une seconde sommation; et celle-ci, étant accompagnée de tous les préparatifs de l'assaut, fut mieux accueillie que la première. Un drapeau blanc fut arboré sur les remparts, et l'on demanda à capituler. Un exprès fut expédié au prince, qui, se rappelant ses vaines querelles avec le château d'Edimbourg, exigea que la citadelle se rendît en même temps que la ville. Le colonel Durand, gouverneur, y consentit: ses soldats et lui se reconnurent prisonniers de guerre, et ne furent laissés libres qu'à la condition de ne pas porter les armes contre les Stuarts. Charles-Edouard vint, le 15 novembre, recevoir les clefs de Carlislé. Les munitions, les fusils de la garnison et deux cents bons chevaux furent le prix de la soumission de cette cité, qui avait vu souvent le torrent des anciennes invasions écossaises se briser sous ses remparts (1).

(1) L'armée écossaise ne perdit qu'un homme à ce

Le 17, le maréchal Wade n'était encore qu'à Hexham, à vingt-deux milles de Newcastle, et à quarante de Carlisle, lorsque, apprenant que la ville s'était rendue, il revint pacifiquement sur ses pas, laissant chacun s'étonner de son inexplicable indifférence (1), pendant que les vainqueurs se disposaient à poursuivre leur route jusqu'à Londres.

Malheureusement quelques germes de discorde commençaient déjà à éclore dans les rangs de l'armée de Charles-Edouard. La revue générale de ses troupes à Carlisle lui révéla que plus de mille Highlanders l'avaient abandonné. Plusieurs officiers, dont les avis n'avaient pas été écoutés, n'entraient qu'à regret en Angleterre, ne s'étant, disaient-ils toujours, engagés qu'à défendre

siége. Les remparts de Carlisle avaient été réparés sous Henri VIII et Elisabeth ; mais ils étaient réellement très mal entretenus depuis ce temps-là : les Anglais prétendirent cependant que le maire et le gouverneur auraient pu tenir plus long-temps contre un ennemi qui n'avait que quelques pièces de campagne du plus petit calibre.

(1) Henderson prétend qu'il était tombé une grande quantité de neige, qui empêcha le maréchal d'aller plus loin, et le chevalier de Johnstone croit qu'il fut arrêté par le bruit qui se répandit, que les mineurs du Cumberland, population souterraine de plus de 20,000 hommes, avaient pris les armes pour le prince.

l'indépendance de l'Ecosse : quelques uns reprirent le chemin de leurs montagnes, et ne rejoignirent l'étendard du prince que lorsqu'il reparut sur le sol natal. En mettant le pied sur le Border anglais, les clans, dans un accès d'enthousiasme, avaient agité leurs claymores nues en poussant un cri de triomphe. Lochiel, en tirant sa lame du fourreau trop précipitamment, s'était légèrement blessé la main; c'était un sinistre présage, dont s'effraya la superstition de plusieurs. Dans la distribution des grades, il avait été impossible de ne pas mécontenter quelques chefs, qui entraînèrent aussi avec eux leurs tenanciers à la désertion : enfin la jalousie divisa le duc de Perth et lord Georges Murray. Celui-ci, qui se sentait soutenu par l'amour des troupes, et qui joignait aux titres d'un âge plus avancé le mérite plus solide de l'expérience et du talent, craignit que son rival ne tirât avantage de la prise de Carlisle, et, feignant de se rendre justice, vint donner sa démission au prince, déclarant qu'il servirait désormais comme simple volontaire. Le jeune duc se laissa gagner par cette générosité prétendue, et donna sa démission à son tour. Il était catholique : Charles avait besoin de répondre par des actes aux déclamations des fanatiques protestants ou d'une politi-

que hypocrite, qui l'accusaient d'apporter avec ses prétentions des préférences pour un culte calomnié sans doute, mais impopulaire pour la majorité des Anglais (1). Il n'accepta que la démission du jeune duc, et lord Georges Murray resta seul lieutenant-général, au grand contentement de l'armée, qui avait une aveugle confiance dans son courage et ses talents. Il continua à la justifier : à la fois intrépide et calculant avec habileté tous ses mouvements, dormant peu, parlant encore moins, et, au moment d'une action, se contentant de dire aux soldats qu'il ne leur demandait que de le suivre, et ils le suivaient. Tel était dans son temps un de ses ancêtres, « le moult gentil chevalier, et vaillant en « armes, renommé en grandes prouesses, le « comte de Moray, qui portait, dit Froissard, « un écu d'argent à trois oreilles de gueule (2). »

Le prince et son armée restèrent encore quelques jours à Carlisle : un très petit nombre de Jacobites du pays s'enrôla sous ses drapeaux. On s'apercevait que l'armée avait de grandes préventions à détruire parmi les habitans de la

(1) On comparait déjà sir Thomas Sheridan, qui était catholique et un des sept premiers compagnons du prince, au père Piters, confesseur de Jacques II.

(2) Froissard, tom. II. Edit. nouv.

frontière anglaise. Les partisans de la maison de Hanovre ne s'étaient pas contentés de crier au pape et à l'antechrist, ils avaient représenté les Highlanders comme de vrais cannibales, qui se nourrissaient de chair humaine. La crédulité des paysans anglais est proverbiale. Ils supposaient que les sauvages d'Écosse avaient des griffes comme les loups, au lieu de mains. Un soir, Caméron de Lochiel, en entrant dans son logement, fut surpris de voir tomber à ses genoux son hôtesse, vieille femme qui, les larmes aux yeux et les mains étendues, le supplia de la tuer, mais d'épargner ses enfants. Lochiel crut qu'elle était folle, et lui dit de s'expliquer. Quand il comprit le motif de son effroi, et qu'il lui eût persuadé par sa douceur qu'il n'était pas un anthropophage, la vieille, rassurée, ouvrit un buffet et en fit sortir ses deux petits-fils : « Venez, venez, enfants, dit-elle, le montagnard ne vous mangera pas. » Une histoire semblable arriva à Hackston de Rathillet et à d'autres officiers et soldats (1).

Les moins crédules regardaient avec une stupide curiosité ces hommes si différents des An-

(1) Voyez les Mémoires du chevalier de Johnstone, page 101, et la note communiquée par M. Young à l'éditeur.

glais par le costume, et d'autres, se rappelant les chants traditionnels de la frontière, s'attendaient chaque jour à voir la flamme de l'incendie éclater soudain pour éclairer, selon les termes de la ballade, les femmes du Cumberland, « occupées à mettre leurs coiffes devant leurs miroirs (1). » Tout fut paisible après la victoire, et déjà, lorsque le jour du départ arriva, les habitants de Carlisle et des environs commençaient à reconnaître que les Highlanders étaient des hommes comme les autres, et quelques uns même des hôtes plus généreux que les Anglais.

Le 16 novembre, pendant que le Maire, les Aldermans et les magistrats de Carlisle, précédés de la masse et de l'épée municipales, parcouraient en procession les rues de la ville pour y proclamer Jacques III et y lire les manifestes ou proclamations du prince régent son fils, une compagnie de Macdonalds se dirigea sur le château de Rose-Castle, situé dans les environs. Ce château appartenait à M. d'Acre, officier de milice, retenu prisonnier depuis la veille dans la citadelle. Les Highlanders avaient entendu dire qu'il y avait chez lui une grande quantité d'argenterie et d'autres objets précieux. En les voyant

(1) Notes de *Marmion*; ballades du *Border-minstrelsy*, etc.

approcher, un vieux serviteur de la maison court au-devant d'eux, et, s'adressant au capitaine, le conjure de ne pas aller plus loin, de peur, dit-il, que le bruit et la frayeur ne causent la mort de sa maîtresse et de son enfant. Sa maîtresse était la fille de l'évêque de Carlisle: elle était accouchée le matin, et le chapelain du Lord-évêque allait à cette heure même baptiser le nouveau-né. Macdonald fait faire halte à sa compagnie: il détache la cocarde blanche de sa toque, et la remettant au vieux domestique: « Qu'on baptise l'enfant avec cette cocarde sur la tête, dit-il; ce sera sa protection aujourd'hui, et plus tard si quelques uns des nôtres revenaient par ici: quant à nous, nous sommes chrétiens, nous assisterons à la cérémonie en silence. » La compagnie entra respectueusement dans la chapelle, fut témoin du baptême, et, après avoir pris un sobre repas dans la remise, quitta Rose-Castle sans y avoir commis le moindre désordre (1).

(1) L'enfant nouveau-né était une fille, Rosemary, lady Clerk, établie depuis à Edimbourg, et qui écrivit elle-même cette anecdote en 1817 au *Blackw. Mag.* (t. 1er): « Ma cocarde fut conservée précieusement, et m'apprit de bonne heure à aimer les Highlanders, dont je me suis rapprochée en venant passer ma vie en Ecosse; Mistress Haw, ayant entendu raconter l'histoire de mon baptême, m'en-

C'est ainsi que dans son expédition d'Irlande, le roi Robert Bruce, poursuivi par les Anglais, ayant entendu les cris d'une femme en mal d'enfant, avait fait halte malgré le danger, pour lui faire élever une tente sous laquelle on pût la délivrer (1). Quand on voit chez les Highlanders d'Ecosse ce reste des vertus patriarcales de leurs ancêtres, unies à leur respect pour l'hospitalité, ce premier lien de la civilisation, que la société oublie si vite en se civilisant, il semble qu'on ne saurait plus trouver contre eux que l'exclamation de Montaigne sur les peuples sauvages : « Mais quoi ! ils ne portent point de hault de chausses ! (2). »

Sous d'autres rapports on pouvait appliquer à ces mêmes Highlanders les termes dont se servait Froissard pour peindre les Ecossais de son temps, lorsqu'ils faisaient leurs rapides campagnes en Angleterre. « Les Écossais sont durs et hardis, et fort travaillants en armes et en guerre ; et, à ce temps-là, ils aimaient et prisaient assez peu les Anglais, et encore font-ils à présent ; et quand ils veulent entrer au royaume d'Angle-

voya un jour le portrait du prince et celui de son épouse, etc. »

(1) BARBOUR's *the Bruce*. C'était une simple vivandière.

(2) MONTAIGNE, livre 1er chap. 30.

terre, ils mènent bien leur ost (*armée*) vingt ou vingt-quatre lieues loin, que de jour ou de nuit, de quoi moult de gens pourraient s'émerveiller, qui ne sauraient leur coutume. . . . . . et si ne mènent nulle pourveance de pain ni de vin, car leur usage est tel en guerre, et leur sobriété, qu'ils se passent bien assez longuement de chair cuite à moitié, sans pain, et de boyre eau de rivière sans vin, et si n'ont que faire de chaudières ni de chaudrons; car ils cuisent bien leur chair au cuir des bêtes mêmes, quand ils les ont écorchées. Chacun emporte une grande pièce plate (1), et trousse derrière lui une besace pleine de farine. Quand ils ont tant mangé de chairs mal cuites que leur estomac leur semble roide et affaibli, ils jettent cette pièce au feu et détrempent un peu de leur farine et d'eau; et quand leur pièce est échauffée, ils jettent de cette claire pâte sur cette chaude pièce, et en font un petit tourtel en manière d'une oublie de béguine, et le mangent pour reconfister leur estomac (1).

(1) Dans l'édition de M. Buchon on lit *pierre* pour *pièce;* mais les traducteurs anglais ont traduit par *plate*, et l'on doit lire *pièce;* c'est en effet une espèce de *plat* ou pièce de fer appelée *girdle*. Le *tourtel* est le *cake*, espèce de galette que nous avons vu cuire aussi sur un

. . . . . « toutes les vesprées se logeaient moult à mésaise, sur dure terre et pierres sauvages, et toujours armés, etc., etc. »

*girdle :* Voyez *dans les Contes d'un grand'père sur l'histoire d'Ecosse*, 2e série, l'épisode d'*Allan-a Sop*.

---

## CHAPITRE XX.

DÉPART DE CARLISLE. — NOUVEAU CONSEIL. — MARCHE DE L'ARMÉE. — LA VOITURE DU PRINCE. — CHARLES-ÉDOUARD A PRESTON. — SOUVENIRS DE 1715. — LE COMTE MAXWELL DE NITHSDALE. — DÉVOUEMENT DE LADY MAXWELL. — KENMURE ET DERWENTWATER. — FUNÉRAILLES MYSTÉRIEUSES. — LES CIERGES DE LORD DERWENTWATER. — LE CHEVALIER DE JOHNSTONE. — LE SERGENT, LE TAMBOUR ET LA VIVANDIÈRE. — ENTRÉE A MANCHESTER. — LE RÉGIMENT DE MANCHESTER. — LE COLONEL TOWNLEY, ETC.

Charles-Edouard ne quitta Carlisle que le 21 novembre. Dans un conseil tenu deux jours auparavant, il avait eu encore besoin de vaincre les objections des Chefs qui désapprouvaient l'invasion de l'Angleterre, en leur opposant les lettres des Jacobites anglais, qui l'invitaient à continuer sa marche. Les seigneurs du pays de Galles réitéraient aussi l'assurance de le joindre avec des forces considérables. Le bruit avait couru en Angleterre même qu'une armée d'auxiliaires français avait débarqué dans un des comtés du sud : on pouvait croire du moins que ce bruit ne tarderait pas à se réaliser. Lord Georges

Murray prit la parole, et ayant discuté les avantages et les désavantages de chaque opinion, finit par se ranger à celle du prince (1). Il restait à décider si on irait attaquer le maréchal Wade à Newcastle, ou si on se porterait plus directement sur Londres, par le comté de Lancastre, au risque de rencontrer l'armée de 10,000 hommes réunie dans le Straffordshire par le général Ligonier, que venait de remplacer le duc de Cumberland, de retour de Flandre. Ce dernier parti souriait davantage à l'impatience du prince : il fut adopté. Des ordres furent envoyés à lord Strathallan, resté à Perth comme commandant en chef des forces d'Ecosse, pour qu'il eût à se rendre en Angleterre avec l'armée de réserve, qui depuis le commencement du mois s'était progressivement augmentée : malheureusement lord Strathallan ne mit pas beaucoup de promptitude à obéir à ces instructions (2).

Une garnison peu nombreuse fut laissée à Carlisle ; et le 20 novembre la cavalerie jacobite coucha à Penrith. Le 21, toute l'armée fut mise en mouvement ; le 22 elle était à Kendal, le 24 à Lancastre, le 25 à Preston, où elle fit une halte d'un jour. Le prince aurait pu voyager en voiture

(1) *Memoires* du chevalier de JOHNSTONE.

(2) *Journal and Mémoirs*, etc.

sur les routes désormais bien entretenues que suivaient ses troupes ; mais il continuait à donner l'exemple en tout, distingué des autres soldats par cela seul qu'il était à leur tête le jour, et veillait à leur sécurité la nuit. Telle était sa lassitude entre Penrith et Shap, qu'il fut obligé de s'appuyer sur l'épaule d'un soldat du clan Ogilvie, qui le soutint ainsi pendant plusieurs milles, à moitié endormi. Long-temps après, ce brave montrait fièrement l'épaule qui avait servi d'appui à son prince (1). Charles avait cédé la voiture qui lui était destinée à lord Pitsligo, par égard pour l'âge du baron.

L'accueil qui fut fait aux Highlanders dans Preston, et en général dans tout le comté de Lancastre, montrait que les Jacobites y étaient en majorité. Les cloches des églises sonnèrent un joyeux carillon ; les acclamations du peuple saluèrent l'étendard de Charles, et quelques jeunes gens s'enrôlèrent.....

Preston avait été, en 1715, le théâtre des derniers efforts des Jacobites des frontières. Plus de mille montagnards étaient venus jusque dans ce comté à leur secours, commandés par le vieux Borlam, plus connu sous le nom de Mack-Intosh.

(1) Home's *History*.

Parmi les Mac-Intoshs de l'armée de Charles-Édouard il y en avait plus d'un qui avait contracté à cette époque des liens d'hospitalité dans le Lancashire. Aujourd'hui, triomphants, ils pouvaient parler de cette fatale capitulation où leurs Chefs, indignement trahis par l'un d'eux, se sacrifièrent pour sauver leurs soldats. D'autres aimaient à retrouver chez leurs hôtes le souvenir de ces martyrs de la fidélité célébrés dans mainte ballade (1) : telle était la complainte du lord Maxwell, comte de Nithsdale, qui, enfermé à la tour de Londres, fut arraché au supplice par l'héroïque ruse de la comtesse son épouse, à la faveur d'un déguisement de femme. En mémoire de cet acte de piété conjugale, on appelait encore *Nithsdales* les mantilles à capuchon, semblables par la forme à cette partie du costume qui avait servi à l'évasion du prisonnier :

« *Our Ladye does now nought but wipe awa her een, etc.* »

« Notre lady ne fait plus qu'essuyer ses yeux humides de larmes ; son cœur troublé semble prêt à s'élancer du corset de sa robe ; elle a revêtu ses plus beaux vêtements, et elle est partie pour Londres, emmenant avec elle tous les cœurs de la contrée. »

(1) Hogg's *Jacobite relics*. — *Jacobite minstrelsy*.

Telle était encore la ballade sur ces deux lords moins heureux, qui rougirent de leur sang les échafauds de Londres : le vicomte de Kenmure, « le plus brave lord de Galloway (1) », et le jeune James Radcliffe, comte de Derwentwater, dont les larmes et les pressentiments de leurs épouses n'avaient pu enchaîner les généreux courages. Derwentwater avait demandé pour unique grace d'être enseveli auprès de ses ancêtres :

« *Albeit that here in London town*, etc. »

« Quoique ce soit mon destin de mourir ici à « Londres, oh ! transportez-moi au Northumber- « land, pour m'y déposer dans le tombeau de « mon père ; là, chantez mon *requiem* solennel « sous les saintes voûtes d'Hexham, et que six « jeunes filles du beau vallon de Tynedale sèment « des fleurs sur ma sépulture (2). » Cette dernière demande du comte lui fut refusée, de peur que son cercueil ne causât un mouvement populaire dans le nord ; et ses restes furent en conséquence enterrés dans le cimetière de l'église de Saint-Gilles (Holborn). Mais, soit qu'un autre corps y eût été substitué au sien, soit que le sien eût été enlevé du cimetière, ses amis le portè-

(1) *Kenmure is on and away*, etc.

(2) L'*Adieu de lord Derwentwater*.



rent secrètement dans le Northumberland, et accomplirent son vœu en le déposant à côté de son père, dans la chapelle de Diltson.

*« With viewles speed by night they pass, etc. »*

« Précipitant leur voyage, ils passaient inaperçus pendant la nuit; et le jour ils veillaient silencieusement auprès du corps; aucun prêtre ne chanta sur ce cercueil la sainte messe des trépassés; mais les paysans de Tynedale pleurèrent à ces funérailles mystérieuses. »

Une aurore boréale avait paru le jour de l'exécution du malheureux comte; et les habitants des comtés du nord l'appelèrent les « cierges funèbres de lord Derwentwater (1). »

Ces pieux souvenirs des victimes de 1715, rappelaient à leurs anciens compagnons d'armes qu'ils venaient à leur tour rechercher les mêmes périls; mais cette fois leur jeune prince les partageait avec eux, et sur l'un de ses étendards étaient représentés un cercueil et une couronne, pour exprimer qu'il était résolu à vaincre ou à périr avec ses braves montagnards.

Après un séjour de deux fois vingt-quatre heures à Preston, l'armée s'avança jusqu'à Manchester, ville commerciale et populeuse, où son

(1) Hogg's *Jacobite relics*, tom. II, 5.

entrée fut presque une procession triomphale ; un simple sergent s'était chargé d'y préparer les logements, et son aventure donna lieu à dire que Manchester s'était laissé prendre par un sergent, un tambour et une fille.

Parmi les officiers jacobites, était le chevalier de Johnstone, qui a laissé des mémoires curieux, mais où ses petites passions personnelles jouent peut-être un trop grand rôle ; attaché d'abord au lord Georges Murray, puis au prince lui-même comme aide-de-camp, il était passé, par suite de quelque pique, dans le service de l'artillerie. Un de ses sergents, nommé Dickson, jeune Ecossais qui avait pris la cocarde blanche après avoir été prisonnier à Gladsmuir, vint lui dire qu'il avait fait vainement battre son tambour dans Preston pendant toute la journée du 27 novembre, et qu'il en était d'autant plus contrarié, que les autres sergents avaient été plus heureux. Il lui demandait en conséquence la permission de prendre les devants pour se rendre à Manchester, et y faire quelques recrues. Le chevalier de Johnstone lui fit observer que Manchester était une ville de plus de 40,000 habitants où, pour prix de son imprudence, il pourrait bien être arrêté et pendu. Il le renvoya donc à sa compagnie sans lui accorder ce qu'il demandait ; mais quand

il rentra le soir à son logement; il apprit que Dickson avait disparu avec un cheval et son porte-manteau. Dickson était « intrépide comme un lion »; mais il était permis de soupçonner son intégrité, sinon son courage: aussi le chevalier fut-il un peu surpris de le retrouver le 29 à Manchester, où il était arrivé, après avoir voyagé toute la nuit, avec son tambour et une vivandière ou concubine qui partageait sa fortune et ses périls de soldat. Dickson remit fièrement au chevalier de Johnstone une liste de cent quatre-vingts enrôlements qu'il avait faits pour sa part, moyennant la faible somme de trois guinées. Le chevalier apprit alors que Dickson avait fait battre du tambour dans la place publique de Manchester et s'était annoncé comme recrutant pour le roi Jacques. Les habitants crurent que les Highlanders étaient à leurs portes; mais, ne voyant arriver personne, la populace se crut bravée, entoura Dickson, et voulut le faire prisonnier mort ou vif. Le sergent ne voulut pas avoir le démenti de son audace, arrêta les plus téméraires en leur présentant le canon de son fusil, et leur cria qu'il allait faire sauter la cervelle au premier qui le toucherait. Le tambour continuait de battre; les Jacobites du pays s'excitèrent les uns les autres à défendre ce brave

recruteur ; ils s'armèrent, et accoururent à son secours. Alors Dickson changea de rôle ; en un moment il eut six cents hommes sous son commandement. La populace hostile fut dispersée ; le tambour fit entendre un roulement de victoire. Le sergent parcourut les rues en triomphateur. La ville fut illuminée le soir pour l'entrée du prince, et les cloches sonnèrent, comme à Preston, un carillon jacobite.

Les recrues de Preston et de Manchester formèrent un régiment de six cents hommes dont le commandement fut confié au colonel Townley, officier de mérite, qui était venu de France quelque temps après le marquis d'Aiguilles.

---

# CHAPITRE XXI.

LES PONTS DE LA MERSEY. — LE FABIUS DES WHIGS ANGLAIS. — PROCLAMATION DE MANCHESTER. — CHARLES-ÉDOUARD A DERBY. — L'ESPRIT PUBLIC EN DÉCEMBRE 1745. — GEORGES II ET LES MINISTRES. — LE DUC DE NEWCASTLE ET LORD GRANVILLE. — LA TERREUR DE LONDRES. — LES NOUVELLES EN SENS CONTRAIRE. — SIR ANDRÉ MITCHEL. — LE POÈTE GRAY. — LA BANQUE DE LONDRES. — GEORGES II EN DANGER. — LA MARCHE DE FINCHLEY. — HOGARTH.

On avait pensé que de Manchester Charles-Édouard se porterait vers le pays de Galles, et le gouvernement avait fait couper ou sauter tous les ponts de la Mersey dans cette direction, pour embarrasser et retarder sa marche; mais Charles-Edouard partagea son armée en deux colonnes, qui prirent la route de Londres, l'une par Knottesford, où des troncs de peupliers furent jetés dans la rivière pour en faciliter le passage à l'artillerie, l'autre par Stockport, où le prince profita d'un gué dans lequel l'eau ne venait qu'à la ceinture du soldat: les deux colonnes se rejoignirent à Macclesfield le 1er décembre. Avant

de quitter Manchester, Charles-Edouard y laissa une proclamation qui exprimait tout son mépris pour le maréchal Wade, dont les Jacobites parlaient avec une sorte de moquerie, comme du *Fabius Cunctator* des troupes anglaises (1).

AUX HABITANTS DE MANCHESTER.

« Son Altesse Royale, informée que plusieurs ponts ont été détruits dans le pays, a donné des ordres pour les faire réparer immédiatement, et surtout à Crossford : ses soldats y travailleront dès cette nuit, quoique S. A. R. n'en veuille point faire usage pour son armée, mais parce qu'elle les croit utiles à la province ; et si les troupes du général Wade prenaient cette route, *elles pourraient en profiter !*

« *Manchester*, 30 *novembre*, 1745. »

A Macclesfield l'armée se divisa encore, un corps allant par Congleton, un autre par Gasworth. Trente cavaliers furent envoyés en éclaireurs sur le chemin de Newcastle-Under-Line, dans le Straffordshire, où étaient les avant-postes de l'armée du duc de Cumberland. C'était une

(1) Le général Wade était alors avancé en âge. C'était lui qui avait présidé à la construction des routes militaires des montagnes d'Ecosse.



ruse pour arrêter ses mouvements, en lui persuadant que les montagnards allaient lui offrir la bataille, pendant qu'ils le laissaient derrière eux en s'avançant sur Derby, où ils entrèrent le 4 décembre.

Les trente cavaliers qui avaient trompé l'armée anglaise furent les premiers à paraître dans la ville, à onze heures du matin ; à trois heures retentirent les fanfares des hussards de lord Elcho, puis les airs nationaux des cornemuses. Tous les clans défilèrent, et le prince ferma la marche. Pendant que les proclamations d'usage avaient lieu sur les places publiques, les montagnards, espérant qu'ils se mesureraient peut-être le lendemain avec les Anglais, remplissaient les boutiques des couteliers et des armuriers pour y faire aiguiser leurs « bonnes claymores ». Un détachement alla prendre position à six milles plus loin pour s'emparer du pont de Swarkstone : Londres n'était plus qu'à trente lieues, c'est-à-dire à trois journées de chemin. Les fils de Gaël se disaient avec orgueil que jamais leurs ancêtres n'avaient poussé si loin leurs incursions rapides ; les habitants belliqueux des frontières eux-mêmes n'avaient jamais franchi la Tees ; le grand Wallace n'avait vu Londres que prisonnier ; c'était à eux que semblait réservée la gloire d'aller

reconquérir la pierre mystérieuse de Scone, transportée par Edouard Ier à Westminster. Ces auxiliaires anglais tant promis ne se montraient qu'en bien petit nombre, il est vrai; mais, dans leur audace, presque tous les simples soldats, et même quelques Chefs, étaient tentés de s'en féliciter : leur triomphe en serait plus beau (1). Aux yeux de ceux qui, plus réfléchis, trouvaient les Jacobites bien tièdes ou bien prudents pour des *rebelles*, les Whigs, par compensation, ne montraient-ils pas la même tiédeur ou la même prudence?

Il est curieux d'étudier encore ici les diverses émotions de l'esprit public à cette époque, pour juger s'il eût été si difficile à Charles-Edouard de terminer la querelle entre les deux dynasties par la prise de Londres.

Forcé, en 1744, par une intrigue de cour appuyée sur l'Opposition, de renvoyer du ministère lord Carteret, devenu lord Granville, Georges II avait conservé toute sa confiance à ce favori, qu'il consultait en dehors du cabinet, comme il avait pendant long-temps consulté autrefois Robert Walpole, frappé d'une apparente

(1) Telle est l'opinion que, dans son *Waverley*, Walter Scott prête à son Fergus Mac-Ivor, le représentant des partisans exaltés de la conquête parmi les Highlanders.

disgrace. Toute la politique de lord Granville consistait à contredire les nouveaux ministres et à leur susciter des embarras. Les ministres, de leur côté, peu d'accord entre eux, petits génies pour qui la grande affaire d'état était le soin de leurs petits intérêts et la satisfaction de leurs petites haines, vivaient au jour le jour, et, par incapacité ou par négligence, semblaient gouverner au hasard, sans mesures fixes en face du péril. « La perfide et dénaturée rébellion (1) de l'Ecosse », comme on l'appelait, ne les occupa sérieusement qu'après la défaite de sir John Cope. Le duc de Newcastle voulut alors en effrayer le monarque : celui-ci se mit à rire, parce que lord Granville avait ri de ce premier succès de Charles-Edouard ; et désormais le duc de Newcastle vit avec un secret plaisir les progrès du prince, parce qu'ils donnaient un démenti à lord Granville. Mais le monarque, opiniâtre dans ses préventions, était facilement effrayé. Quand il apprit que Charles-Edouard s'était emparé de Carlisle, il se jeta dans les bras du duc, et toutes ses déterminations participèrent naturellement du caractère irrésolu de son ministre. La présence du duc de Cumberland, l'homme

(1) *Unnatural rebellion.*

d'action de la dynastie, rassura d'abord la cour. Lorsque son fils alla prendre le commandement des troupes confiées au général Ligonier, Georges II annonça qu'il se proposait de se mettre en personne à la tête de sa troisième armée, à « Finchley-Common », accompagné du comte de Stairs, que sa haine du nom des Stuarts avait fait rentrer en faveur après une récente disgrace. En attendant, les gazetiers, les poètes à gages, les prédicateurs continuaient à encourager la levée des milices de Londres et des comtés circonvoisins : les corporations se réunirent en armes; les tisserands de Spitalfield formèrent une association anti-jacobite; les directeurs des théâtres privilégiés offrirent même d'enrégimenter les « Comédiens de Sa Majesté », les musiciens et tous les employés de leur département. Il y avait enfin une sorte d'unanimité contre la rébellion dans tous les états. Cependant quelques esprits soupçonneux dénoncèrent l'air presque triomphant ou sardonique des Jacobites, qui leur donnait à penser qu'une conspiration secrète leur garantissait le succès. On emprisonna donc quelques prêtres catholiques; les sentinelles furent doublées aux portes de la ville, et l'on se demandait avec inquiétude des nouvelles du mouvement des armées. Le moindre bruit heu-

reux ou sinistre trouvait, comme d'usage, des échos qui le grossissaient rapidement; les espérances des uns, les craintes des autres en étaient accrues tour à tour; mais les indifférents, dans la capitale comme dans les provinces, composaient évidemment la majorité. Quelques citations nous révèleront toutes ces vicissitudes de l'opinion publique.

Voici quelques extraits d'une lettre écrite de Londres au Lord-président Duncan Forbes, par son compatriote sir Andrew Mitchel, bien connu par l'estime que faisait de lui notre Montesquieu, et par la faveur dont il jouit auprès du grand Frédéric à Berlin.

« Whitehall, 19 novembre 1745.

« Je n'ai pas besoin de vous décrire l'impression fâcheuse que la reddition d'Edimbourg et les progrès des rebelles ont produite dans ce pays. Je voudrais pouvoir dire que cette impression s'est bornée aux basses classes du peuple; mais je dois avouer franchement que les classes les plus élevées ne l'ont pas moins ressentie. Les conclusions qu'on a tirées de ce qui se passe sont toutes naturelles : il a été dit trop publiquement que toute l'Ecosse était jacobite. Le nombre des rebelles et de leurs adhérents a été

amplifié, comme de raison; et quiconque s'avise de les diminuer est traité de *Jacobite secret* ( a secret Jacobite ). Votre seigneurie est la seule personne qui ait échappé à cette réprobation nationale.................. Si je n'avais pas assez vécu en Angleterre pour connaître la bravoure naturelle des Anglais, particulièrement dans les hautes classes, j'en aurais pris une bien fausse opinion d'après leur conduite récente. Le moindre vent de bonne nouvelle les exalte de la manière la plus absurde; le moindre revers de fortune les abat jusqu'au dernier degré du découragement (1). »

« Londres, dit un autre auteur contemporain écrivant sur les lieux, Londres est ouvert au premier occupant, écossais ou hollandais (2). »

Le poète Gray, dans une lettre à Horace Walpole, datée de Cambridge, s'exprime en ces termes : « Les gens du commun, à Londres, savent au moins avoir peur; mais nous sommes ici des gens très peu communs, et nous ne nous soucions pas plus du danger que si la bataille dont il s'agit était la bataille de Cannes. Quand on a appris que les Ecossais étaient à Stamford, et

(1) *Culloden papers*, pag. 255.

(2) *Quarterly review*, tom. XIV, article sur l'ouvrage intitulé *Culloden papers*.

puis à Derby, j'ai entendu des gens sensés parler de louer une chaise de poste pour aller à Caxton (sur la grande route) afin de voir passer le Prétendant et ses montagnards écossais (1). »

L'arrivée des Écossais à Derby fut connue à Londres le 5 décembre. La première pensée de la population commerçante de cette grande capitale se porta sur le danger du pillage de la part des montagnards, qu'on avait représentés comme des bandits. Il y eut une véritable consternation parmi les boutiquiers. Dans un numéro de son journal (*le Vrai Patriote*), Fielding dit que, « lorsque par une *marche incroyable* les Jacobites se furent avancés entre le duc de Cumberland et la métropole, la terreur fut extrême. » La terreur est contagieuse : plusieurs habitants se réfugièrent à la campagne avec leurs effets les plus précieux ; presque tous les magasins furent fermés ; la banque se vit assiégée par les porteurs de ses billets, qui en demandaient le paiement ; c'était la banqueroute qui était *à sa porte* : un stratagème sauva son crédit. Des agents, postés à dessein, entourèrent la caisse, et reçurent en échange de leurs *bank-notes* la somme à laquelle ils avaient droit en monnaie de cuivre, dont la double vé-

(1) Gray's *Works*, *edited by Mason*.

rification fit gagner du temps. Les protestations de fidélité n'étaient plus si bruyantes; le mot de *restauration* fut même murmuré tout bas dans le palais de Saint-James. En vain l'étendard *royal* était arboré à Blackheath. Cet appel au courage anglais ressemblait à celui de Jacques II, en 1688.

Le duc de Newcastle resta, assure-t-on, enfermé toute la journée du 5 décembre, inaccessible dans sa maison, incertain s'il n'était pas temps pour lui de se déclarer pour le Prétendant (1). Quinze mille hommes étaient déjà partis, disaient quelques personnes, pour aller joindre le jeune héros. Le bruit courut que les Français avaient débarqué au nombre de dix mille. Le roi Georges fit tenir prêts ses yachts au quai de la Tour, y fit cacher ses trésors; et tout était disposé pour qu'à la première nouvelle Sa Majesté pût mettre à la voile pour la Hollande. La contre-partie du triomphe de Guillaume allait-elle donc se réaliser (2)? Charles-Édouard n'était plus

(1) *Edinburgh review*, GEORGES MAC-KENZIE'S *Works*.

(2) Il est resté pour les arts un monument de l'appel fait par le roi Georges au dévouement de ses sujets en 1745 : c'est un des chefs-d'œuvre d'Hogarth, sa fameuse planche connue sous le nom de *Marche des Gardes à Finchley* (*the March of the Guards to Finchley*). Le talent

qu'à trois journées de Wetsminster. Pouvait-il enfin se flatter qu'il couronnerait de ses bannières victorieuses les royales tours de cette antique abbaye?

d'Hogarth était de saisir le côté comique de tout ce qu'il voulait peindre sans sortir de la vérité. Dans cette composition, l'approche du prince Charles-Edouard a éveillé le courage de la ville de Londres. Mais l'indécision de quelques uns est représentée par un grenadier qui est là entre deux *demoiselles*, l'une catholique, l'autre protestante : comme Hercule entre la Vertu et le Plaisir. La troupe défile d'abord en bon ordre, mais l'arrière-garde n'a pas l'air d'être aussi bien disciplinée que le premier rang. On devine qu'il a fallu enivrer plus d'un brave pour le convaincre du bon droit du roi Georges. Rien de burlesque comme ces groupes de soldats ivres, de courtisanes et d'enfants! Hogarth n'en dédia pas moins sa gravure au roi Georges; mais il fut mal reçu. « Quel est cet Hogarth? demanda Sa Majesté. — Un peintre! dit un courtisan. — Un peintre! reprit le roi, je hais la peinture et la poésie : ce drôle-là s'est voulu moquer de mes fidèles gardes. Un peintre se moquer d'un soldat! Il mérite d'être renvoyé à coups de pied pour le punir de son insolence! » Hogarth piqué dédia sa planche au roi de Prusse.

## CHAPITRE XXII.

CHARLES-ÉDOUARD A DERBY. — NOUVELLES D'ÉCOSSE ET DE FRANCE. — LORD DRUMMOND. — LALLY. — CONJECTURES. — CONSEIL DE DERBY. — DISCUSSION ENTRE CHARLES ET LES CHEFS. — INTRÉPIDITÉ DU PRINCE. — LA RETRAITE RÉSOLUE MALGRÉ LUI. — SON DÉSESPOIR. — REGRETS DES MONTAGNARDS. — MARCHE RÉTROGRADE. — MORGAN ET VAUGHAN. POURSUITE DU DUC DE CUMBERLAND. — BON ORDRE DE LA RETRAITE. — LORD GEORGES MURRAY A CLIFTON. — AFFAIRE DE CLIFTON. — BRAVOURE DES MONTAGNARDS. — CARLISLE ET SA GARNISON. — SIÉGE DE CARLISLE. — EFFETS DE LA RETRAITE SUR L'OPINION EN ANGLETERRE.

En arrivant à Derby, Charles-Édouard reçut plusieurs nouvelles importantes qu'il dut communiquer à son conseil avant d'aller plus loin. Un courrier d'Ecosse lui annonçait que lord Drummond, frère du duc de Perth, venait d'arriver de France à Montrose, avec son régiment de fantassins appelé le Royal-Ecossais, deux escadrons du régiment de cavalerie Fitz-James, et les piquets de la brigade irlandaise au service de France. Cette brigade était commandée par l'illustre et malheureux comte Lally, qui, dans son zèle pour les Stuarts, était allé quelques

années auparavant jusqu'au fond de la Russie, pour tenter de détacher Catherine des intérêts de la maison de Brunswick. Lally, qui venait de se couvrir de gloire dans les champs de Fontenoy, avait quitté l'armée de Maurice au bruit des succès de Charles-Édouard, afin de solliciter dans les bureaux de Versailles les secours qu'on lui avait promis. Enfin il n'avait pu, dans son impatience, laisser embarquer lord Drummond sans se joindre à lui avec l'élite de son régiment. Lord Drummond avait en tout sous ses ordres trois mille hommes qui, joints à la réserve des troupes stationnées à Perth, dépassaient en nombre l'armée jacobite alors au sein de l'Angleterre. Lord Drummond, dans ses dépêches, croyait pouvoir assurer au prince que dix mille Français devaient bientôt mettre à la voile à Calais et à Dunkerque, où le duc d'York et le duc de Richelieu n'attendaient plus qu'un vent favorable.

De nouvelles lettres des gentilshommes gallois invitaient aussi Charles-Édouard à se diriger du côté de cette province, qu'ils lui représentaient comme étant à la veille de se soulever en masse à son premier signal. Enfin, un autre messager apportait les protestations un peu plus vagues du dévouement des Jacobites des comtés du sud et de Londres même, qui encourageaient

le prince à poursuivre sa route jusqu'à la capitale, que le roi Georges, disaient-ils, était à la veille d'abandonner, comme autrefois Jacques II à l'approche de Guillaume : malheureusement, semblables aux Whigs de 1688, les descendants des Jacobites attendaient le dernier moment pour se déclarer. Qui sait l'effet qu'eût produit quelque désertion éclatante dans cette crise de la dynastie des Georges? Qu'un autre lord Churchill eût pris la cocarde blanche, le duc de Newcastle n'était pas loin d'imiter Sunderland. Mais Charles-Édouard devait surtout se rappeler que le prince d'Orange n'avait été réellement roi d'Angleterre que le jour où il était entré à Whitehall.

Il espérait donc que chaque Chef, fidèle écho des sentiments de chaque clan, s'écrierait à la lecture des lettres qu'il leur communiquait : « Marchons à Londres », comme jadis ils avaient répété avec lui à Glenfinnin : « Marchons à Edimbourg ». Mais il s'aperçut, au morne silence des uns, à l'air d'hésitation des autres, qu'un dessein contraire à ses vues occupait leurs esprits. Enfin lord Murray, qu'ils avaient chargé d'exprimer toute leur pensée, osa prendre la parole. Un espion du duc de Cumberland avait été saisi la veille, et avait révélé l'état des forces du duc,

Lord Murray représenta au prince les vaines promesses des Jacobites anglais, qui trouvaient toujours de nouveaux prétextes pour en retarder l'exécution. L'armée écossaise n'était qu'une poignée d'hommes au milieu d'une population trop indifférente pour ne pas calculer froidement les avantages de la force numérique. Or, cette armée qui s'avançait ainsi comme la sentinelle perdue de l'Ecosse, laissant derrière elle les troupes du maréchal Wade à Newcastle, et celles du duc de Cumberland à quelques lieues de distance, allait encore rencontrer à Finchley une troisième barrière de soldats et de milices qu'on évaluait à vingt mille hommes. Mais en supposant qu'on passât sur le ventre à ces derniers bataillons, dont le nombre était évidemment exagéré, quelle figure feraient quatre mille montagnards dans une ville comme Londres? Quelle protection offriraient-ils à leurs partisans? Quel respect inspireraient-ils à leurs ennemis? Le moindre échec pouvait détruire le prestige qui s'attachait à leurs succès, ou plutôt à leurs marches rapides; une victoire même pouvait tellement éclaircir les rangs des vainqueurs, que ce danger serait encore à craindre. Le parti le plus prudent était donc de se replier sur l'Ecosse, soit pour y protéger l'indépendance de ce royaume, pensée

première des Chefs, soit pour y retrouver d'indispensables renforts, puisque ces renforts on les cherchait en vain en Angleterre (1).

Charles-Édouard, plus surpris qu'alarmé de semblables objections, crut qu'il pourrait facilement les détruire par le raisonnement ; il avait l'éloquence du courage, mais il en appela d'abord à cette même prudence qu'on lui opposait. « Vous craignez, dit-il, de vous trouver entre deux armées avant de frapper à ces portes de Londres qui n'attendent que notre approche pour s'ouvrir ; mais n'allons-nous pas, en rétrogradant, nous mettre entre le fils de l'électeur de Hanovre et le maréchal Wade ? s'il faut combattre ce sera avec la conscience de notre fuite, et en ayant donné aux ennemis la confiance d'une armée qui en poursuit une autre ? Battre en retraite au point où nous sommes arrivés, c'est s'exposer à une longue déroute. »

Lord Murray répliqua que les montagnards, peu chargés de bagages et actifs à la marche, laisseraient bientôt loin d'eux le duc de Cumberland, et que quant au général Wade, ils le rencontreraient près des frontières d'Écosse, dont la vue leur donnerait la force de s'ouvrir un passage à travers ses rangs.

(1) *Mémoires* du chevalier de Johnstone.

Le prince vit sur tous les visages qu'on lui opposait une irrévocable résolution ; le duc de Perth seul, la tête appuyée sur sa main et se penchant d'un air rêveur contre la cheminée de la chambre du conseil, paraissait éviter de prendre part à une discussion où il s'agissait de plaider pour la retraite contre le prince qu'il avait juré de suivre à travers tous les périls (1). Charles s'adressa au courage national : les mêmes objections se reproduisirent. Il s'adressa à chaque Chef individuellement : celui-ci baissait la tête en silence ; celui-là redisait en balbutiant les paroles que Murray avait prononcées avec l'accent ferme de la conviction ; un autre mettait désormais son courage à répéter avec plus de fierté encore les raisons de la retraite. Charles s'exprima avec chaleur et avec enthousiasme, puis il descendit aux supplications, il répandit des pleurs comme en auraient répandu Wallace ou Bruce réduits à déposer les armes à la veille d'une victoire ; l'obstination de son conseil fut également insensible ce jour-là à son indignation généreuse, à ses

(1) D'autres historiens disent que lord Nairn s'était aussi prononcé contre la retraite. Walter Scott attribue à son Fergus Mac-Ivor le rôle du duc de Perth, et lui fait verser, comme au prince, des larmes de douleur et d'indignation.

prières, à ses larmes; la retraite fut résolue pour le lendemain 6 décembre.

Les officiers inférieurs et les soldats ignoraient encore cette délibération, lorsqu'ils se mirent en marche le matin avant le jour; et croyant continuer leur route ou aller combattre le duc de Cumberland, ils se communiquaient tout bas la joie anticipée du triomphe.

Mais les premières lueurs de l'aube leur montrant les mêmes lieux qu'ils avaient traversés la veille, ils s'aperçurent qu'ils revenaient sur leurs pas. « Nous aurions été battus, dit le chevalier Johnstone, que notre chagrin n'eût pas été plus cruel(1) ». Bientôt un murmure de colère courut de rang en rang, avec le mot *trahison*, et les Chefs eurent peine à calmer ce mouvement. Les yeux des Highlanders cherchaient leur prince, naguère aux premiers rangs; mais plus triste qu'aucun d'eux, il fermait la marche, semblable à un captif qu'on eût entraîné loin de sa patrie, plutôt qu'à ce général naguère le premier levé, toujours le premier à répondre au signal du départ ou à le donner; désormais distrait, rêveur, abattu, il faudra souvent que l'arrière-

(1) Mémoires du chevalier Johnstone, pag. 70 et suiv. — Smollet, *Hist. of England*, etc.

garde l'attende comme un traînard ; il ne retrouvera son ancienne gaîté, sa noble ardeur, que lorsqu'il s'agira de combattre.

En général, les Jacobites anglais qui s'étaient joints depuis la prise de Carlisle à l'armée écossaise ne devaient pas approuver ce mouvement rétrograde, qui allait livrer leurs familles à la vengeance du gouvernement. Pour eux-mêmes, c'était une expatriation peut-être éternelle, que de suivre les montagnards sur l'autre rive de la Tweed ; d'un autre côté, rester en Angleterre, c'était se livrer sans défense et sans espoir de salut. Les plus heureux furent ceux qui n'abandonnèrent pas le prince. Un de ces volontaires, nommé Morgan, se consultait à ce sujet avec un autre nommé Vaughan, son compatriote du même comté : « J'aime mieux, dit le premier, être pendu en Angleterre que mourir de faim en Écosse. — Avec une épée, dit Vaughan, on ne meurt pas de faim, même en Écosse. » En effet, il fit toute la campagne avec Charles-Edouard ; s'échappa en France, et entra officier au service d'Espagne. Son ami avait préféré être pendu . . . . . Il resta et le fut.

Pendant la nuit du 6 décembre, l'armée fit halte à Ashborn ; le 7 elle était à Leek, le 8 à Macclesfield, et le 9 à Manchester, où les habitants ne furent pas moins zélés en général que la

première fois dans leurs démonstrations de dévouement; les cloches sonnèrent encore et les maisons furent illuminées. La retraite fut d'ailleurs conduite avec tant d'ordre et d'habileté, que le duc de Cumberland, qui était à Lichtfield pendant que Charles-Edouard était à Derby, n'en put être exactement informé qu'après deux jours; il se décida alors à prendre l'offensive et à poursuivre les Highlanders, en se mettant à la tête de ses dragons, et en faisant monter en croupe mille de ses fantassins; mais pendant douze jours il ne put atteindre l'arrière-garde des Jacobites, quoique, parvenus le 10 à Wigan, le 11 à Preston, ils eussent resté paisiblement toute la journée du 12 dans cette ville. Arrivés le 13 à Lancastre, ils y demeurèrent même jusqu'au 15, avant de se rendre à Kendal, où ils apprirent qu'ils avaient laissé derrière eux le feld-maréchal Wade, qui, toujours lent dans ses manœuvres, avait vainement reçu du duc de Cumberland l'avis réitéré de se placer de manière à leur couper la retraite (1). Lord Georges Murray prévint si adroitement tous les mouvements du maréchal, et combina si bien les siens, qu'il n'eut bientôt plus à craindre qu'aucun ennemi lui fermât le

(1) Home's *History*.

chemin de l'Ecosse; et alors il résolut de prouver aux Anglais qu'il pouvait être dangereux de harceler de trop près une armée qui prétendait se retirer, mais non s'avouer vaincue. La cavalerie du maréchal Wade, réunie à celle du duc, formait trois ou quatre mille hommes, qui trouvaient quelquefois que l'on n'avait que trop bien exécuté l'ordre de couper les routes et de faire sauter les ponts, ce qui ne ralentissait guère les montagnards dans leur retraite. Cependant le 17, Charles-Edouard et le gros de ses troupes étant déjà à Penrith, lord Georges Murray, qui s'était chargé de faire réparer quelques chariots, avait couché à Shap, avec une partie de l'arrière-garde; le matin du 18 quelques dragons se montrèrent sur les hauteurs voisines, et vers midi, en approchant des clôtures du parc de Lowther et du hameau de Clifton, lord Georges vit sur une éminence quelques escadrons qui faisaient mine de vouloir l'attaquer, mais il suffit de quelques hommes du clan de Glengary pour les disperser (1). Cédant aux instances de ses montagnards, lord Georges attendit que toutes les troupes du duc de Cumberland fussent en ligne, et avant le coucher du soleil il eut tout disposé

(1) Home prétend que c'était un corps de volontaires.

pour une action qui n'eut lieu néanmoins que lorsque la nuit était déjà venue.

Outre le clan des Macdonalds de Glengary, lord Georges avait avec lui, à l'arrière-garde, les deux cents hommes sous les ordres du colonel Roy Stewart, les Macphersons et les Stewarts d'Appin. Les Macdonalds furent rangés en bataille sur la grande route, les Stewarts et les Macphersons dans les enclos à gauche, et le bataillon du colonel Roy Stewart à droite, derrière une longue muraille. La lune n'éclairait la plaine que par intervalles, et lord Georges reconnut qu'il avait affaire à quatre mille hommes de cavalerie, et à mille fantassins. (1) Il demanda à Macpherson de Cluny s'il se sentait capable de suppléer au nombre par l'audace : « Je n'attends qu'un ordre, reprit Macpherson. — Eh bien ! reprit lord Georges Murray, vous allez l'entendre donner. » Et il fondit lui-même sur les dragons, au cri de Claymore, signal ordinaire d'une attaque à l'arme blanche.

L'intrépidité des Macphersons et de leur chef ne se démentit pas. En même temps les Macdonalds se précipitaient sur les Anglais avec leur impétuosité habituelle. Tout fut culbuté ; un même cri de victoire s'éleva des rangs des divers

(1) *Journal and Memoirs.*

clans, qui ne perdirent que douze hommes et tuèrent cent cinquante Anglais. Un montagnard, s'étant approché du duc de Cumberland sans le connaître, dirigeait son pistolet sur sa poitrine ; mais le coup ne partit pas. On apprit ce détail du domestique même du prince hanovrien, qui, fait prisonnier, fut poliment renvoyé à son maître (1). Lord Georges envoya demander un renfort à Charles-Édouard, en disant qu'il était à même de détruire toute l'avant-garde ennemie. Charles-Édouard, jugeant mal sans doute une affaire à laquelle il n'avait pas assisté, répondit qu'il était trop tard, et qu'il était plus prudent de continuer la retraite. On a prétendu aussi qu'il était jaloux de son général, et qu'il ne voulut pas le laisser vaincre sans lui. Mais il ne vit dans le combat de Clifton qu'une escarmouche d'arrière-garde, qui ne pouvait rien décider en sa faveur, puisque ses Chefs étaient résolus de repasser la Tweed.

Lord Georges Murray rejoignit le prince à Penrith, et le 19 toute l'armée alla coucher à Carlisle, qu'on se décida à évacuer le lendemain, en y laissant une garnison de trois cents hom-

(1) C'est à l'engagement de *Clifton-Enclosures* que sir Walter Scott sépare Waverley de l'armée des Highlanders.

mes, presque tous Anglais ou Irlandais au service de France. Carlisle était une clef de l'Angleterre, qu'il importait de conserver; mais si les Anglais en faisaient le siége, une garnison de trois cents hommes était à peine suffisante pour arrêter le duc de Cumberland pendant quelques jours sous les remparts d'une citadelle presque en ruines. C'est pourquoi les trois cents braves laissés à Carlisle avaient été choisis parmi les Anglais et les Irlandais au service de France, qui, s'ils étaient forcés de capituler, seraient traités non en rebelles, mais comme prisonniers de guerre.

Le duc de Cumberland, qui n'était plus tenté de serrer de trop près l'arrière-garde écossaise, fit immédiatement entourer Carlisle; le feu bien nourri de la garnison lui apprit qu'il serait forcé d'en faire le siége en règle. Il fit venir du canon de Whitehaven, et dressa une batterie qui foudroya la ville et la citadelle pendant les journées du 28 et du 29. Enfin, le 30, un drapeau blanc fut arboré sur les créneaux. Le gouverneur Hamilton demandait à capituler. Le duc de Cumberland accorda la vie sauve à la garnison, qui s'en remit à la générosité de Son Altesse Royale; la suite prouva qu'on lui avait supposé une vertu dont il était peu capable.

Croyant la poursuite d'une armée en retraite au-dessous de sa dignité, ou rappelé en Angleterre par les menaces d'une invasion, le duc n'alla pas plus loin, et retourna à Londres, laissant le commandement partagé entre le feld-maréchal Wade et le général Hawley : le premier reprit ses positions à Newcastle; le second entra en Écosse.

Le duc regardait la rébellion d'Écosse comme désormais éteinte, et les frontières du nord comme en sûreté, par l'effet de la retraite même de l'armée écossaise. Il reçut à Carlisle les députations des villes qui avaient été fidèles au roi Georges, et de celles qui, croyant avoir besoin de rentrer en grace, regrettaient d'avoir trop compté sur l'audace du jeune Prétendant. Charles-Edouard ne s'était pas trompé en pensant qu'un mouvement rétrograde était un aveu de défaite. Ceux qui avaient admiré son courage, et surtout ceux que ce courage avait le plus fait trembler, se récriaient sur sa folle témérité, ignorant qu'il avait presque seul persisté à marcher sur Londres. Le peuple, pour qui une retraite ressemble toujours à une fuite, ne vit plus en lui qu'un aventurier, et dans quelques uns des comtés où il avait été le mieux accueilli d'abord, Charles reconnut que la population lui

était devenue presque hostile. La bonne contenance de ses troupes en imposa aux paysans, qui sans cela eussent pillé ses bagages. Il est vrai qu'il était désormais moins facile de réprimer la maraude des Highlanders, qui s'indignaient de rentrer en Ecosse sans emporter quelques dépouilles des Anglais. Il y en eut plus d'un qui sut se dédommager, au retour, de la sagesse qu'ils avaient tous montrée à leur premier passage.

---

# CHAPITRE XXIII.

LE 20 DÉCEMBRE. — PASSAGE DE L'ESK. — DUMFRIES. — LESMAHAGO. — LE CHATEAU DE QUEENSBURY. — OUTRAGE AUX PORTRAITS DE GUILLAUME, DE MARIE ET D'ANNE. — ENTRÉE A GLASCOW. — LES JAMBES NUES. — UN FANATIQUE. — NOUVELLES DE CARLISLE. — L'ARMÉE DE RÉSERVE. — RENDEZ-VOUS A STIRLING. — ÉDIMBOURG AU POUVOIR DES ANGLAIS. — CARILLONS WHIGS.

Cependant le 20 décembre, jour anniversaire de la naissance de Charles-Edouard, l'armée arriva sur les bords de l'Esk, et trouva cette rivière grossie par des pluies continuelles qui tombaient depuis le combat de Clifton-Enclosures. Comme il était à craindre que la crue des eaux ne devînt de plus en plus forte, le passage fut tenté immédiatement. La cavalerie fut d'abord stationnée dans la rivière, à quelques pas au-dessus du gué pour rompre la force du courant; l'infanterie se forma ensuite en colonnes de dix à douze hommes de front, qui se tenaient par le bras de manière à se soutenir réciproquement dans ce périlleux passage. Au bout d'une heure le

prince et tous ses compagnons étaient sur le bord opposé, poussant des cris de joie et séchant leurs habits autour des feux nombreux qu'ils s'étaient empressés d'allumer. Ils foulaient de nouveau le sol calédonien, à l'ombre de cet étendard de Glenfinnin qui venait de parcourir une partie de l'Angleterre sans avoir subi l'affront d'une seule défaite; n'ayant à regretter, après une campagne de six semaines, que quarante hommes sur cinq mille. Les flots de l'Esk, il est vrai, entraînèrent, dit-on, quelques unes de ces héroïnes de la cocarde blanche, qui avaient jusque-là heureusement bravé tous les périls pour un frère, un époux ou un amant.

Charles-Edouard avait sauvé lui-même un montagnard qui, s'étant séparé de ses compagnons, était emporté par la force de l'eau. En ce moment le prince passait le gué à cheval; il saisit ce malheureux par les cheveux, en s'écriant: « *Cohear, cohear!* » mot gaëlique signifiant *au secours!* et, au risque de périr lui-même, il le retint jusqu'à ce que ses camarades vinssent l'aider à le déposer à terre. Les clans en aimèrent davantage un prince qu'ils proclamèrent aussi humain que brave.

Sur les bords de l'Esk, Charles-Edouard partagea l'armée en trois divisions, qui se diri-

gèrent par différentes routes sur Glascow. Le prince occupa Dumfries, ville peuplée de Presbytériens fanatiques, qui avaient précédemment arrêté une partie des bagages et des munitions de l'armée, et qui, se figurant voir arriver les montagnards dans le désordre d'une déroute, leur préparaient une réception peu amicale. Ils en furent quittes pour une amende de 2,000 livres sterling (1). Le hameau de Lesmahago, patrie de l'historien Smollet, aurait pu redouter aussi la colère de Charles-Edouard, ayant arrêté un de ses aides-de-camp, le jeune et brave Kinloch-Moidart, qui se rendait aux Hébrides avec des missives du prince, et qui fut livré depuis au bourreau de Carlisle. Quelques maisons furent incendiées, mais les Chefs apaisèrent à temps la vengeance des Highlanders.

Personnellement, le prince, dans sa retraite, ne tira d'autre vengeance des principaux Whigs que celle de leur imposer l'honneur, un peu coûteux peut-être, de lui donner l'hospitalité, à lui et à sa suite. C'est ainsi qu'en se rendant de Dumfries à Glascow il s'arrêta à Drumlanrig, dans le Nithsdale, résidence du duc de Queensbury, nom également odieux aux Anti-unionistes

(1) Ils furent aussi désarmés.

et aux partisans des Stuarts. Le père du duc de Queensbury avait été le digne associé du comte de Stairs dans les transactions de 1708. Ce vaste château, dont la masse quadrangulaire domine encore la vallée de Nith, avait été bâti avec le prix de la vente de l'Ecosse : les Chefs montagnards qui le 23 décembre passèrent la nuit dans sa longue galerie se le répétèrent tout bas en s'endormant, et leurs soldats les entendirent. Les murs étaient ornés des portraits du roi Guillaume, de la reine Marie son épouse, et de la reine Anne, qui en avait elle-même fait don au Lord-commissaire du dernier parlement écossais. Le lendemain, avant de partir, quelques Highlanders ne purent résister au plaisir de mutiler avec leurs claymores ces images abhorrées, qui portent encore aujourd'hui les traces de cet affront dans le château presque solitaire des ducs de Queensbury.

La ville de Glascow ouvrit ses portes à l'armée jacobite le 25 décembre. Cette cité commerçante et industrielle rivalisait déjà avec la royale Edimbourg par sa population et son étendue ; elle la surpassait en richesse : ennemie des Stuarts depuis les grandes guerres civiles, elle avait récemment levé un régiment de milices composé de huit à neuf cents hommes en faveur de la maison

régnante. Lorsque cette population de boutiquiers et de fabricants, qui comme Dumfries avait cru les montagnards écrasés par les troupes régulières, vit défiler devant ses magasins ces mêmes hommes dont l'air farouche et les vêtements semblaient pleinement justifier ceux qui les traitaient de bandits et de sauvages, la terreur fut générale. La marche avait usé leurs *brogues*, chaussures de peau non tannée; plusieurs étaient nus jusqu'à la ceinture, par la même raison, et les intempéries de l'air avaient répandu sur leur corps une teinte de rouge briqueté; leurs longs cheveux touffus tombaient en désordre sur leurs épaules et leur visage; leur barbe n'était pas moins hideuse. Plusieurs sans doute s'attendaient au pillage comme à une juste récompense de leurs travaux; mais Charles-Édouard ne voulut pas démentir sa généreuse politique, et joignit son influence personnelle à l'ascendant de Caméron, de Lochiel et des autres Chefs, pour modérer cette double ardeur de vengeance et de butin. Une contribution de 5,500 livres sterling avait été levée à Glascow après la bataille de Preston-Pans: une seconde, à peu près de la même somme, fut exigée cette fois des marchands des bords de la Clyde, qui durent aussi fournir aux soldats de Charles-Édouard douze

mille chemises, six mille vestes de tartan, six mille plaids, douze mille paires de souliers, et même des bas, produit des métiers de Glascow qui était le plus indifférent de tous sans doute à ces montagnards, surnommés quelquefois *red-shanks* ou *jambes nues*.

Le prince prit ses quartiers chez un marchand opulent, M. Glasford, donnant toujours la préférence pour *cet honneur* à celui qui s'en souciait le moins. Les dames de Glascow furent moins empressées que celles d'Edimbourg auprès du *jeune Chevalier;* cela devait être : cependant il trouva aussi parmi elles des Jacobites qui se parèrent de la cocarde blanche : il enrôla même soixante habitants sous sa bannière, quoique sa modération ne pût fléchir les successeurs de ces rigides ministres presbytériens qui avaient jadis osé prêcher contre Comwell devant Cromwell lui-même. Un fanatique, peu touché de la bonne mine de Charles-Edouard et de cet air royal que ses ennemis ne pouvaient en général s'empêcher de remarquer en lui (1), vit au contraire sur son front « le signe de la bête de l'Apocalypse », et, inspiré par une sainte haine du papisme, résolut de l'assassiner. On l'arrêta au moment où il diri-

(1) Chevalier de Johnstone's *Mémoirs*.

geait son pistolet contre le prince, qui conserva tout son sang-froid et sa modération.

Ce fut à Glascow que Charles-Edouard apprit la reddition de Carlisle, par l'arrivée de MM. Nairn et Gordon, deux officiers du régiment de Lally, qui s'étaient échappés de la ville au moment où la capitulation venait d'être signée, ne se fiant pas à la parole du duc de Cumberland. En effet, douze malheureux officiers furent depuis pendus et écartelés à Londres, où leurs têtes restèrent long-temps exposées sur la porte de Templebar; le reste de la garnison languit long-temps dans les cachots, confondu avec les derniers criminels. Le sort de ces braves gens fut pour le prince une cruelle source d'inquiétude; mais la campagne en Ecosse absorba bientôt toute son attention. Pendant qu'il s'était avancé au sein de l'Angleterre, les autorités judiciaires et administratives d'Edimbourg y étaient revenues avec les Shérifs des comtés limitrophes. Le 14 novembre, rassurés par l'entrée pacifique de cette espèce d'avant-garde en longues robes, les fuyards de Preston-Pans, jusque-là retirés à Berwick, osèrent aussi se rapprocher de la capitale. Les volontaires de Glascow, sous les ordres de lord Home, accoururent alors, et le général Blakeney, prenant le com-

mandement de toutes les troupes, les dirigea sur les gués du Forth pour les opposer à l'armée de réserve que Charles-Edouard avait en vain fait presser de venir le joindre. Cette armée de réserve, grossie de tous les renforts amenés de France par lord John Drummond, formait plus de 4000 hommes. La discorde s'était mise entre les différents corps, les uns voulant obéir littéralement aux ordres du prince, les autres résolus de rester en Ecosse. Ils étaient encore stationnés à Perth, lorsqu'un courrier de Charles-Edouard, alors à Dumfries, vint leur apprendre son retour et son intention d'opérer sa jonction avec eux sur les bords du Forth. Cette nouvelle parvint en même temps aux dragons de Hamilton et de Gardiner, qui, campés à Stirling, eurent hâte de se replier sur Edimbourg : ils y furent reçus au bruit des cloches, dont le carillon jouait des airs whigs depuis le 15 décembre (1); mais on prétend, et il est permis de le croire en se souvenant de la déroute de Preston-Pans, que déjà ils se préparaient à priver la ville de leur protection, plus dangereuse qu'utile; ils ne furent rassurés que par la jonction des soldats du feld-maréchal Wade et des vainqueurs de Carlisle, qui entrèrent à Edimbourg dans les premiers jours de janvier 1746.

(1) HENDERSON's *History*.

# CHAPITRE XXIV.

DÉPART DE GLASCOW. — FORCES DES DEUX ARMÉES. — LE GÉNÉRAL HAWLEY. — LES DRAGONS. — LA PLAINE DE FALKIRK. — LE MAJOR HUSK. — LE FUTUR GÉNÉRAL WOLFE. — LES CAMPBELLS EN 1745. — PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE DE FALKIRK. — L'ANNIBAL ÉCOSSAIS. — COQUETTERIE JACOBITE. — LE LIÈVRE SORCIER. — DISPOSITIONS DES DEUX ARMÉES. — DESCRIPTION DU CHAMP DE BATAILLE.

Charles-Edouard passa dix jours entiers à Glascow, et, après une revue générale de ses troupes, il les partagea de nouveau en deux divisions, qui furent dirigées sur Stirling, l'une par Cumbernauld, l'autre par Kilsyth, nom qui rappelle un des plus brillants exploits de Montrose. Le 5 janvier Stirling fut investie: la ville se soumit au bout de deux jours, et l'on commença le siége de la citadelle, située, comme celle d'Edimbourg, sur un roc escarpé, qui semble inaccessible. Sous les murs de Stirling, l'armée jacobite se recruta de tous ses renforts, et Charles-Edouard se vit à la tête de neuf mille hommes; c'était assez pour délivrer bientôt l'Écosse

des Anglais. Ceux-ci étaient au nombre de huit mille cantonnés à Edimbourg, où le général Hawley, qui avait reçu le commandement des mains du duc de Cumberland, se trouvait depuis le 6 janvier. Les dragons de Gardiner et d'Hamilton étant venus à sa rencontre, il leur montra du doigt la plaine de Preston-Pans : « J'espère, leur dit-il, que vous trouverez bientôt un champ de bataille où vous ferez oublier celui-là. »

Le général Hawley n'avait pas moins de présomption que son prédécesseur. Il avait combattu, en 1715, à la bataille de Sheriffmuir, à l'aile droite du duc d'Argyle, qui avait repoussé assez aisément la gauche de l'ennemi avec sa cavalerie. Hawley parlait donc avec un mépris égal de la *milice sauvage* des montagnes, et de sir John Cope qui n'avait pas su la vaincre. Voyant plus de huit mille hommes sous ses ordres, il ne voulut attendre ni les renforts qu'on lui annonçait encore d'Angleterre, ni les six mille Hessois qui devaient incessamment débarquer sur les rives du Forth. Bien résolu de détruire du premier choc l'armée de Charles-Edouard, il fit élever à Edimbourg cinq potences, promettant aux Whigs qu'ils y verraient figurer quelques rebelles à son retour, et il partit le 16 janvier avec les dragons du régiment de Cobham. Il avait été précédé

à Linlithgow par Husk, son major-général, devant lequel lord Georges Murray, venu en reconnaissance, s'était replié sur Falkirk sans combat. Le 17, l'armée anglaise était réunie dans la plaine où quatre siècles auparavant la trahison de la noblesse avait été si fatale à l'Écosse et à Wallace. Parmi les régiments anglais était celui où servait Wolfe, officier encore obscur, destiné à se mesurer un jour dans le Canada avec Montcalm, et à périr en héros sous les murs de Québec. Hawley avait été joint l'avant-veille par le régiment des volontaires de Glascow, où l'historien Home était lieutenant d'une compagnie. Le matin même du 17 arriva aussi le colonel Campbell, depuis duc d'Argyle, avec mille hommes de son clan. Le colonel Campbell avait été jusque-là occupé à contenir les comtés de l'ouest; mais il semble que le zèle des Campbells pour la maison électorale était bien diminué depuis l'époque où leur clan marchait sous la bannière de Mac-Calummore, au nombre de six mille hommes. C'était, du reste, aux yeux de Hawley, un renfort dont il se serait volontiers passé: il ne dédaignait pas moins les fanatiques dissidents de l'Église d'Écosse, dont les congrégations vinrent en psalmodiant au secours de la cause de Dieu, qu'ils croyaient défendue par le

parti anglais. On lisait sur leur bannière les mots sacrés de RELIGION et de COVENANT, qu'ils estimaient toujours plus puissants que le glaive dans la main des hommes, quoique naguère ce talisman d'une époque d'enthousiasme n'eût pu l'emporter sur la claymore des vainqueurs de Gladsmuir.

Hawley ne doutait pas que son approche ne suffit pour faire lever le siége de la citadelle de Stirling. En effet, Charles-Edouard laissant mille hommes pour bloquer cette place, s'avança à sa rencontre jusque dans la plaine de Falkirk, où les Anglais étaient déjà campés. Le prince fit faire halte à ses troupes à deux milles de Bannockburn, sans annoncer d'abord d'autre dessein que celui de passer une revue; mais là il déclara à ses officiers qu'il était résolu à donner bataille, et il prit toutes ses dispositions en conséquence. Faisant exécuter à quelques détachements des mouvements qui trompèrent un moment l'ennemi, il dirigea le gros de son armée sur un terrain qui dominait la plaine de Falkirk, à peu près comme le plateau de Carbery celle de Preston-Pans. Le vent soufflait du sud-ouest, et dans le choix de ses positions Charles-Edouard compta sur cet auxiliaire pour ajouter à l'impétuosité de ses montagnards. Aussitôt que les officiers anglais reconnurent qu'ils allaient être

attaqués, ils envoyèrent prévenir leur général, qui dans sa dédaigneuse négligence rudoya l'importun porteur de cette nouvelle, se plaignant qu'on vînt le déranger à table pour quelque fausse alerte. Il faut savoir que Hawley s'était rendu galamment le matin à l'invitation de la belle comtesse de Kilmarnock, qu'on soupçonna d'avoir voulu donner à cet Annibal britannique une matinée de Capoue dans son château voisin de Callander. La comtesse de Kilmarnock avait assez de charmes personnels et d'amabilité pour se faire pardonner par le général de Georges II le tort d'être l'épouse d'un des chefs des rebelles, et même ses propres opinions jacobites. Elle y ajouta les séductions d'un splendide déjeuner, auxquelles les héros ne sont pas toujours indifférents, surtout quand une belle châtelaine en fait les honneurs. Enfin la comtesse réussit si bien à distraire Hawley des soins de son commandement, que ce ne fut qu'à un troisième message qu'il voulut croire que Charles-Edouard avait traversé la rivière de Carron. Déjà les habitants de la campagne, effrayés de se trouver entre deux armées prêtes à s'entrechoquer, fuyaient de toutes parts, les uns emportant leurs meubles, les autres les enfants ou les vieillards infirmes. Ceux des bourgeois de Falkirk dont la curiosité

l'emportait sur la peur, s'étaient déjà placés sur le clocher crénelé qui domine la ville et la plaine. Le roulement des tambours retentissait sans interruption ; chaque soldat était sous les armes, accusant la lenteur du général, lorsqu'il arriva enfin, poussant son cheval à toute bride, sans chapeau, et trahissant par le trouble de ses regards la précipitation de son retour. Une tradition prétend qu'il avait été précédé par un singulier précurseur : un lièvre chassé de son gîte était venu passer en fuyant devant les lignes anglaises. — « Tayaut ! tayaut ! » s'écrièrent les soldats ; et l'un d'eux, exprimant une pensée de moquerie, ou peut-être de superstition, avait ajouté : « C'est la mère du duc de Perth ! » Cette exclamation fut joyeusement répétée et courut de rang en rang. La vieille duchesse de Perth, jacobite très zélée, catholique très dévote, était désignée comme sorcière dans le pays ; et il parut plaisant à l'armée anglaise de supposer que c'était elle qui avait pris cette forme pour passer en revue les soldats de l'électeur de Hanovre. Bientôt cette armée aurait pu envier la vitesse de la prétendue magicienne (1).

(1) Tradition du comté de Stirling citée par R. Chambers.

Hawley, ayant eu le loisir d'examiner les choses par lui-même, devina l'intention de Charles-Édouard, et fit partir à la hâte ses dragons pour l'empêcher de s'emparer du terrain plus élevé où quelques montagnards se montraient déjà. Hawley lui-même se mit à la tête de ses fantassins pour soutenir sa cavalerie, et se fit suivre de son artillerie; mais les canons s'enfoncèrent dans une fondrière. Le vent du sud ne trahit pas l'espérance de Charles-Édouard; et un orage était prêt à éclater, qu'on eût pu croire descendu des Highlands pour combattre avec les enfants des montagnes, qui l'invoquaient si souvent dans leurs chants patriotiques. La pluie commença, et le vent la jetait au visage des dragons, qui se virent arrêtés par un marais sous la hauteur où les Highlanders prenaient position avant eux. Hawley les vit déboucher en deux colonnes; la première composée des clans revenus d'Angleterre, et la seconde des nouvelles forces qui les avaient joints en Écosse. A la tête de la première marchaient les trois régiments du nom de Macdonald, jaloux comme de coutume de combattre à l'aile droite, poste d'honneur que, graces à la rapidité de leur course, les Mac-Gregors obtinrent de partager avec les clans privilégiés. De cette manière la première ligne

écossaise se présentait dans l'ordre suivant : les Mac-Gregors, les Macdonalds (Keppoch, Clanranald, Glengary), les Stuarts d'Appin, les Camérons, les Macphersons de Cluny, et les Frasers sous la conduite du Maître de Lovat : lord Georges Murray commandait la droite, lord Georges Drummond la gauche ; la seconde ligne se composait des régiments venus de France, et des troupes des Lowlands, les Athôles, les Ogilviés, les Gordons, les Faquharsons et les Cromartys, etc. La première ligne anglaise, de droite à gauche, comprenait les régiments de Wolfe, de Cholmondley, de Royal-Écossais, de Price et de Ligonier ; la seconde, ceux de Blakeney, Monro, Fleming, Barrel et Battereau. Hawley avait comme relégué dans un corps de réserve les volontaires de Glascow, les congrégations et le clan Campbell.

Le plateau élevé sur lequel s'arrêta l'armée jacobite, à un mille sud-ouest de Falkirk, a conservé le nom de Champ de bataille (Battle-Field), et c'est depuis 1746 que le ruisseau qui descend de là jusqu'à l'onde du Carron a pris le nom de *Redburn*, ou ruisseau Rouge, en mémoire du sang qui teignit ses flots en cette occasion. Une plantation d'arbres ombrage aujourd'hui une partie de ce terrain irrégulier,

couvert alors de sauvages bruyères. La vue dont on jouit de cette éminence est étendue et variée. La plupart des lieux que l'œil rencontre dans le paysage portent des noms qui devaient rappeler aux combattants d'historiques souvenirs. L'éminence où les Highlanders se préparaient à l'attaque avait vu en 1298 Wallace forcé de reculer devant l'étendard de l'Angleterre ; le jour était venu d'attacher au même lieu une date plus récente de victoire. Là étaient tombés deux champions patriotes, sir John Graham, le bras droit du héros, et sir John Stuart, non moins brave chevalier, dont les tombeaux sont encore montrés aux voyageurs dans le cimetière de Falkirk, non loin du mausolée de l'anglais sir Robert Foulis, monument de la seconde bataille livrée sur le même terrain.

Dans la plaine entre Falkirk et Stirling, étaient quelques troncs épars de la forêt de Torvood, où Wallace, poursuivi par ses ennemis, se réfugia dans le feuillage d'un chêne, dont il reste encore un débris vénéré par le peuple. Sur les bords du Carron, où s'élève aujourd'hui un épais nuage de vapeur, traversé de gerbes de feu, et où retentit sans cesse le bruit d'une forge cyclopéenne, dans laquelle se fabriquent les foudres appelées carronades, le grand Robert Bruce

avait conquis, en 1314, cette indépendance calédonienne dont les derniers champions marchaient sous la bannière de Charles-Édouard. A un mille plus loin, le champ de Sausieburn avait été le théâtre des guerres civiles de 1488, sous Jacques III, et le moulin de Beatoun avait entendu les derniers soupirs de ce monarque, assassiné par un meurtrier inconnu; c'était enfin à Falkirk que l'aigle romaine avait dompté les vieux Calédoniens, et les héros de Fingal y avaient aussi livré un de ces poétiques combats chantés par l'aveugle Ossian.

---

# CHAPITRE XXV.

CHARLES-ÉDOUARD AU MOMENT DE LA BATAILLE DE FALKIRK. — LE « JOLI COLONEL ». — LALLY. — LES DRAGONS DE HAWLEY. — LES MACDONALDS. — DÉROUTE DES ANGLAIS. — SIR THOMAS FOULIS. — LE PALAIS DE LINLITHGOW. — LA PEUR DU FEU. — LES GIBETS. — LES POLTRONS BATTUS DE VERGES. — UN PRISONNIER. — EXPLICATION DE LA BATAILLE DE FALKIRK PAR LE GÉNÉRAL HAWLEY. — LETTRE DU GÉNÉRAL WIGHTMAN.

En se voyant si près d'en venir aux mains avec les Anglais, Charles-Édouard oublia la retraite de Derby, et l'on vit briller dans ses yeux cette chevaleresque audace qui inspirait un si vif enthousiasme à tous ceux qui l'approchaient. Il parcourut les rangs avec le marquis d'Aiguilles, et entouré de ses officiers d'état-major, il fut accueilli avec un murmure de satisfaction ; chaque Chef était à son poste, impatient de s'élancer le premier sur les dragons qui formaient l'avant-garde de Hawley. Le prince fixait de temps en temps sur eux un regard plein de confiance, comme pour dire : « Ils sont à nous ». Il trouva à la tête des Camérons de Glendessery la belle

Jenny Caméron, qui eût été moins belle si elle n'eût trahi un reste de timidité sous la fierté qu'elle cherchait à donner à ses regards. Au lieu du geste familier ou des mots d'amitié qu'il avait adressés aux autres Chefs, Charles-Édouard fit au « joli colonel » un salut qui exprimait à la fois l'assurance d'un prince et la courtoisie respectueuse d'un chevalier.

A l'arrière-garde, il reconnut avec plaisir les derniers soldats arrivés de France, et avec eux M. de Lally : « Eh bien! Lally, lui dit-il, ces Anglais vous connaissent; ils étaient à Fontenoy. — Oui, mon prince, répondit Lally ; mais pour renouveler connaissance, nous aimerions mieux, mes officiers et moi, être un peu plus près du premier feu. » Charles-Édouard ne pouvait enlever aux clans privilégiés l'honneur de la première attaque ; mais pour profiter aussi de l'expérience des officiers français, il en désigna plusieurs pour faire le service d'officiers d'ordonnance, et pria M. de Lally d'être un de ses aides-de-camp. Quant à lui, il voulait se placer au front de la bataille; mais lord Georges Murray et les Chefs des clans lui représentèrent qu'il devait à ses troupes de ne pas exposer sa personne avant que la victoire fût à peu près décidée. Charles demeura donc à la tête de la

réserve, espérant bien que l'affaire ne se terminerait pas sans lui. La même ardeur animait le dernier soldat comme le prince; lord Georges Murray n'eut pas peu de peine à obtenir des clans qu'ils laissassent avancer les dragons à portée de leurs mousquets; heureusement ils ne tardèrent pas à commencer le combat.

Hawley envoya l'ordre aux colonels Ligonier, Hamilton et Cobham de chasser les montagnards de leur position. Il n'avait pas craint de dire qu'un seul régiment en aurait eu bon marché (1); mais il était quatre heures du soir, et les jours sont courts encore en janvier. Le général, en faisant donner toute sa cavalerie contre les montagnards, voulait finir la bataille avant la nuit, d'autant plus que l'orage, redoublant de violence, semblait en hâter le retour. Les dragons n'avaient pas la même confiance. Le colonel Ligonier, qui avait remplacé Gardiner, témoigna sa surprise de la témérité du général, surtout lorsqu'il entendit ses cavaliers murmurer qu'ils allaient à une mort certaine. Les Highlanders les laissent approcher, puis tout à coup les reçoivent avec une décharge de leurs mousquets. Une sombre

(1) Lettres d'Hawley à Duncan Forbes. — *Culloden papers.*

fumée, qui enveloppe les dragons, ne laisse plus distinguer leurs mouvements, jusqu'à ce que le vent ait dissipé la vapeur qui les cachait et les découvre rebroussant chemin et se débandant. Parmi les blessés, plusieurs n'avaient même reçu que la blessure des lâches. A la faveur du profond sillon d'une ravine, le seul régiment de Cobham avait galopé quelques pas plus loin, mais ce fut pour fuir bientôt avec une double vitesse, quoique en meilleur ordre. Il n'y eut qu'un faible détachement, conduit par le lieutenant-colonel Whitney, qui osa charger sérieusement les montagnards. Whitney reconnut à une portée de pistolet John Roy Stewart, qui avait été son ami. « Nous sommes à vous dans un moment, lui cria-t-il. — Vous serez les bien venus, répondit John Roy »; et au même instant une balle frappa le brave lieutenant-colonel. Ses dragons se jetèrent sur les rangs ennemis pour le venger; ils renversèrent et foulèrent quelques hommes, entre autres le Chef de Clanranald; mais les montagnards de la seconde ligne, se glissant sous le ventre des chevaux, les poignardaient et continuaient avec les cavaliers une lutte d'homme à homme, dans laquelle ils eurent enfin le dessus. Ce fut alors le tour de l'infanterie. Elle allait s'avancer au pas de charge; lord Georges Murray

cria aux Highlanders de l'attendre; mais il ne put mettre un frein à l'impétuosité des Macdonalds; ils rechargèrent leurs mousquets en courant, firent feu, et selon leur tactique, fondirent sur l'infanterie anglaise qui, déjà ébranlée par la fuite des dragons, eut à peine le temps de leur riposter.

A l'extrémité de l'aile droite d'Hawley, qui dépassait de beaucoup l'aile gauche des montagnards, le ravin offrit une espèce de fortification naturelle au 2e régiment de ligne, et au 1er, dit de Ligonier. Quelques dragons de Cobham se rallièrent derrière cette infanterie, qui rétablit le combat par une décharge meurtrière sur le flanc des Macdonalds. Ceux-ci crurent être tombés dans une embuscade; les uns lâchèrent pied, les autres suspendirent leur poursuite, et l'aile droite anglaise aurait pu reconquérir la victoire. Charles-Édouard, toujours sur le plateau avec la réserve, voyant une fraction de son aile gauche arrêtée par une soudaine résistance, accourut l'épée haute, et détermina la retraite des Anglais; mais il eut peine à croire à son tour que ce fût là le reste de cette belle armée, glorieux débris de Dettingen et de Fontenoy. Les Chefs et lui se demandèrent sponta-

nément : « Où sont-ils ?(1) » En effet, les Anglais avaient comme disparu aux yeux des vainqueurs. Il était naturel de craindre quelque feinte de guerre, et cette crainte sauva les vaincus. Le général Husk eut le temps de faire retraite en assez bon ordre avec les dragons de Cobham et les débris de l'aile droite. Le corps de lord John Drummond trouva encore à Falkirk quelques traînards dans la rue principale ; et les Camérons atteignirent une autre bande qu'ils massacrèrent.

Les habitants de Falkirk avaient mieux jugé l'issue de la journée. Ils s'étaient précipités dans le camp anglais, et l'avaient pillé, n'y laissant plus aux Highlanders que quelque butin à glaner, avec les tentes, les munitions, les armes, les canons et les étendards. Enfin le comte de Kilmarnock, qui s'était dirigé vers la route d'Edimbourg par le chemin de traverse de ses propres domaines, revint pour confirmer la nouvelle que l'armée anglaise était en pleine déroute ; mais il était alors sept heures du soir ; et cette armée, battue en dix minutes, avait déjà gagné Linlithgow, à dix milles du champ de bataille. L'occasion de la tailler en pièces était perdue ; le prince, exposé à l'orage depuis plus de cinq heures, prit

(1) *Jacobite relics.*

son logement pour la nuit à Falkirk, chez la veuve d'un médecin appelé M. Graham. Cette dame obtint cette faveur comme la récompense de son ardent et fidèle jacobitisme, attesté par une population dont le zèle pour les Stuarts parut en cette circonstance à peu près unanime. Quelques détachements harcelèrent les fuyards, et ne purent rejoindre leurs corps que le lendemain. Leurs camarades avaient passé une partie de la nuit à dépouiller les morts; et il fut facile au point du jour de calculer la perte des Anglais, dont les cadavres étaient étendus presque nus sur le champ de bataille.

Les Highlanders n'avaient à regretter que 40 hommes et 80 blessés; près de 600 Anglais avaient péri, dont 3 lieutenants-colonels et 9 capitaines. Les blessés et les prisonniers étaient à peu près en même nombre. Parmi les morts, on reconnut le capitaine Sir Robert Monro de Foulis, cité pour son énorme corpulence. Lorsqu'à Fontenoy l'ordre avait été donné aux Anglais de se baisser la face contre terre pour éviter le feu des Français, Sir Robert, à qui ce mouvement était impossible, se tint seul debout exposé aux balles. A Falkirk, pendant que ses soldats fuyaient çà et là, il resta encore presque immobile, ayant été renversé de cheval. Son frère,

qui était chirurgien dans le même régiment, courut à sa défense. Il se porta, avec une activité presque incroyable, à droite et à gauche pour parer les coups que les montagnards adressaient à cette espèce de tour vivante. Mais les deux frères furent tués ensemble. Le cadavre de Sir Robert demeura debout, les jambes dans la fange, et serrant, par un dernier effort convulsif, son épée dans sa main (1). Çà et là quelques soldats anglais furent comme lui retenus dans la vase marécageuse où, selon l'expression des Highlanders, ils furent « fauchés comme des joncs (2). »

Quand le général Hawley,

*« That bastard brat of foreign cat »,*

c'est-à-dire « ce bâtard d'un chat étranger », comme l'appelle une ballade jacobite sur la bataille de Falkirk, faisant allusion au bruit qui

(1) Charles-Édouard fit rendre les honneurs funèbres aux deux frères le lendemain de la bataille. — *Lettre* de sir H. Monro de Foulis au Lord-président. *Culloden papers*, pag. 267.

(2) Un autre montagnard disait à Walter Scott, en parlant de cette journée, qu'ils avaient taillé les Anglais comme des tranches de lard. *Sliced like bacon.* Quart.-rev. n° 36.

courait qu'il était fils naturel de Georges Ier (1); quand le général Hawley avait vu ses lignes rompues, il s'était mis à la tête des fuyards, désespérant de les rallier. En traversant Falkirk, il fit tomber sa rancune sur une croix de pierre qui était au milieu de la place publique et qu'il mutila avec son épée. Parvenu à Linlithgow, il se logea pour la nuit dans le château ; et comme il menaçait de le livrer aux flammes le lendemain matin avant de partir, la femme chargée de la surveillance des appartements vint le supplier d'épargner ce vieux monument de la monarchie écossaise. Mécontente des réponses de Hawley : « Votre devoir, lui dit-elle, est de conserver ce palais au roi Georges ; quant à moi je saurai *fuir le feu* aussi bien que vous. » L'histoire ne dit pas si Hawley comprit ce brocard et s'en vengea ; mais le palais fut respecté encore quelque temps, et le général vaincu se rendit à Édimbourg. Il y avait été précédé la veille par ceux qui, dans leur terreur, ne croyaient pas pouvoir trop s'éloigner de la plaine fatale de Falkirk. Les Whigs étaient dans les alarmes. Hawley fit dire dans les journaux qu'il avait battu les rebelles, mais que l'orage l'avait forcé de sacri-

(1) *Go back and kiss your dadle's miss.*

fier son triomphe à la conservation de ses troupes, qu'il avait préféré ramener saines et sauves à Edimbourg.

En apercevant les potences qu'il avait fait dresser avant de se mettre en campagne, il y fit attacher quatre de ses propres soldats, à défaut des captifs qu'il avait promis au bourreau en partant. Un seul était tombé entre ses mains, et expia plus tard sur l'échafaud le crime d'avoir eu part à la victoire de Charles-Edouard : c'était le major Macdonald de Keppoch, cousin du Chef de ce nom, qui, ayant tué de sa main un capitaine de dragons, s'empara de son cheval pour poursuivre les Anglais : le coursier l'emporta avec tant d'impétuosité, qu'il ne lui fut plus possible de le retenir que lorsqu'il se trouva en tête du corps auquel appartenait le capitaine tué. Quand les dragons en fuite ralentirent le pas, le major Macdonald espéra d'abord de se faire passer pour un officier du clan d'Argyle. Semblable au cerf de la fable surpris parmi les bœufs du fermier, il s'enveloppait du manteau détaché de la selle du cheval, afin de cacher les carreaux distinctifs de son tartan, et il se dirigeait du côté des Campbells, lorsqu'il fut reconnu par le général Husk. Il rendit son épée; vingt soldats furent chargés de le conduire jusqu'à

Édimbourg; soit que cette nombreuse escorte pour un seul homme fût un compliment pour son courage, soit que ce fût une leçon de mépris pour les gardes qu'on lui donnait.

Le général anglais avait besoin d'expliquer la perte de ses canons; il fit dégrader publiquement le commandant de son artillerie, qu'on accusait, il est vrai, d'avoir fui sur un cheval détaché par lui-même d'un caisson. Les habitants d'Edimbourg eurent aussi le spectacle de voir passer par les verges les soldats de chaque régiment qui s'étaient le plus *distingués* par leur poltronnerie : les gibets restèrent d'ailleurs en permanence, et comme le duc de Cumberland les respecta à son passage, ce ne fut que six mois après que, pendant une nuit, des mains inconnues scièrent au pied ces dégoûtants trophées de la prétendue victoire de Hawley à Falkirk. Avec les magistrats et les notables d'Edimbourg le général se montra plus franc que dans ses bulletins; il les convoqua dans Holyrood, pour leur reprocher d'avoir exagéré au gouvernement la facilité de détruire ou disperser les rebelles. Après le combat de Clifton, le duc de Cumberland lui avait donné l'exemple de s'approprier la victoire, quoiqu'il eût été défait. Mais voici ce qu'écrivait d'Edimbourg, à la date du 22 jan-

vier, le général Wightman au Lord-président... : « Je suis fâché de vous dire que lord Home et lord Glencairn abandonnèrent les volontaires de Glascow avant que leurs rangs fussent formés, et qu'ils s'enfuirent aussi vite que les dragons. Le général Hawley est dans la situation du général Cope. On ne l'a pas vu sur le champ de bataille pendant l'action; tout aurait été perdu comme à Preston-Pans, et pire encore, si le général Husk n'avait agi avec autant de talent que de courage, en se montrant partout. Hawley paraît sentir sa mauvaise conduite; quand je le vis samedi matin, à Linlithgow, il avait un air bien misérable; plus misérable que Cope, deux heures après sa déroute, quand je le vis à Fala.

« Ce sont de singulières scènes, et des événements très inattendus, qui vont effrayer sans doute le roi et le ministère aussi-bien que toute l'Angleterre, plus encore que le combat de Preston; mais je ne m'en effraie pas : je n'en prévois pas de mauvaises conséquences, à moins que la disgrace de Hawley n'en soit une. J'en prévois au contraire de bonnes, telles que la venue du duc dans ce pays-ci, et l'occupation de l'Ecosse par une armée de 20,000 hommes pendant quelques mois; à quoi j'ajoute l'avancement du général Husk, qui est un excellent officier et un

honnête homme. Je le dis, parce que j'ai fait à Newcastle sa connaissance, et que j'espère continuer notre liaison toute la vie, tandis que je mépriserai votre vieux ami, le fat de maréchal Wade, qui a quitté la scène au moment où je m'y attendais (1). »

(1) *Culloden papers*, pag. 267.

---

## CHAPITRE XXVI.

CONSÉQUENCES DE LA VICTOIRE DE FALKIRK. — LE BUTIN. — LES GUINÉES ANGLAISES. — LES FUNÉRAILLES. — MORT DE GLENGARY. — LE DÉSERTEUR. — LES VOLONTAIRES DE GLASCOW. — LES PRISONNIERS DE DOUNE. — L'AVENTURE DE LEUR ÉVASION. — SIÉGE DE STIRLING. — LE GÉNÉRAL BLAKENEY.

Cependant Charles regrettait que la rapidité même de sa victoire en eût compromis les résultats: une fuite moins prompte des Anglais ne l'eût pas tenu en défiance; il aurait pu poursuivre les vaincus l'épée dans les reins, leur couper même la retraite et les détruire entièrement. Au contraire, c'étaient les montagnards que le succès allait, selon la coutume, éloigner momentanément de leur drapeau. Les Chefs se reprochaient les uns aux autres de n'avoir pas fait tout leur devoir. Lord Georges Murray accusait lord John Drummond, qui commandait l'aile gauche, de n'avoir pas soutenu la droite avec assez de vigueur, et lord John Drummond, à son tour, blâmait lord Georges Murray de n'avoir pas voulu que les

deux ailes fondissent simultanément sur l'infanterie anglaise après la déroute des dragons. On s'occupait enfin de ce qu'il eût fallu faire la veille, plutôt que de s'occuper de ce qui restait à faire le lendemain. On ne prévit que la diminution prochaine des troupes, et, au lieu de marcher sur Edimbourg, ce qui eût pu suspendre au moins leur désertion, on résolut d'attendre leur retour en faisant le siége de Stirling, tant il est difficile de retrouver toute l'énergie de ses premières impulsions quand on s'est une fois laissé aller à un système de mouvements rétrogrades!

L'hospitalité affectueuse des habitants de Falkirk ôta aux Highlanders tout prétexte de piller la ville ou leurs hôtes. Aussi, la tradition cite à peine quelques traits d'exaction illégale. Quelques Whigs furent certes pressurés; quelques Jacobites furent pris pour Whigs par certains montagnards, contrariés peut-être de trouver si peu de Whigs à mettre à contribution après la victoire; mais, en général, leur modération et leur sobriété leur firent des amis parmi ceux qui avaient subi les exigences des troupes anglaises. On raconte toutefois d'un capitaine des MacGregors qu'il savait, au moyen de la langue gaëlique, conquérir à la fois l'estime des paysans du

Stirling-Shire et se ménager une part dans le butin de sa compagnie. Était-il forcé d'accourir au secours d'une maison où ses soldats commençaient à traiter les habitants en ennemis : « Coquins! s'écriait-il dans le dialecte des Lowlands, si vous ne partez pas d'ici, je vous brûle la cervelle! Seulement, mes enfants, ajoutait-il aussitôt en gaélique, si vous avez sous la main quelque chose qui en vaille la peine, emportez-le bien vite. » On prétend aussi que ces *sauvages* commençaient à mieux apprécier la valeur des objets, et surtout celle de l'argent. Quelques dragons, poursuivis de trop près par un seul Highlander, ayant fait tout à coup volte-face, le cernèrent et le renversèrent mort. L'ayant dépouillé devant leur officier, celui-ci fut surpris de voir tomber de son *sporran*, ou bourse en cuir, seize guinées en or (1).

Le lendemain de la bataille, Charles-Edouard fit ensevelir les morts : on creusa une fosse immense où ils furent déposés pêle-mêle, excepté quelques officiers de distinction, qui reçurent dans le cimetière de Falkirk des obsèques particulières (2). Pendant qu'on rendait ces derniers

(1) *Chevalier de* JOHNSTONE'S *Memoirs*.
(2) *Culloden papers*.

devoirs aux morts des deux armées, un triste accident causa de nouvelles funérailles que le prince lui-même honora de sa présence. Un Highlander du clan Ranald, voulant nettoyer une carabine qui lui était échue en partage dans la distribution des dépouilles du champ de bataille, en avait déjà extrait une balle : il eut le malheur de décharger cette arme par une fenêtre auprès de laquelle était un groupe d'officiers : une seconde balle était dans le canon et alla blesser le jeune Glengary, qui mourut une heure après dans les bras de ses amis, en les suppliant de ne pas exiger que le sang fût le prix du sang, persuadé, comme il l'était, de l'innocence de l'auteur de sa mort. La loi *du sang pour du sang* était inexorable dans l'opinion des Highlanders : Clanranald eût voulu vainement protéger la vie de son vassal. Le clan refusa de le livrer aux Glengarys, mais pour se charger en famille de son supplice : il fut fusillé. On dit que son propre père tira sur lui, sachant bien qu'il n'y avait plus d'autre service à rendre à son fils que d'abréger son agonie. . . .

Charles donna des larmes au jeune Glengary, et voulut, comme pour le dédommager de n'être pas mort au champ de gloire, qu'il partageât la tombe d'un héros. Il fit ouvrir, pour l'y déposer,

celle de John Graham, le bras droit de Wallace, et tué jadis dans la plaine de Falkirk. Charles-Edouard porta un des coins du manteau qui servit de drap mortuaire à Glengary. (1)

Un autre événement faillit, le même jour, exciter une fatale querelle dans le camp jacobite. Le matin du 18 janvier, lord Kilmarnock, qui avait passé la nuit dans son château de Callander, où le général Hawley avait trouvé la veille une dangereuse hospitalité, vint à Falkirk avec quelques prisonniers que ses soldats avaient faits, et dont il présenta la liste au prince. Ils étaient presque tous du corps des volontaires de Glascow, et parmi eux l'historien Home. Tout à coup, à travers la foule de montagnards qui remplissaient les rues, on vit paraître un soldat avec l'uniforme anglais, s'avançant du côté de Charles-Édouard, son fusil à la main. Charles-Édouard fit un geste de surprise à lord Kilmarnock, qui, se méprenant, ainsi que quelques spectateurs, sur ce soldat et ses intentions, courut à lui, le frappa sur la tête, fit tomber son chapeau, et mit le pied sur sa cocarde noire. Au même instant un Highlander, se détachant d'un groupe, se jette sur lord Kilmarnock, et

(1) HOME's *History of the rebellion*, III.

le saisit au collet. Le lord prit un pistolet et l'appuya sur la gorge du montagnard, qui ne fut pas moins prompt à tirer son poignard et à en menacer le sein de lord Kilmarnock. Les assistants ne savaient encore ce qui allait résulter de cette espèce de lutte, lorsqu'une bande de Camérons survint et enleva lord Kilmarnock ; l'homme au poignard ramassa alors le chapeau, le remit sur la tête du soldat et emmena celui-ci en triomphe, accompagné d'une autre bande de Camérons. Home, ayant demandé à un officier de Highlanders l'explication de cette scène, apprit que le soldat était un Caméron, qui avait déserté la veille le camp anglais avec armes et bagage pour rejoindre son clan. Lord Kilmarnock avait cru que son intention était d'assassiner le prince. Le frère du soldat était accouru à son secours, et ses camarades ou ses parents avaient séparé les assaillants. « Car sachez, continua l'officier, qu'il n'y a dans l'armée du prince ni général ni colonel qui ait le droit de dépouiller cet homme de sa cocarde noire, excepté Lochiel lui-même. » L'histoire ne doit pas oublier, dans les anecdotes de la journée de Falkirk, l'historien Home, dont l'humeur belliqueuse n'avait pu être guérie par le burlesque licenciement du bataillon des volontaires d'Edimbourg. Le régiment de Glas-

cow, où il fut admis comme lieutenant, ne fit pas une brillante figure à Falkirk ; aussi ne faut-il pas s'étonner que Home en parle à peine dans son récit du combat (1). Les braves bourgeois ont heureusement trouvé un chroniqueur dans Dugald Graham, le sonneur de cloches de la cathédrale de Glascow, qui a célébré en vers la guerre de 1745. Hawley ne fit pas aux volontaires l'honneur de les mettre en ligne. Ils furent postés auprès de quelques chaumières à la gauche des dragons, et ils y attendaient qu'on daignât se souvenir d'eux, lorsqu'ils virent venir de leur côté le général anglais au milieu d'un escadron en désordre. Home s'approcha de lui pour demander des ordres, et Hawley s'arrêta à peine un instant pour montrer du doigt une bergerie où il dit aux volontaires de se retrancher ; mais déjà ils étaient presque entourés par les Highlanders, qui les traitèrent fort rudement, en leur demandant de quoi ils se mêlaient (2). Ce fut dans la retraite que Home, son capitaine et quelques autres furent faits prisonniers. On les logea dans une prison de Falkirk où la faim leur fit apercevoir qu'on les oubliait. Ils crièrent pour

(1) *History of the rebellion.*

(2) Dugald Grahame's *Metrical history of the rebellion.*

avoir quelques provisions ; le sergent de garde survint et leur demanda froidement quel besoin avaient de souper des hommes qui seraient pendus le lendemain matin. Les pauvres captifs se repentirent un moment de leur beau dévouement à la maison de Brunswick ; mais heureusement ils en furent quittes pour la peur. Le lendemain on les transféra au vieux château de Doune, bâti par un duc d'Albany, dans une petite péninsule, au confluent de l'Ardoch et du Teith, sur la rive septentrionale du Forth ; leur chambre était située à l'étage le plus élevé de cet édifice, dont il reste encore une tour en ruines, qui a plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Cependant Home et cinq ou six autres entreprirent de s'évader, en faisant une longue corde avec leurs couvertures, qu'ils déchirèrent en bandes. La corde étant attachée à un créneau du côté de la muraille où il n'y avait aucune sentinelle, on tira au sort pour savoir qui se risquerait le premier. Il était une heure après minuit ; quatre d'entre les fugitifs s'étaient déjà glissés jusqu'à terre ; le cinquième touchait presque le sol, quand la corde se cassa au dernier tiers de sa longueur. Home cria au sixième de ne pas descendre ; mais celui-ci préféra se hasarder à un saut périlleux, et fut relevé par les autres avec une cheville luxée

et quelques côtes enfoncées. Ils le transportèrent jusqu'à une maison de campagne voisine, où un fermier leur prêta un cheval qui les mit tous à même de se rendre à Tullyallan, village de la côte. Là, ils trouvèrent à l'ancre le sloop le Vautour, dont le capitaine les fit conduire à Queensferry. Ainsi se terminèrent les aventures personnelles de J. Home, en 1745 et 1746. Le dernier de ses compagnons, laissé en arrière, essaya de rallonger la corde, et y parvint, mais ses mains ne purent la retenir assez long-temps, et il fit une chute si violente, qu'il languit et mourut de ses meurtrissures. Le bataillon de Glascow cessa tout service après la bataille de Falkirk.

Cependant l'armée jacobite s'obstinait au siége de Stirling. Si Hawley avait eu le tort de croire que sa cavalerie le rendait invincible, Charles-Édouard eut celui d'accorder trop de confiance à son artillerie. Un officier réfugié, moitié français, moitié écossais, M. de Mirabel, avait accompagné six canons arrivés de France. C'était un routinier de la vieille école, qui persuada au prince qu'un siége régulier manquait à sa gloire; il perdit un temps considérable à dresser des batteries qui se trouvèrent mal calculées et impuissantes; le gouverneur de la citadelle riait sur sa roche inaccessible de ces vaines attaques; c'était

le général Blakeney, qui dix ans plus tard commandait à Mahon, où il fut moins heureux (1). Il fallut, au bout de trois semaines, abandonner tous les travaux; et dans cet intervalle, les fuyards anglais s'étaient ralliés à Edimbourg, des renforts leur étaient arrivés de l'armée de Wade, et le duc de Cumberland prenait le commandement. Les Highlanders ne revenaient que par petites bandes sous leur bannière, et les vainqueurs de Falkirk, forcés de compter leurs forces numériques, pensaient à la retraite vers le nord.

(1) Ce fut lui qui rendit le fort *San-Filipe* au duc de Richelieu.

# CHAPITRE XXVII.

QUEL EFFET LA RETRAITE DE DERBY PRODUIT A LONDRES. — LES DIVERS PARTIS. — JOIE AU PALAIS. — LE PARLEMENT ET LES GAZETTES. — LE GÉNÉRAL COPE. — RETOUR DU DUC DE CUMBERLAND. — NOUVELLE DE LA BATAILLE DE FALKIRK. — LES PARIS DU GÉNÉRAL. — LES DEUX PRINCES EN CONTRASTE. — DÉPART DU DUC POUR L'ÉCOSSE. — LETTRE D'UN CHIRURGIEN D'ARMÉE. — RETRAITE DE CHARLES-ÉDOUARD. — ILLUMINATION ET VITRES CASSÉES. — LES TRAINARDS. — MARCHE DU DUC JUSQU'A PERTH. — LE PRINCE D'HESSE. — MARCHE DANS LES MONTAGNES. — LE CHATEAU DE GLAMIS, LA PARTIE DU DIABLE. — LE JUPON LEVÉ.

La retraite de Derby avait rendu le courage à la dynastie de Brunswick. Si Jacques II, en 1688, ramené de Rochester à Londres, et de nouveau salué roi, fût resté à Whitehall, réconcilié avec le parti par lequel Guillaume avait été appelé, qui eût osé faire allusion à sa fuite? Georges II oublia qu'un yacht avait été disposé pour la sienne sur la Tamise. Mais il en voulut à ses ministres de leur commune terreur, et sourit à lord Granville lorsque celui-ci rappela ses prévisions justifiées par l'événement. Les deux

Pelham, tremblant pour leurs portefeuilles, songèrent à se coaliser avec Pitt et l'opposition contre le favori redevenu redoutable. Cependant les Lords et les communes rédigeaient de nouvelles adresses *loyales*. La chaire et les gazettes salariées tonnaient avec un redoublement de zèle contre le jeune Prétendant. Beaucoup de Jacobites même craignant d'être dénoncés pour leurs vœux, les plus timides s'empressèrent de protester de leur dévouement, et à payer de leur bourse dans les contributions volontaires qui furent recueillies pour étouffer la rébellion. Enfin l'autorité établie se consolidait par le péril même qui venait de l'ébranler ; car autour du trône de Georges se serrait désormais cette masse flottante qu'on trouve toujours entre deux partis extrêmes, composée des indifférents et des politiques ou serviteurs de la circonstance (*time servers*), comme Milton les nomme, toujours prêts à passer du côté de la force, et qui ne se doutent pas qu'ils sont eux-mêmes l'impassible corps d'armée du vainqueur. Ils eussent accepté Charles-Édouard volontiers, parce que la révolution de 1745, comme celle de 1688, leur semblait ne plus être qu'une modification de noms propres. Ce qui alarme ces partis du milieu, ce n'est pas le danger que court une institu-

tion, encore moins un principe, mais la crainte d'un dérangement d'habitudes. Quand, après la prise de Carlisle, le duc de Cumberland revint à Londres, il y fut donc accueilli comme le libérateur du pays. La menace de l'invasion de la France pouvait encore contenir la joie du triomphe; mais c'était aussi un stimulant pour réveiller les antipathies nationales. Un seul homme paraissait exclu de ce concert de félicitations. C'était le général Cope, contre lequel la moquerie des journaux et la censure plus sérieuse d'une cour martiale (1) avaient ameuté quelques hommes de la populace. Quand il se rendait au palais de St-James, c'était dans le fond d'une chaise à porteur, de peur d'être reconnu et livré aux huées. Mais dans les salons de la cour il étonnait quelquefois les rieurs, par l'assurance avec laquelle il prédisait que le premier général qui se mesurerait avec les Highlanders, en bataille rangée, serait comme lui mis en déroute. Aux plus incrédules il proposait même une gageure en véritable Anglais. Il trouva des parieurs; et l'on prétend qu'il dépendait de son successeur Hawley de lui faire gagner ou perdre plus de dix mille livres sterling.

La nouvelle de la bataille de Falkirk parvint

(1) Il fut acquitté.

à Londres un jour de réception au palais de Saint-James. Sir John Cope y était avec le comte de Stairs : l'abattement se peignit sur tous les visages ; seul, sir John était à son tour rayonnant de cette espèce de réhabilitation négative de ses talents, lorsqu'un pair d'Écosse, s'adressant à lui, eut la malice de confondre son nom avec celui du nouveau général de Georges II, et l'appela *général Hawley*, ce qui fit sourire les courtisans. Bientôt le duc Guillaume entra, et tous les yeux se tournèrent sur lui comme sur le dernier espoir de la famille électorale. En effet, le duc reconnut qu'il avait eu tort de croire sa présence plus nécessaire à Londres qu'en Écosse : son départ fut immédiatement décidé et effectué. Quatre jours après, le 30 janvier 1746 au matin, le duc arriva tout à coup à Edimbourg.

Pour peu qu'un fils de roi ne soit pas dénué de capacité, ses talents sont officiellement proclamés remarquables. Le duc William n'avait guère en sa faveur que l'art de se faire aimer de ses soldats, pour qui il était ce qu'ils appelaient un « bon compagnon » : son surnom familier de « Bluff Bill » faisait allusion à son air de bonne humeur. On comptait aussi beaucoup sur le rang du nouveau général pour faire impression sur l'imagination du peuple. Il y avait

un charme pour les Écossais, pensait-on, dans ce titre de prince qui distinguait Charles-Édouard. Puisqu'il fallait poursuivre la lutte, ce serait désormais prince contre prince. Dans ce dernier calcul on oubliait que le titre seul ne suffit pas toujours. Le héros de la maison de Brunswick possédait peu de ces qualités de prince qui ennoblissaient son jeune rival dans la mauvaise fortune comme dans la bonne ; il n'avait ni sa courtoisie, ni sa générosité, ni son humanité surtout, vertus qui légitimeraient presque l'usurpation. Vaincu jusqu'alors dans presque toutes les batailles où il s'était trouvé, William pouvait encore être un général estimable; car à la guerre il y a aussi des lauriers pour les vaincus. Un succès l'attendait enfin en Écosse : mais il venait y acquérir le surnom de « Boucher » par ses cruautés, et mériter d'expier un jour son unique victoire par la honteuse capitulation de Clostersevern.

Voici le court extrait d'une lettre datée du jour même de son arrivée à Edimbourg : c'est un Anglais qui parle :

« Notre armée espère demain marcher sous les ordres de Son Altesse Royale contre les rebelles, qui détruisent tout ce qu'ils peuvent saisir aux environs de Falkirk, où a eu lieu la ba-

taille. On croit qu'il y aura bientôt une famine dans le pays. Combien sont à plaindre nos troupes à la poursuite de ces rebelles, si nous ne pouvons avoir d'autres provisions que celles qui nous viendront d'Angleterre ! cependant nous sommes tous réjouis par la présence de Son Altesse Royale, qui rend une nouvelle vie aux soldats. Nous ne songeons plus qu'à rencontrer bientôt l'ennemi.

« *Les trois quarts d'Edimbourg sont supposés Jacobites*, et les Whigs les plus déclarés de la ville nous le répètent sans cesse. Les dames en général sont amoureuses du fils du Prétendant. Elles portent en souvenir de lui des nœuds de ruban blanc dans leurs soirées (1). »

Après quelques heures de repos dans le lit que Charles avait occupé à Holyrood-House, William réunit autour de lui les principaux officiers de l'armée, s'occupa activement de régler les opérations de la campagne, reçut aussi les ma-

(1) *Lettres d'un chirurgien anglais* attaché à l'armée du duc de Cumberland, qui accompagna le prince jusqu'à Inverness pendant la rébellion.

Ce petit volume publié en 1746 était devenu fort rare; il a été réimprimé en 1825 avec les lettres d'un Américain sur l'Ecosse en 1819, et publié sous le titre : *The Contrast* ( le Contraste ).

gistrats et les notables de la ville pour stimuler leur zèle; et le soir, sous ces mêmes lambris où le dernier des Stuarts avait reçu tant d'hommages, le nouveau prince voulut à son tour avoir une cour et une fête, où furent conviées les dames du parti whig. Une illumination fut aussi commandée dans la ville; mais, en traversant High-Street, le duc remarqua maintes croisées dont les carreaux étaient brisés : il apprit que c'étaient celles des Jacobites qu'on avait avertis à coups de pierre de la nécessité de fêter le futur libérateur de l'Ecosse. Pour être juste, il faut dire que les Jacobites, malgré la modération recommandée par Charles, avaient bien aussi exercé de petites rigueurs de ce genre contre les Whigs. Heureux les peuples quand ces réactions se bornent à de simples délits de police!

Dès le lendemain, le duc Guillaume se mit en route pour Stirling. Il avait sous ses ordres dix mille hommes, qu'il divisa en deux colonnes, dont l'une partit par Borrowstoness et l'autre par Linlithgow. Ce fut en quittant cette dernière ville que les soldats anglais préludèrent à la guerre qu'ils déclaraient enfin au pays autant qu'aux rebelles. On avait étendu de la paille dans les vastes appartements du palais pour les y loger pendant la nuit. Après y avoir dormi paisiblement, ils n'en

conçurent pas plus de respect pour ce noble édifice, berceau de Marie Stuart, asile cher à son aïeul le chevaleresque Jacques IV, et un des monuments les plus précieux de l'Ecosse par son architecture et les souvenirs du passé. Après en avoir profané en quelque sorte les échos par les chants d'une tumultueuse orgie, ils y mirent le feu sans remords. La menace d'Hawley n'avait pas été vaine.

Continuant sa route, le duc surprit à Falkirk quelques traînards qui furent envoyés au château d'Edimbourg, entre autres la dévouée Jenny Caméron, retenue par une blessure. Guillaume avait espéré que, malgré l'infériorité du nombre, Charles-Edouard l'attendrait de pied ferme. C'était bien l'intention de celui-ci; mais, ayant levé le siége de Stirling, qui vingt-quatre heures plus tard se fût rendu à lui, de l'aveu du général Blakeney, Charles-Edouard se vit forcé d'écouter les représentations des Chefs, qui, ne voyant pas encore revenir les déserteurs, opinèrent pour aller au-devant d'eux dans les Highlands, où ils se croyaient en état d'écraser l'armée du duc s'il osait les y suivre. Comme à Derby, Charles renonça malgré lui à combattre son rival. Les canons furent encloués, et l'on fit sauter le magasin à poudre de Saint-Ninian : cette

explosion coûta malheureusement la vie à quelques personnes du pays. Les ennemis de Charles-Edouard, se hâtant d'oublier l'incendie de Linlithgow, ne parlèrent plus que de la barbarie du Prétendant, qui avait voulu faire périr toute la population du canton. Charles-Edouard, cependant, s'était dirigé vers la partie guéable du Forth, qu'il eut bientôt mis entre lui et son antagoniste.

Force aussi lui fut de laisser derrière lui une machine redoutable des temps modernes, qu'il avait apportée de Glascow, arme singulière aux yeux de ses sauvages compagnons des Highlands, mais dont l'emploi peut quelquefois épargner les boulets de canon ou justifier leurs ravages : nous voulons parler d'une presse d'imprimerie, vraie machine de guerre, sous le rapport des proclamations, des journaux, des bulletins, etc. Le plus grand capitaine de nos jours, Napoléon, a montré tout le parti qu'on peut tirer de cette invention rivale de celle de la poudre. Charles-Edouard s'en servit surtout pour répondre aux mensonges des gazettes de Londres, par une espèce de journal de sa marche et de ses succès; mais le détail de la bataille de Falkirk fut une de ses dernières publications (1).

(1) Chambers. — Henderson.

Le 1<sup>er</sup> février Charles-Edouard fit halte toute la nuit à Dumblane; le lendemain il était à Crieff, et le 3, après un conseil de guerre, il dirigea son armée en deux corps sur Inverness, lieu fixé pour le rendez-vous général. Le premier, sous les ordres du prince, par la route la plus droite; le second, sous les ordres de lord Georges Murray, par les comtés d'Angus et d'Aberdeen, en longeant les bords de la mer.

Cependant le duc de Cumberland perdait un jour à faire réparer un pont qu'il croyait nécessaire au passage de ses troupes; car désormais son activité était soumise aux restrictions d'une tactique régulière, et, quand il pénétra dans les Highlands, il y fut, comme sir John Cope, à chaque pas arrêté par de nouveaux obstacles que les montagnards avaient remarqués à peine. Le duc s'étonnait de leur retraite rapide, qui mettait chaque jour une distance plus considérable entre eux et lui, comme si l'hiver n'avait de rigueurs et le pays des rochers inaccessibles que pour les Anglais. Le duc n'alla donc pas plus loin que Perth, d'où, ayant appris le débarquement de son beau-frère, le prince Frédéric de Hesse, au port de Leith, il rebroussa chemin jusqu'à Edimbourg pour se concerter avec ce puissant auxiliaire, qui lui amenait un renfort de six mille

Hessois. Ces troupes venaient remplacer six mille hommes que les états de Hollande avaient fournis à Georges. En arrivant en Ecosse avec les auxiliaires français, lord John Drummond, qui était lieutenant-général au service de France, avait envoyé une ordonnance au commandant hollandais, pour lui faire observer que les drapeaux de la France étant déployés dans le camp de Charles-Edouard, ses six mille hommes devaient retourner en Hollande; car c'étaient six mille prisonniers qui n'étaient libres qu'à condition de ne pas porter les armes contre la France. Les Hollandais avaient donc interrompu leur marche en Ecosse.

On affecta d'ignorer que la retraite des Highlanders n'avait pas été précisément déterminée par la présence du duc Guillaume : son retour à Holyrood fut une ovation, comme si la guerre était finie; mais, cette fois-ci, le fils de Georges II, mieux informé des ressources de l'insurrection(1), résolut de profiter de la supériorité du nombre pour aller l'étouffer jusqu'au fond des montagnes. Il repartit pour Perth, et parcourut la route qu'avait suivie lord Georges Murray. Par-

(1) Le juge lord Milton, consulté par le prince, déclara qu'il ne croyait pas si facile de dompter les montagnards.

tout sur son passage il eut à contenir sinon une résistance armée, du moins l'impression d'une haine politique contre sa famille. Dans le comté d'Angus, la plupart des propriétaires étaient avec Charles-Edouard. A Forfar, un détachement entier de l'armée jacobite fut soustrait à sa vue le jour qu'il traversa la ville, et le lendemain, à peine fut-il parti, que la cocarde blanche reparut, le tambour battit des marches *rebelles*, et l'on recruta publiquement pour le Prétendant.

Le château de Glamis, depuis Macbeth, semble avoir d'âge en âge conservé la réputation d'un château enchanté. Lord Strathmore en était le possesseur. Sa famille y reçut Son Altesse Royale, qui y éprouva une contrariété dont il ne sut qui accuser. Il fut donc obligé de l'attribuer comme les autres à une intervention surnaturelle. Après avoir passé la nuit dans ce vieil édifice féodal, son escorte fut assez surprise le lendemain matin de ne plus trouver les sangles de ses chevaux, et perdit plus d'une demi-journée à réparer ce singulier larcin. Peut-être eut-on tort de négliger de faire une perquisition exacte jusque dans la salle du « Laird Barbu » : c'est une salle mystérieuse, habitée depuis cinq siècles par un comte de Glamis qui, redoutable de son vivant à tous les barons comme aux simples vas-

seaux du voisinage, jouait un jour aux cartes avec des méchants tels que lui, lorsque impatienté de perdre il s'écria : Je jouerai jusqu'à ce que je regagne, fût-ce jusqu'au jugement dernier. Tout à coup un démon vint se placer à la table de jeu pour y faire la partie du comte, qui ne doit être interrompue que par la trompette de l'archange. Nul n'oserait pénétrer dans cette sombre chambre, d'où l'on entend sortir encore quelquefois les horribles malédictions des joueurs, et où l'escorte du duc de Cumberland eût bien pu retrouver ses sangles.

Comme si les propriétaires du château de Glamis eussent pensé que les traces d'un hôte tel que le duc Guillaume pourraient évoquer d'autres démons, ils se hâtèrent de brûler le lit où il avait dormi, et de purifier la chambre.

A quelques milles plus loin, dans la ville antique de Brechin, le duc reçut directement un témoignage encore moins équivoque de l'esprit jacobite des habitants. Ayant remarqué une jeune fille d'une grande beauté qui, montée sur une chaise, regardait passer le cortége, il voulut imiter Charles-Édouard, en adressant à cette jolie curieuse un salut gracieux. Il attendait au moins un sourire en retour de sa courtoisie. A sa grande mortification, et aux applaudissements de

la foule, on lui répondit par un geste de mépris qui s'accordait mal avec l'air si doux de cette timide Écossaise (1).

Le duc n'osa pas aller plus loin qu'Aberdeen, jusqu'à ce que le printemps lui permît de se rapprocher des bords de la Spey. Il fut harcelé par des corps de partisans, qu'il eut quelque peine à repousser. Les sévérités de la loi martiale le vengèrent de la *désaffection* des habitants : Ce sont des nids de Jacobites qu'il faut détruire par le fer et le feu, disait-il en parlant de Brechin et de Glenesk.

(1) *She showed to the duke her face with the french spelling.*

# CHAPITRE XXVIII.

CHARLES-ÉDOUARD DANS LE COMTÉ D'INVERNESS. — LORD LOUDON ET LORD LOVAT. — LE CHATEAU DE MOY. — LADY MAC-INTOSH. — LE FORGERON. — DANGER DU PRINCE. — SES REPRÉSAILLES. — LES PRISONNIERS ANGLAIS. — GÉNÉROSITÉ ET HUMANITÉ DE CHARLES-ÉDOUARD.

Arrivé à dix milles d'Inverness, Charles-Édouard jugea convenable d'attendre lord Georges Murray, pour s'emparer plus sûrement de cette ville, considérée comme la capitale des Highlands. Il laissa son corps d'armée se disperser dans les environs, et reçut lui-même sans inquiétude l'hospitalité dans le château de Moy, propriété de lady Mac-Intosh, une des héroïnes de son parti. Inverness était au pouvoir de lord Loudon, lieutenant-général au service de Georges II, qui commandait environ deux mille hommes recrutés parmi les Mac-Leods et les Macdonalds de Skye, et quelques autres clans, avec lesquels, soutenu de l'influence du Lord-président Forbes, il avait tenu en échec les clans jacobites de ces contrées, au commencement de la

campagne. Nous avons dit que le lord Lovat, qui avait fait prendre les armes à son clan et à son fils en faveur des Stuarts, en continuant à se déclarer le plus malheureux des pères et des Chefs, s'était vu forcé de se rendre à Inverness comme otage, afin de prouver son dévoûment à la maison de Hanovre; mais à l'approche du prince Charles, il s'était affranchi de la surveillance de lord Loudon, et avait trouvé le moyen de s'évader, avec l'aide de son cousin Gortuleg, au lieu de ramener les Frasers à l'obéissance. Lord Loudon espéra se dédommager de la fuite d'un tel prisonnier par une capture plus importante. Instruit de la sécurité de Charles-Edouard, il fit soudain fermer et garder toutes les portes d'Inverness, et se mettant à la tête de quinze cents hommes, il se dirigea secrètement vers le château de Moy dès que la nuit fut noire, de manière à y arriver à onze heures avant minuit; mais des avis fidèles trahirent à temps ce projet à lady Mac-Intosh. On prétend qu'une jeune fille de quatorze ans, dont le père tenait une taverne, ayant entendu des officiers anglais parler entre eux de leur expédition nocturne, réussit à s'échapper de la ville, et courut jusqu'au château de Moy, où elle entra essouflée, pouvant à peine dire assez de paroles pour révéler à lady

Mac-Intosh le péril qui menaçait Charles-Edouard. Lady Mac-Intosh, dédaignant d'en prévenir son hôte, fit poster sur la route environ douze de ses serviteurs, leur donnant pour chef le forgeron du clan, qui s'avisa d'une ruse de guerre pour assurer encore mieux le salut du prince. Il distribua ses camarades à des distances considérables les uns des autres, et quand l'ennemi fut à la portée du fusil, ils firent feu sur le premier peloton de divers côtés, et à des intervalles inégaux, le forgeron ne cessant de crier : « A moi, Lochiel ! à moi, Macdonald ! voici les Anglais qui voulaient nous surprendre. » L'avant-garde de lord Loudon recula épouvantée, croyant avoir tous les montagnards sur les bras, et ses quinze cents hommes firent une retraite précipitée jusqu'à Inverness.

Lelendemain matin, le prince résolut de prendre plus sérieusement sa revanche ; il marcha sur Inverness, dont il s'empara, et força lord Loudon de se retirer au-delà du golfe de Moray, dans le comté de Ross, où il fut poursuivi par le duc de Perth, et réduit à se réfugier dans l'île de Skye.

Au bout de deux jours, le fort d'Inverness se rendit à l'exemple de la ville, et fut rasé, à la grande satisfaction des Highlanders. Dans l'intervalle, lord Georges Murray avait rejoint le

prince; encouragés par la prise d'Inverness, les déserteurs revinrent avec des recrues sous les drapeaux; toutes les côtes du golfe de Moray étaient soumises au parti jacobite, ainsi que les Highlands à cent mille de distance d'Inverness. Charles-Edouard comptait un nombre de troupes assez considérable pour rouvrir la campagne; tous les forts furent peu à peu enlevés aux Anglais; si les nouveaux secours d'hommes, d'argent et de munitions promis par la France arrivaient, on pouvait se flatter de battre, au printemps, le duc de Cumberland, ou de le laisser dans les montagnes, pour marcher une seconde fois sur Londres.

Un des embarras de Charles-Edouard, après les batailles de Preston et de Falkirk, avait été la foule de prisonniers tombés en son pouvoir. Les uns s'étaient facilement évadés, les autres avaient été délivrés sur parole; et comptant s'en tirer encore avec la même facilité s'ils étaient repris, ils rejoignaient leurs corps sans scrupule. Quelques Chefs opinèrent pour ne plus faire de quartier aux Anglais, et c'était justice, disaient-ils, puisque leurs propres prisonniers étaient réservés à l'échafaud. D'autres proposèrent de priver tous les prisonniers du pouce de la main droite, pour les mettre hors d'état de se servir

d'un fusil. Le prince repoussa au nom de l'humanité l'une et l'autre mesure; quelques Écossais lui en firent presque un crime, en l'accusant d'une imprudente prédilection pour ses sujets égarés d'Angleterre; Charles-Edouard n'en relâcha pas moins environ quatre ou cinq cents officiers anglais, parmi ses nouveaux prisonniers. Il en exigea le serment de ne plus tirer l'épée contre lui de dix-huit mois. Le duc de Cumberland envoya à tous ces officiers une circulaire par laquelle il les dégageait de leur parole, et les menaçait de la rigueur des lois s'ils ne rejoignaient sans délai leurs divers régiments. Quatre de ces officiers refusèrent seuls de manquer à leur serment, et répondirent au duc qu'il était le maître de leurs brevets, mais non de leur honneur.

---

# CHAPITRE XXIX.

LE PÈRE ET LE FILS, ANECDOTE RACONTÉE PAR LE CHEVALIER DE JOHNSTONE. — LES DAMES PRISONNIÈRES. — LES EXACTIONS DES ANGLAIS DANS LE COMTÉ D'ATHOLE. — EXPÉDITION DE LORD GEORGES MURRAY. LA DAME DE BLAIRFEDDIE. — UTILITÉ DES CORNEMUSES. — LE MANNEQUIN GOUVERNEUR. — L'OMBRE DE CLAVERHOUSE ET LES HESSOIS.

L'expédition contre lord Loudon ramena bientôt de nouveaux prisonniers à Inverness. La veille du départ du duc de Perth qui était chargé de conduire cette expédition, le chevalier de Johnstone nous raconte qu'il vit entrer dans son logement son ami Macdonald de Scot-house, gentilhomme plein de courage et de loyauté : il avait les larmes aux yeux ; le chevalier de Johnstone lui demanda la cause de son chagrin. « Mon ami, répondit Scot-house, vous voyez en moi un père au désespoir. Je suis désigné pour faire partie du détachement qui va attaquer ce soir lord Loudon : un fils que j'aime tendrement est officier d'une compagnie ennemie. Ignorant le prochain débarquement du prince en Ecosse, je m'estimais

heureux il y a un an d'avoir procuré ce grade à ce jeune homme ; eh bien ! peut-être demain je suis exposé à tuer mon fils avec la première balle qui sortira de mon fusil, ou mon fils peut lui-même se rendre coupable d'un parricide. Je partirai cependant, car si le ciel est miséricordieux, je pourrai peut-être le sauver. » Quelques jours après, le chevalier de Johnstone vit accourir Scot-house avec un jeune homme : « Loué soit Dieu ! s'écria-t-il, voici un prisonnier que j'ai eu le bonheur de faire moi-même ; c'est lui, ce fils pour qui je versais hier des larmes amères, et qui m'en fait aujourd'hui répandre de joie et de gratitude envers le ciel (1). »

Pendant que le duc de Perth rejetait lord Loudon au-delà du golfe de Moray, un autre détachement prenait le fort Auguste ; Lochiel faisait le siége du fort Guillaume, et lord John Drummond fortifiait les bords de la Spey. Impatients de leur oisiveté en attendant le printemps, quelques clans, revenant sur leurs pas, allaient jusqu'à Aberdeen harceler les avant-postes du duc de Cumberland, et ils ramenèrent plus d'un prisonnier de ces escarmouches. Le duc ne pouvait se venger que sur les habitants du pays ; et

(1) *Mémoires* du chevalier de Johnstone, p. 164.

l'on apprit à lord Georges Murray que non seulement le comté d'Angus était livré aux exécutions militaires, mais encore que les domaines de son frère et tout le Perthshire gémissaient sous la plus odieuse oppression. La mère du duc de Perth et la vicomtesse de Stathallan, convaincues du crime d'avoir leur fils et leur époux dans le camp jacobite, furent arrêtées et envoyées au château d'Edimbourg, comme Jenny Caméron : on les enferma dans une chambre étroite et malsaine, où elles restèrent pendant plus d'une année. C'était ainsi que, lorsque le roi Édouard avait envahi l'Écosse, l'épouse et la sœur de Bruce, étant tombées en son pouvoir, furent exposées à Berwick dans une espèce de cage de fer. Toutes les maisons des principaux partisans des Stuarts furent abandonnées aux soldats qui y mettaient le feu ou se contentaient d'expulser les propriétaires, forcés d'errer sans asile dans la campagne couverte de neige. Lord Georges Murray se proposa de rendre une visite à ces garnisaires incommodes. Il partit secrètement vers le milieu de mars avec sept cents hommes, presque tous des Macphersons ou des soldats d'Athole, qui ignoraient où ils étaient conduits, mais qu'une confiance aveugle rendait peu soucieux de s'en enquérir. Arrivés à Daln-

spidal, sur les confins du comté d'Athole, ils firent halte, et lord Georges les informa de son projet de surprendre tous les Anglais dans leurs divers cantonnements, avant le jour et à la même heure. Ces sept cents hommes se divisèrent en pelotons plus ou moins considérables, suivant la force des postes qui leur furent désignés, au nombre de trente, et dont les principaux étaient Bun-Bannoch, les maisons de Keynnachin, de Blairflettie, de Lude et de Faskally. Le rendez-vous général était au pont de Bruar, à deux milles de Blair.

A Bun-Bannoch, la garnison fût surprise au milieu d'une orgie, et se rendit sans brûler une amorce: à Keynnachin, il n'y eut que la sentinelle qui fut tuée. Les soldats de Lude et de Faskally opposèrent à peine un quart d'heure de résistance. A Blairfetty, la dame de la maison, qu'on avait bien voulu ne pas chasser de chez elle, avait eu surtout à se plaindre de la voracité des soldats. Depuis trois jours elle avait envoyé clandestinement un jeune pâtre à son mari, pour l'avertir qu'elle était à la veille de mourir de faim par l'épuisement de toute espèce de provisions. Tout à coup, pendant son sommeil, elle entend frapper à sa porte, prudemment barricadée chaque nuit. Une voix connue l'appelle et

l'invite à descendre, de la part de son mari qui l'attend. Croyant presque rêver, lady Blairfetty se lève, s'habille, descend, et trouve en effet, dans la salle à manger, son mari avec douze Highlanders qui, ayant forcé les Anglais au nombre de cinquante, à mettre bas les armes, appuyaient sur la gorge de douze d'entre eux leurs claymores nues. « Désignez-nous les plus insolents, dit Blairfetty à sa femme, et ils auront cessé de vivre. » Lady Blairfetty demanda grace pour tous à son mari, qui voulut bien se contenter de faire jurer aux officiers qu'ils se conduiraient civilement, et partageraient leurs vivres avec les habitants de la maison, s'ils venaient jamais l'occuper de nouveau.

Le poste de l'auberge de Blair eut le temps de se réfugier dans le château et d'y donner l'alarme. Sir André Agnew, qui y commandait, sortit avec sa garnison, et faillit couper la retraite à lord Georges Murray, qui attendait ses divers détachements au rendez-vous convenu, avec vingt-quatre hommes seulement et toutes ses cornemuses. Se glissant derrière un long mur de clôture, lord Georges fit sonner un pibroch général qui persuada au commandant anglais qu'il aurait affaire à trop forte partie. Sir André rentra au château de Blair, devant lequel, quelques

heures plus tard, lord Georges se montra avec ses sept cents hommes. Le siége fut commencé, et la garnison fut bientôt réduite aux derniers expédients; mais le gouverneur était un autre Preston de Valleyfield, qui se fût volontiers enseveli sous ses cendres. On représente sir André Agnew comme un de ces vétérans de l'école de Marlborough, n'entendant pas raillerie quand il s'agissait de la discipline. Il mit ses jeunes officiers aux arrêts pour une espiéglerie qui avait cependant tourné au détriment de l'ennemi. Ces jeunes gens avaient habillé un mannequin avec un vieil uniforme de sir André, et l'avaient placé à une fenêtre du château, la lorgnette à la main. Les Macphersons visèrent pendant tout une journée cette fenêtre, et ils s'étonnaient de voir le gouverneur à l'épreuve de la mousqueterie; mais celui-ci, étonné à son tour de l'obstination avec laquelle les assiégeants perdaient ainsi leur poudre et leur temps à tirer toujours du même côté, aperçut cette caricature de sa personne, et non moins insensible à la plaisanterie que le mannequin aux balles, il ne vit là qu'une violatiou de la discipline qu'il punit sévèrement.

Lord Georges, pressé de rejoindre le prince, ne put cependant perdre plus d'une semaine devant la forteresse de Blair-Athole, et il se retira

avec deux ou trois cents prisonniers, sans être inquiété dans sa retraite, quoique à une journée de Blair-Athole il y eût les six mille Hessois débarqués à Leith depuis la bataille de Falkirk.

Ces auxiliaires de l'armée électorale s'avancèrent jusqu'au défilé de Killiecrankie; mais à la vue de ces roches pendantes et du torrent qui en descend en bonds impétueux, ils s'arrêtèrent, refusant de le franchir, comme si l'ombre de Claverhouse les eût frappés d'une superstitieuse terreur : telle est du moins la tradition du pays, qu'aucun guide n'oublie de rappeler à ceux qui visitent cette gorge fameuse.

Avant de s'éloigner de Blair-Athole, lord Georges fit proposer au prince de Hesse un échange de prisonniers : le prince y consentait, mais le duc de Cumberland s'y opposa : de là sans doute la mésintelligence qui régna depuis entre les deux beaux-frères. Le prince de Hesse refusa de dépasser Perth, disant qu'il n'était nullement obligé de conduire ses troupes à une guerre d'extermination.

---

## CHAPITRE XXX.

LES AVENTURES DU COMTE DE LALLY EN ÉCOSSE ET EN ANGLETERRE. — LE MATELOT MALGRÉ LUI. — SECOURS DE LA FRANCE. — LE MARQUIS DE FIMARCON. — LE FIN-FOND DES SAUVAGES. — HISTOIRE D'UN SLOOP. — L'INTENDANT DEVENU GRAND SEIGNEUR. — LES DOUGLAS DE FRANCE.

Cependant tous les avantages partiels de l'armée jacobite ne pouvaient la dédommager du retard ou des mauvais succès qui semblaient tour à tour devoir la priver des secours si nécessaires de la France.

Après avoir vaillamment combattu aux côtés de Charles-Edouard, à Falkirk, le dévoué Lally l'avait quitté pour aller ranimer le zèle de ses amis à Londres, en Irlande et en Espagne. Revenu à Londres, où il y allait pour lui de la tête s'il était découvert, il fut averti à propos que des agents de police s'approchaient de la maison où il était logé. Il eut le temps de se déguiser en matelot, et s'échappa du côté de la mer. Là, rencontré par des contrebandiers qui, ayant besoin d'un marin à leur bord, se crurent bien

permis d'avoir recours à la presse à l'imitation du gouvernement, le faux matelot se vit enrôlé de force. Il entendit bientôt ses nouveaux camarades proposer de chercher le brigadier Lally, dont une proclamation mettait la tête à prix. « Le comte de Lally se mêla à la conversation; et leur laissant croire qu'il n'était pas étranger à la fuite de ce proscrit, dont la capture était si précieuse, il promit de le leur livrer sur les côtes de France, où il ne tenait qu'à eux de se trouver en quelques heures. Les contrebandiers se laissèrent persuader; et devenu leur pilote, Lally leur tint parole à Boulogne, mais non comme ils l'entendaient. Il eut soin de les faire tous arrêter par les gardes-côtes français. Conduit comme les autres sur sa demande devant le marquis d'Avaray et le marquis de Crillon, commandant l'un la province et l'autre la ville, Lally se fit reconnaître, et courut de nouveau à Versailles solliciter pour Charles-Edouard les secours tant promis. De ceux qui furent réellement envoyés, il y en eut peu qui parvinrent à leur destination. Les dix mille hommes réunis à Dunkerque, à Boulogne et à Calais, ne furent qu'une menace. Une flotte anglaise qui vint croiser dans la Manche suffit pour faire changer les vues du ministère de Ver-

sailles. On se contenta de faire partir quelques navires de temps en temps. Combien Charles-Edouard eut encore à regretter que sa retraite dans les montagnes l'eût forcé d'abandonner au duc de Cumberland ce port de Montrose, si heureusement conquis par l'audace du marquis d'Aiguilles! Désormais tous les transports devaient se diriger du côté d'Inverness, où les vaisseaux de Georges étaient en croisière. Le marquis de Fimarcon était parvenu à toucher le rivage à la tête d'une troupe de soldats : trente lieues seulement le séparaient de l'armée jacobite : aucun ennemi ne s'opposait à sa marche; mais à peine engagé dans le pays, l'espèce d'horreur qui avait saisi les Hessois à l'entrée des gorges de Killiecrankie, s'empara du marquis et de son détachement. Il se rembarqua sans oser s'aventurer à travers ces sombres régions qui, pendant les brumes de l'hiver, paraissaient à nos joyeux Français « le fin-fond des sauvages », comme disait ce Vidame de Chartres, que la curiosité avait conduit jusqu'à Inverness du temps de Marie Stuart.

Un vaisseau de guerre anglais, *le Sheerness*, pourchassa jusque sur les côtes les plus septentrionales de l'Ecosse, le sloop nommé le *Prince Charles*, qui portait au prince, entre autres se-

cours, une somme de treize mille louis. Le capitaine, se voyant serré de près, dans une mer continuellement orageuse, qui se brise contre les rochers escarpés du Sutherland, sans port, sans abri contre le canon anglais, voulut du moins sauver avant tout sa cargaison; il lui fallut fuir pendant un jour entier sous le feu ennemi, qui tua presque impunément trente-six hommes de l'équipage; enfin le sloop parvint à se réfugier dans la baie Tongue, où il se croyait en sûreté; mais non loin de là était l'asile où lord London avait été repoussé par le duc de Perth. A peine les marins du sloop avaient-ils débarqué leur trésor, que les Anglais et lord Reay, que Duncan Forbes avait gagné à la cause de Georges, fondirent sur eux, les surprirent, les enveloppèrent et les firent prisonniers. Lord Reay avait un intendant qui découvrit le premier ce que contenaient les caissons du *Prince Charles*. Il s'en empara, en prétendant que ce n'était que de la poudre; long-temps après les troubles, la famille de l'intendant se trouva, comme par miracle, une des plus riches des Hébrides.

Le sloop capturé si malheureusement s'appelait autrefois *le Hasard*, et avait été enlevé aux Anglais devant Montrose par un des Douglas venus de Touraine pour combattre sous Charles-

Edouard. Voici les détails de cet exploit. *Le Hasard* ne cessait de molester par les boulets de ses dix-huit canons la rade de Montrose; impatienté de ce voisinage, le capitaine Douglas persuada quelques Highlanders d'entrer avec lui dans deux bateaux de pêche, pour aller seulement examiner ce navire redouté; une brume favorisa si bien leur approche, que lorsqu'ils furent aperçus par le sloop ils n'étaient plus à temps de virer de bord; c'était ce que voulait Douglas, qui avait résolu de transformer ses montagnards en marins. En effet, ceux-ci, qui ne savaient pas reculer en face du péril, tirèrent leurs claymores et s'élancèrent à l'abordage. Les Anglais étonnés de leur audace se rendirent en demandant quartier. Le sloop entra dans le port de Montrose, partit pour la France sous le nom du *Prince Charles*; il remit à la voile pour l'Ecosse, et les vicissitudes de la mer et de la guerre lui rendirent son premier nom sur les côtes du Sutherland (1).

(1) En rapportant le fait d'armes de Douglas, les historiens anglais regrettent d'ignorer le nom du capitaine français qui s'empara du sloop. La famille de Douglas existe encore dans le département de l'Ain.

# CHAPITRE XXXI.

SITUATION DE CHARLES-ÉDOUARD A INVERNESS. — LE DUC DE CUMBERLAND TRAVERSE LA SPÉY. — LA PLAINE DE DRUMMOSSIE. — UNE ATTAQUE DE NUIT. — L'ATTAQUE ÉCHOUE. — APPROCHE DES ANGLAIS. — LES CLANS JACOBITES A INVERNESS. — ACCUSATION DE WALTER SCOTT RÉFUTÉE. — DESCRIPTION DE LA PLAINE DE CULLODEN. — ORDRE DE BATAILLE DES DEUX ARMÉES. — PRÉPARATIFS DE LA BATAILLE. — LE DINER ET LE DESSERT. — DÉVOUEMENT D'UN FANATIQUE.

La crise de la campagne approchait; quelque étendu que fût le territoire occupé par les troupes de Charles-Edouard, les vivres y devenaient de plus en plus rares. Chaque jour il fallait laisser disperser au loin les clans fidèles, et rompre cette force d'unité qui fait d'une armée une masse compacte, un corps intelligent et cependant docile à la discipline du chef, se mouvant par une seule volonté, allant et venant comme un seul homme. Le mois d'avril arriva, et le duc de Cumberland se résolut à entrer en campagne. Un vent froid qui survint après le dégel ayant seché les chemins, les Anglais se mirent en mar-

che au nombre de dix mille hommes, escortés en quelque sorte par une flotte chargée des provisions, qui longeait les côtes. Le 10, ils étaient à Banff, où les éclaireurs saisirent et pendirent deux espions montagnards, dont l'un comptait les divers bataillons ennemis à la manière des sauvages américains, en faisant des entailles sur un bâton. Le 12, la Spey fut traversée malgré le lord John Drummond, à qui Charles-Édouard avait confié le soin de disputer au duc ce passage, qui fut jadis une barrière souvent fatale aux conquérants de la Haute-Ecosse.

Le 14, les Anglais étaient à Nairn; il n'y avait plus entre eux et les Highlanders qu'une distance de seize milles. Le lendemain, anniversaire de la naissance du duc Guillaume, les troupes reçurent double ration de biscuit et d'eau-de-vie; ce fut une fête générale dans le camp.

La chance d'une bataille vint réjouir Charles-Édouard; telle était la confiance des Chefs des Highlanders en se voyant attaqués sur le sol natal, où ils se croyaient invincibles comme le géant de la fable, qu'ils se félicitaient de la témérité avec laquelle leurs ennemis venaient se livrer à eux. Cependant il était urgent de rassembler l'armée. Des exprès furent expédiés aux divers clans, dont quelques uns étaient stationnés à l'extré-

mité de l'Ecosse ; le tambour et les cornemuses appelèrent de toutes parts les fils de Gaël aux armes ; et près de six mille hommes furent immédiatement ralliés autour de Charles-Edouard. Ils saluèrent le prince avec leur enthousiasme accoutumé ; entre autres acclamations, quelques voix s'élevèrent disant : « Nous donnerons à Cumberland un autre Fontenoy ». Le prince conduisit ces braves dans la plaine de Drummossie-Muir, où ils bivouaquèrent rangés en bataille. Mais au bout de vingt-quatre heures, le manque de vivres dispersa encore une partie de cette armée. Charles-Édouard se crut cependant assez fort pour surprendre son rival par une attaque nocturne, espérant trouver le camp anglais profondément endormi, comme il arrive après de copieuses libations.

Deux mille Highlanders seulement répondirent à l'appel, le plus grand nombre n'ayant pu encore apaiser sa faim. Le mot d'ordre fut donné ; c'était « *Le roi Jacques VIII* ». Chaque montagnard reçut pour instruction de ne pas tirer un seul coup de fusil, mais de fondre impétueusement dans le camp anglais, d'y renverser les tentes et de frapper avec la claymore les corps qui s'agiteraient sous les toiles. Tout semblait calculé pour que ce plan pût être

exécuté à l'heure de minuit ; mais les ténèbres retardèrent la marche. L'avant-garde, conduite par lord Georges Murray, était encore à trois milles du camp anglais à deux heures du matin ; lord Georges fit halte, et malgré l'avis de quelques Chefs, entre autres de sir James Hepburn de Keith, il déclara que le jour était trop peu éloigné pour aller plus loin ; le prince, qui était à la tête de la seconde colonne, survint alors au galop, afin d'appuyer ceux qui prétendaient qu'un peu de jour ne serait pas inutile à la valeur des Highlanders ; mais déjà lord Georges Murray faisait opérer un mouvement rétrograde. Charles fut forcé de ramener ses deux mille hommes à leur première position. Épuisés de fatigue et tourmentés par une faim de plus en plus impérieuse, les malheureux Highlanders fixaient sur leur prince des regards abattus ; quelques provisions de bétail arrivèrent et l'on commençait à les dépécer pour les distribuer à chaque compagnie, lorsque un noir nuage sembla obscurcir l'horizon du côté de Nairn ; c'était l'armée anglaise, dont les bataillons se développèrent peu à peu sur la bruyère. Le duc Guillaume ignorait l'attaque qui avait été méditée contre son camp ; mais ayant appris par ses batteurs d'estrade l'approche des montagnards, il venait

lui-même leur offrir la bataille au grand jour, connaissant l'infériorité de leur nombre et leur état d'épuisement.

Charles-Edouard allait se mettre à table, lorsque, averti du mouvement de l'armée ennemie, il oublia la faim qui le tourmentait comme le dernier de ses soldats, pour songer à ses devoirs de général et donner ses ordres. Le canon rappela par un signal de péril les quatre mille Highlanders dispersés dans le voisinage. Ils accoururent pour se joindre aux deux mille qui campaient dans la plaine de Culloden. Leur nombre se trouva tout à coup augmenté par l'arrivée inattendue des Macdonalds et des Frasers, qu'on croyait bien loin. Mais il manquait encore à l'armée jacobite les Macphersons de Cluny, les Mac-Gregors de Glengyle, une moitié des Glengarys, et le clan presque entier des Mac-Kenzies, qui, conduits aux limites de Sutherland par le comte de Cromarty, venaient d'être privés de leur Chef, tombé au pouvoir d'un détachement de lord Loudon. Charles-Edouard n'avait guère que six mille hommes contre dix mille; mais il n'était pas accoutumé à calculer ses forces par le nombre : la véritable cause de son infériorité était cette détresse même qui, d'un autre côté, était pour lui le motif le plus pressant de la bataille.

Le prince s'attendait à une opposition dans son conseil : pour la première fois peut-être il eut tort de résister aux avis de la prudence ; il n'écouta plus que l'irritation que lui avait causée la retraite de la nuit, sa confiance en l'impétuosité des montagnards, son mépris en apparence assez juste pour les troupes anglaises, le besoin qu'il avait d'une victoire pour ravitailler son armée, peut-être enfin cette fatalité attachée au nom de sa race, qui commençait à reprendre son influence d'accord avec son aveugle courage.

Vainement on lui représenta que, s'il attendait trois jours encore, son armée s'accroîtrait naturellement du double, et qu'il avait d'ailleurs la certitude de vaincre en détail, et par de continuelles escarmouches, cette armée anglaise imprudemment égarée au milieu des sauvages Highlands. Le mot de retraite paraissait l'offenser ; il répondait par les souvenirs de Preston-Pans et de Falkirk. Vainement l'ambassadeur de France, lui demandant un quart d'heure d'audience particulière, se jeta à ses pieds, comme il le dit lui-même dans son Mémoire sur sa mission. Vainement le marquis lui représenta que non seulement il lui manquait la moitié de son armée, mais qu'encore la plupart de ceux qui étaient revenus, épuisés par la fatigue et toutes

sortes de privations, n'avaient plus de boucliers, arme à peu près indispensable aux montagnards. Charles-Edouard resta inébranlable. Sir Walter Scott a eu tort d'accuser les Français qui étaient auprès de lui d'avoir poussé le prince à tout hasarder en un jour, parce qu'ils redoutaient la guerre des montagnes, et se savaient privilégiés comme prisonniers s'ils étaient vaincus. Il est dans le caractère français d'aimer les partis extrêmes, mais non de calculer ainsi ses avantages particuliers(1). Walter Scott a peut-être confondu les Irlandais venus de France avec les Français. Il est à peu près prouvé que le duc de Cumberland avait gagné un de ces aventuriers. Le marquis d'Aiguilles, voyant Charles-Edouard décidé à combattre à quelque prix que ce fût, ne songea plus qu'à prouver que de sages conseils n'excluaient pas le courage. Après avoir brûlé tous les papiers qui pouvaient trahir le secret de ses négociations, il alla prendre son poste et y trouva tous ses compatriotes réjouis du signal de la bataille (2).

La plaine de Drummossie-Muir ou de Culloden

(1) Je réfute ici une accusation qui se trouve dans un article du *Quarterly review*, tome 14, mais qui n'a pas été répétée par sir W. Scott dans ses *Contes d'un grand père*

(2) Mémoires du marquis d'Aiguilles.

est une vaste bruyère à deux milles du rivage méridional du golfe de Moray, à cinq milles d'Inverness, et à dix de Nairn. Elle s'étend de l'ouest à l'est sur une surface à peu près plane. L'armée jacobite avait Inverness derrière elle ; une chaîne de montagnes et la rivière Nairn à droite, et la mer avec les parcs de Culloden à gauche. Il existe une certaine analogie entre la plaine de Culloden et celle de Preston ; mais la position des deux armées était renversée, de manière que la partie la plus haute du terrain à Culloden était occupée par l'armée anglaise. Ce fut l'Irlandais Sullivan, adjudant-général de Charles-Edouard, qui présida à l'ordre de la bataille. Les clans d'Athole, de Caméron, d'Appin, de Fraser, de Mac-Intosh, de Maclean, de Mac-Lachlan, de J. Roy Stuart, de Farquharson, de Clanranald, de Keppoch et de Glengary, composaient la première ligne ; la seconde était formée des clans des Lowlands et des régiments étrangers, de droite à gauche, dans l'ordre suivant : les corps de lord Ogilvie, de lord Lewis Gordon, de Glenbucket et du duc de Perth, les Irlandais et les Français. Quatre pièces de canon étaient placées à chaque extrémité du front de bataille et autant au centre ; l'aile droite était sous les ordres de lord Georges Murray, la gauche sous les ordres

de lord John Drummond, et la seconde ligne sous ceux du général Stapleton. A droite de la première ligne était un escadron de gardes à cheval, et à la gauche de la seconde les chevau-légers de Fitz-James. Le reste de la cavalerie, sous le commandement de lord Pitsligo et de lord Strathallan, faisait partie de la réserve sous les ordres de lord Kilmarnock. Charles se plaça à l'arrière-garde, sur une éminence, à droite de la seconde ligne, avec quelques cavaliers pour dominer le champ de bataille et diriger tous les mouvements. Il y était exposé au canon ennemi, qui tua un domestique à son côté.

Le duc de Cumberland s'avança avec la confiance d'une force supérieure; ses troupes formaient trois divisions parallèles de quatre régiments chacune, commandées par les généraux Huske, Sempill et Mordaunt, avec une colonne d'artillerie sur un flanc, et un corps de cavalerie sur l'autre. Il fit halte à un mille de l'ennemi et présida à ses dernières dispositions. Tel fut l'arrangement de sa triple ligne, que chaque régiment était comme enchâssé l'un dans l'autre, de manière que si, par l'impétuosité de leur attaque, les Highlanders réussissaient à rompre le premier, ils devaient en rencontrer deux autres, sur lesquels se briserait leur choc redoutable. Instruit

par les défaites de Cope et de Hawley, le duc avait exercé ses soldats, en modifiant la vieille théorie du maniement des armes. Le Highlander recevant la pointe de la baïonnette dans son bouclier, l'écartait avec adresse pour frapper à son tour de sa claymore le cœur de son antagoniste. Chaque fantassin anglais avait appris à diriger sa baïonnette obliquement, non plus contre l'homme qui lui était opposé en face, mais contre celui qui l'était à son camarade de droite, afin d'éluder la résistance du bouclier à l'abri duquel l'Écossais assénait toujours ses premiers coups. L'ordre du jour du duc faisant allusion aux lâchetés de Preston-Pans et de Falkirk, menaçait de la peine de mort tout soldat qui prendrait la fuite; mais au moment de combattre, voulant rendre les lâches ou les traîtres sans excuses, le duc déclara que tous ceux qui désiraient se retirer le pouvaient librement. Cette proposition, comme il s'y attendait, fut repoussée par des acclamations d'enthousiasme et les cris de « Flandre! Flandre! » qui exprimaient que les régiments anglais avaient fait en Flandre une campagne sinon toujours heureuse, du moins exempte de honte. Alors le général, pour exalter encore par la haine cet élan de courage, lut une lettre supposée qu'on prétendait avoir trouvée

sur un Jacobite, et dans laquelle on parlait de la soif du sang anglais qui animait tous les montagnards. Le duc termina sa harangue militaire en représentant à ses soldats qu'entourés comme ils l'étaient par des marais et des défilés affreux dont les issues n'étaient connues que des ennemis, c'était pour eux une nécessité de vaincre ou de mourir.

Il était une heure de l'après-midi. On proposa de laisser dîner les troupes : «Non, dit le duc, elles se battront bien mieux le ventre vide ; rappelons-nous le dessert qui leur fut servi après le dîner de Falkirk.»

Soudain les tambours font entendre leurs roulements, les enseignes se déploient, les baïonnettes lancent leurs mille éclairs. L'armée anglaise marche en bon ordre et franchit un marais qui se terminait par un fossé à cinq cents pas des Highlanders.

Les Highlanders s'avançaient de leur côté en colonnes serrées, mais ils observèrent avec un pressentiment funeste que le ciel, qui leur avait été si favorable à Falkirk, se déclarait contre eux. En effet, jusque-là le jour avait été assez pur ; le soleil se couvrit en un instant de sombres nuages, le vent souffla avec violence du nord-est, et jeta contre les partisans de Charles-Edouard une

neige mêlée de pluie. Les Anglais sentirent encore redoubler leur ardeur, et déjouèrent tous les efforts que fit le prince pour tourner leur position.

La bataille fut précédée par un de ces dévouements dont l'histoire ne saurait approuver l'aveugle exaltation. Un Highlander s'approcha des lignes anglaises, feignit de se rendre et fut envoyé à l'arrière-garde : son air sauvage, son costume et son air de dénûment excitaient les méprisantes railleries des soldats ; le pauvre Donald, indifférent à ces insultes, promenait ses yeux en apparence stupides sur ces hommes en uniforme rouge symétriquement alignés, et sur leurs enseignes flottantes au centre de chaque bataillon ; à moitié nu lui-même, il s'arrêtait comme pour admirer en détail chaque grenadier avec son chapeau à trois cornes, son habit à longues basques, son baudrier en sautoir, ses longues guêtres blanches à nombreux boutons ; le costume des cavaliers, plus chargé encore, avec leurs larges bottes, leurs énormes pistolets d'arçon, et les harnais compliqués de leurs chevaux, attirait également son attention (1). On s'amusait de sa curiosité, et on

(1) Une gravure de la bataille de Culloden nous fournit ces détails de costume que l'on trouve aussi dans R. Chambers.

le laissa approcher d'un aide-de-camp qui, communiquant des ordres aux officiers, lui parut être le duc lui-même. Tout à coup ses yeux, en apparence stupides, lancent des regards farouches, son bras arrache avec un geste énergique le mousquet d'un soldat, et il fait feu sur l'aide-de-camp, qui tombe et meurt. Donald fut tué lui-même au même instant, sans chercher à se défendre, ayant fait d'avance à son prince le sacrifice de sa vie. Si Charles-Edouard n'avait été complètement étranger à cet assassinat, on n'eût pas manqué sans doute de le lui reprocher.

---

## CHAPITRE XXXII.

RAVAGES DES BOULETS ANGLAIS. — LES MACDONALDS A L'AILE GAUCHE. — LE SIGNAL DE LA BATAILLE. — LE PREMIER CHOC DES MONTAGNARDS. — LA CAVALERIE DU DUC DE CUMBERLAND. — DÉFAITE DE L'ARMÉE JACOBITE. — DÉSESPOIR DE CHARLES-ÉDOUARD. — IL EST ENTRAINÉ PAR LES IRLANDAIS.

Les précédentes victoires de Charles-Edouard pouvaient être attribuées à l'impétueuse attaque des Highlanders ; mais à Culloden, les Anglais ayant l'avantage du terrain et du vent, le prince eût voulu voir leurs colonnes s'ébranler les premières. Il fit commencer la canonnade par ses artilleurs, qui, calculant à faux la distance, firent si peu de mal aux troupes du duc de Cumberland, que celui-ci affecta d'abord de ne pas y faire attention. Quand, vers une heure et demie, les batteries anglaises ripostèrent, ce fut avec plus d'effet ; un homme tomba à côté de Charles-Edouard ; des rangs entiers furent renversés par les boulets, qui ailleurs déchiraient le sol par de longs et profonds sillons, ou frappant quelques chaumières voisines

en enlevaient la toiture. Ces ravages firent impression sur les montagnards, jusqu'alors accoutumés à fondre sur les canons pour les rendre inutiles. Impatientés de voir quelques uns des leurs tomber de minute en minute, ils s'étonnaient que le prince ne leur donnât pas le signal d'imposer silence à ces bouches meurtrières.

Charles-Edouard avait, comme à son ordinaire, parcouru les rangs et réveillé l'enthousiasme par sa présence. Les seuls Macdonalds l'avaient reçu d'un air sombre; ils se trouvaient pour la première fois placés à l'aile gauche, c'était pour eux une injure et surtout un triste présage. Vainement le duc de Perth vint en appeler à leur valeur héréditaire, vainement il leur disait que graces à eux la gauche allait être désormais aussi honorable que la droite, et que quant à lui, il leur demandait l'honneur de s'appeler Macdonald ; les trois régiments de ce nom semblaient prêts à mourir, mais non à vaincre.

Enfin Charles-Edouard envoya un aide-de-camp porter à lord Georges Murray l'ordre d'avancer ; l'aide-de camp n'était qu'à la moitié du trajet, lorsqu'un boulet le renversa mort. Lord Georges Murray devina sa mission, et il allait donner le signal général de l'attaque, lorsqu'une

femme, lady Mac-Intosh, voyant tout son clan frémir de colère, fit un geste, et l'on vit les Mac-Intoshs, se détachant du centre de la première ligne, fondre les premiers à travers la neige et la fumée sur les Anglais.

Les clans d'Athole et de Caméron, les Stuarts, les Farquharsons et les Macleans suivirent de près les Mac-Intoshs, guidés par lord Georges Murray, qui aimait dans ces occasions à faire le soldat en même temps que le général : si les Macdonalds s'étaient précipités par la même impulsion, combien eût été plus terrible le choc des Highlanders, agissant sur toute la longueur de la ligne anglaise !

Les enfants de la montagne, enfonçant leur toque bleue sur leurs yeux, et baissant la tête sous leur bouclier, couraient comme les vagues d'une inondation soudaine, qui vont bondir contre une muraille ; leur cri d'attaque eut quelque chose de surnaturel, il s'éleva au-dessus du fracas de la mousqueterie et du canon. Les deux premiers rangs des deux armées se rencontrent, et tombent simultanément, les Écossais transpercés par les baïonnettes, les Anglais renversés sous les Écossais ; mais le second rang des assaillants, ayant reçu un feu croisé presque à bout portant, vint s'abattre aux pieds du second rang ennemi, for-

mant une barrière de cadavres amoncelés. Les autres, étonnés, reculèrent; et le petit nombre de ceux qui s'avancèrent encore avec le courage du désespoir, ne fit qu'accroître le nombre des morts. Tout le troisième rang des soldats anglais restait intact, et à l'extrémité de leur aile gauche, le régiment de Wolfe, formé en *potence*, c'est-à-dire dans une position perpendiculaire à la ligne générale, se préparait à envelopper les Highlanders, de concert avec deux régiments de la réserve et ceux qui avaient vainement attendu le choc des Macdonalds, hésitant encore à l'aile droite. Bientôt, après une décharge mal nourrie, les Macdonalds battirent eux-mêmes en retraite. Le seul Chef Macdonald de Keppoch, son neveu et son écuyer, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre, ne voulant pas survivre à la défaite volontaire du clan, coururent au régiment de Pulteney : « Les enfants de ma tribu m'abandonnent ! » s'écriait-il avec douleur. Atteint à mi-chemin d'une balle, il fut relevé par son fidèle écuyer, et retrouva la force d'aller avec son neveu recevoir le coup de la mort à quelques pas plus loin.

Charles-Édouard, voyant sa première ligne repoussée, comptait encore sur la valeur de ses régiments des Lowlands et des Français. Il allait se

mettre à leur tête pour arrêter l'infanterie anglaise, lorsque les piquets du Royal-Irlandais arrêtèrent les dragons de Cobham qui commençaient à poursuivre les Macdonalds; lord Lewis Gordon tint tête à un autre corps de cavalerie, qui survenait à droite à travers les brèches d'un mur de clôture que les Campbells avaient soudain abattu. On put croire que les montagnards allaient se rallier; mais comme si toute leur fougue s'était épuisée dans leur premier échec, au lieu de fondre sur les dragons qui commençaient à tourner bride et qui eussent culbuté une partie des régiments anglais, ils lâchèrent pied en voyant s'avancer en bon ordre la masse compacte de l'infanterie ennemie. Charles-Edouard, décidé à payer de sa personne, accourut sur le champ de bataille. « Courage! s'écriait-il; il dépend encore de nous de vaincre! » Mais on lui répondait par ces cris lugubres qui expriment non la terreur, mais le désespoir du montagnard: « Prince! Ochon, Ochon! Hélas! mon prince, hélas! »

Le désespoir s'empara de Charles lui-même; il versa des larmes de rage; et quoique chacun commençât à fuir autour de lui, il restait immobile comme résigné à la mort. Lord Elcho survint: Prince, dit-il, encore un effort; mais

les officiers irlandais entraînèrent lord Elcho et le prince, couverts de sang et de poussière.

La déroute fut complète; heureusement la cavalerie anglaise ayant fait halte au moment où elle allait envelopper le reste de l'armée jacobite et poursuivre les fuyards, ceux-ci se partagèrent en deux troupes inégales; dont l'une prit la route d'Inverness, et l'autre tournant au sud-ouest traversa la rivière du Nairn et se dispersa dans les montagnes.

La cavalerie légère du duc de Cumberland eut encore le temps de serrer de près les montagnards qui se dirigèrent sur Inverness. Plusieurs furent impitoyablement égorgés; avec eux périrent plusieurs bourgeois paisibles qui étaient sortis de la ville pour être spectateurs de la bataille, et que les soldats feignirent de prendre pour des rebelles. Déjà l'ennemi approchait des faubourgs, lorsque le marquis d'Aiguilles, rassemblant tous les Français (1) qui avaient pris la même direction, protégea la fuite des derniers montagnards; et faisant croire aux Anglais qu'Inverness était en état de défense, il envoya au duc un officier avec un tambour pour offrir de capi-

(1) Mémoires du marquis d'Aiguilles. — HENDERSON's, *History*.

tuler. Il fût reçu prisonnier de guerre, avec tous les officiers et soldats étrangers. Plusieurs Irlandais, grâces à l'ambassadeur, passèrent pour être de sa suite.

L'aile droite fut plus heureuse que l'aile gauche. Un régiment de dragons avait été chargé de lui couper la retraite sur la rivière Nairn; mais saisis d'un involontaire respect pour ces redoutables vaincus, les cavaliers ouvrirent spontanément leurs rangs et les laissèrent passer en silence. Un seul officier eut la fantaisie de faire au moins un prisonnier. Le montagnard auquel il s'adressa lui fendit la tête avec sa claymore, puis s'empara de sa montre avec le plus grand sang-froid, et alla rejoindre ses camarades, sans que l'officier trouvât un vengeur.

Un autre Highlander, d'une taille gigantesque, avait vendu cher sa vie sur le champ de bataille. Blessé et abandonné, il s'appuya contre un mur; là, couvert de son bouclier, il défia une escouade de dragons, et ne fut tué qu'après en avoir lui-même immolé treize. Il s'appelait Golice Mac-Bane.

---

# CHAPITRE XXXIII.

LES SUITES DE LA BATAILLE DE CULLODEN. — LA GUERRE AUX MORTS ET AUX BLESSÉS. — LE VITELLIUS ANGLAIS. — LE GÉNÉRAL WOLFE. — LES CRUAUTÉS DU DUC DE CUMBERLAND. — LE NEVEU DE DUNCAN FORBES. — LES HORREURS DU CHAMP DE BATAILLE. — LE FER ET LA FLAMME. — PERTES DE L'ARMÉE JACOBITE. — RÉJOUISSANCES ET DEUIL.

On pourrait croire la journée de Culloden terminée par la déroute des clans; mais le prince anglais et ses soldats livraient une seconde bataille sur leur champ de victoire aux blessés et aux morts. Il est permis de rappeler, à la gloire de Charles-Edouard, que dans les triomphes de ce prince, l'humanité ne perdait jamais ses droits. Il fit toujours rendre les mêmes soins à tous les blessés, et les derniers devoirs aux braves des deux partis qui avaient succombé : témoin les tombeaux du cimetière de Falkirk. Quant aux prisonniers, tels étaient ses égards pour eux, que quelques uns de ses partisans lui reprochèrent la protection dont il consolait leur malheur. Mais le sang des Jacobites enivra les vainqueurs de Culloden, et les transforma en vrais Cannibales.

La flatterie ministérielle arrête ici la plume de l'historien Home, qui n'a pas compris combien son silence accusait son héros! L'horreur nous retient seule si nous ne découvrons qu'une partie du voile qu'il a jeté sur ce tableau de carnage(1).

Ce n'était pas assez d'avoir, avant le combat, appelé la haine nationale au secours du courage de ses Anglais; le duc de Cumberland se promena parmi les mourants et les morts avec la joie de Vitellius, et donna lui-même le signal du massacre. Il passait avec le colonel Wolfe, lorsqu'il aperçut un Highlander blessé, la tête appuyée sur son bras, et dans les yeux duquel brillait le sourire amer des vaincus. Le duc feignit d'y voir un regard de défi: «Wolfe, s'écria-t-il, brûlez la cervelle à ce drôle qui ose se montrer insolent.» Le héros futur de Québec répondit qu'il n'était pas un bourreau; et cette réponse ne fut pas oubliée toutes les fois qu'il fut question de son avancement. Mais les bourreaux ne manquèrent pas, encouragés par la présence, la voix et les gestes barbares du duc Guillaume. Un des acteurs anglais de cette journée avoue lui-même, dans sa relation, qu'ils « ressemblaient plutôt à des bouchers qu'à des soldats chré-

(1) Walter Scott est moins discret que Home, mais on aperçoit encore l'écrivain courtisan dans son récit.

tiens(1) ». Non contents d'achever les blessés et de mutiler les morts, ils trempaient les mains dans les flots du sang, et s'en jetaient les uns aux autres les éclaboussures, comme des écoliers jouent quelquefois avec l'eau des ruisseaux. Le duc et son armée entrèrent enfin à Inverness, se réservant pour le lendemain et le surlendemain la continuation de leur horrible fête. Après avoir délivré les Anglais prisonniers, le duc choisit parmi ses propres captifs ceux qui pouvaient être accusés de désertion. Une parodie de jugement militaire les ayant déclaré traîtres, il les fit attacher au gibet pour varier ses exécutions. Dans le nombre était le malheureux neveu du président Forbes de Culloden. Cette parenté ne put fléchir le duc. Deux jours après, un officier anglais, enflammé d'un beau zèle à la vue de ce jeune homme exposé à la potence, s'en approcha avec fureur, et perçant de son épée le cadavre sans vie, s'écria, avec un blasphème profane, « que tous les Écossais étaient des rebelles et des traîtres ! » A cette exclamation de l'antipathie nationale, un officier écossais de l'armée du duc tira l'épée avec l'intention de venger l'insulte faite à son pays : ce fut le signal d'un combat

(1) *Lettre d'un gentilhomme de Londres à un gentilhomme de Bath.*

entre les officiers anglais et les officiers écossais témoins de la querelle. Les soldats se rangèrent aussitôt du côté de leurs officiers. Le duc de Cumberland, averti de ce qui se passait, survint à temps pour arrêter une effusion de sang qui aurait pu réparer pour Charles-Edouard les pertes de Culloden, en soulevant contre les Anglais les Campbells et les autres clans qui s'étaient déclarés pour l'électeur de Hanovre. Le duc descendit aux prières, et déclara qu'il reconnaissait les Ecossais pour de loyaux sujets et de braves soldats. On a su depuis que l'accusation de l'officier anglais n'était pas sans quelque fondement. Les Campbells, qui ne prirent part que très indirectement à la journée du 16 avril, commençaient à comprendre que l'honneur de l'Ecosse et son indépendance se rattachaient à la cause de Charles-Edouard. Les Chefs avaient décidé entre eux qu'une troisième victoire, semblable à celle de Preston et de Falkirk, serait considérée comme une espèce de jugement de Dieu en faveur des Stuarts, et qu'ils se prononceraient pour le fils de Jacques VIII.

Le lendemain de leur triomphe, les Anglais retournèrent sur le champ du carnage pour voir si quelques blessés qu'ils avaient laissés à dessein tout nus et exposés aux intempéries de l'air,

avaient survécu. Quelques uns respiraient encore; ils furent égorgés. Le surlendemain, comme si, à l'exemple des ogres des Légendes, ils avaient compté les victimes, ils s'aperçurent que quelques unes manquaient; une perquisition exacte eut lieu dans les chaumières voisines, où l'on trouva en effet des malheureux qui s'étaient traînés sous ces abris pour y mourir en paix, ou y demander un dernier secours. Fidèles à leurs ordres, les soldats les massacrèrent sans remords. D'autres s'étaient réfugiés dans une espèce de grange à bestiaux, où des bergers compatissants avaient osé panser leurs blessures. Les portes furent fermées en dehors sur les Highlanders et ceux qui en avaient eu pitié; puis la grange étant cernée afin que personne n'échappât, elle fut livrée aux flammes. En vain des cris douloureux demandaient grace; l'incendie fut entretenu par les Anglais, qui riaient des contorsions horribles des infortunés condamnés à périr ainsi dans les flammes.

Dix-neuf officiers des clans avaient été reçus dans la cour d'une ferme de Culloden-House, après avoir erré tout sanglants dans un bois voisin pendant deux jours; attachés avec des cordes et durement secoués sur une charrette, ils furent conduits contre un mur d'enclos, où on leur dit

de se préparer à la mort. Affaiblis par les tortures, quelques uns, oubliant leur fermeté, demandèrent la vie à genoux; ils furent fusillés comme les autres, et leurs meurtriers leur brisèrent le crâne avec la crosse de leurs fusils; un seul survécut encore par hasard, et fut délivré par le fils du comte de Kilmarnock qui, passant de ce côté, entendit ses gémissements.

Mais heureux encore ceux dont le supplice fut terminé dans ces trois jours; il y en eut qui traînèrent leurs corps mutilés dans les marais, où un souffle de vie prolongea leurs angoisses au-delà de ce terme. D'autres, qui avaient échappé aux balles et aux baïonnettes anglaises, eurent à fuir la proscription, dont le cercle devait bientôt se resserrer de plus en plus autour d'eux; chassés dans les campagnes comme des bêtes fauves, ils ne trouvaient que dans les villes quelques formes dérisoires de justice pour légaliser les vengeances du duc Guillaume; car il fit quelquefois aux Jacobites la grace de les juger, tout condamnés qu'ils étaient d'avance; mais ce ne fut généralement que plus tard, lorsque, selon l'expression de Johnson, la loi n'eut plus qu'à glaner après le glaive.

La journée de Culloden, décidée par l'artillerie, ne coûta guère aux Anglais que trois ou

quatre cents hommes. Charles-Edouard en laissa sur le champ de bataille plus de mille, et dans le nombre plusieurs des plus braves Chefs; car, dans chaque clan, les Chefs et les Dwine-waisels, ou gentilshommes, donnaient l'exemple de mourir, comme celui de frapper les premiers coups. Ce fut ainsi que périrent presque tous les premiers rangs des Camérons, des Mac-Intoshs, des Stuarts, des Frasers et des Mac-Lachlans ou Macleans. Le Chef Mac-Lachlan étant mort, son lieutenant-colonel, Maclean de Dimmen, prit le commandement, et il ramenait le double clan des Macleans et des Mac-Lachlans à la charge, lorsqu'il vit tomber à ses côtés ses trois fils, l'un mort, les deux autres blessés. « J'ai besoin d'une triple vengeance », s'écria-t-il en attaquant seul trois dragons, dont il tua l'un et blessa l'autre. Il allait frapper le troisième, et fut prévenu par trois autres qui vinrent au secours de leur camarade et lui fendirent la tête. Lady Mac-Intosh, faite prisonnière à Inverness, avait perdu tous ses officiers moins trois, depuis le colonel jusqu'aux enseignes.

Le lieutenant-colonel des Frasers, dix-sept officiers des Stuarts d'Appin et dix-huit des Camérons, perdirent aussi la vie; Lochiel ne

fût que blessé, quoiqu'il vit plusieurs fois le trépas de bien près.

Parmi les prisonniers faits à Inverness, se trouvèrent plusieurs dames, qui ne désavouèrent ni leurs affections ni, quelques unes, leurs exploits personnels.

Les dépouilles furent considérables, y compris trente pièces de canon, deux mille trois cent vingt fusils, cent trente claymores, trente-sept barils de poudre et vingt-deux fourgons. Il fut donné à chaque soldat anglais une demi-couronne pour chaque fusil, un shelling pour chaque sabre ou épée qu'ils rapportaient. Seize guinées étaient le prix d'un drapeau; on en réunit quatorze qui furent, plus tard, portés à Edimbourg, en procession solennelle, par des ramoneurs, jusqu'au pied de la croix des proclamations, où ils furent brûlés par la main du bourreau.

La nouvelle de la bataille de Culloden parvint à Edimbourg pendant la nuit du samedi au dimanche de la semaine, et le canon du château, tiré en signe de triomphe, fut un vrai glas de mort pour les malheureux Jacobites. Plusieurs, et des femmes surtout, ne sortirent plus de leurs lits que pour être conduits au tombeau, les uns frappés réellement de mort subite, les autres,

dans leur désespoir, renonçant à jamais au jour et aux habitudes journalières de la vie.

La joie du parti contraire éclata en violents transports; les réjouissances publiques commencèrent, et les adresses loyales proclamèrent la délivrance de l'Écosse. A Londres, où ce mot signifiait la conquête, les fêtes ne furent pas oubliées, et la reconnaissance nationale prépara des récompenses au vainqueur.

---

# CHAPITRE XXXIV.

LORD LOVAT A GORTULEG. — ARRIVÉE DE CHARLES-ÉDOUARD. — SON ENTREVUE AVEC LE VIEUX CHEF. — DÉPART DE GORTULEG. — CHARLES-ÉDOUARD A INVERGARY. — NOUVELLES DE LORD GEORGES MURRAY. — MESURES DU DUC DE CUMBERLAND POUR ÉTOUFFER LA RÉBELLION. — LA CHASSE AUX REBELLES. — LA PERSÉCUTION. — LE CAMP DU DUC. — LES JEUX DES SOLDATS. — LES GRANTS DE GLENMORISTON. — LE GARDE-CHASSE MACDONALD. — LE DRAGON ET LE FILS DE LA VEUVE. — DUNCAN FORBES.

Depuis que Charles-Edouard occupait le comté d'Inverness, lord Lovat, enfin démasqué dans sa tortueuse politique, semblait cependant avoir éludé l'occasion de le voir. Les Frasers, sous la conduite de son fils, étaient au nombre des combattants de Culloden. Retiré dans le manoir de Gortuleg, le vieillard attendait avec une impatiente inquiétude les nouvelles de la bataille. Tout à coup un nuage tourbillonne dans la plaine et s'approche rapidement. Peu à peu on distingue une troupe de cavaliers accourant à toute bride, avec ce désordre qui dénonce la fuite. La première personne qui les aperçut, c'était une dame qui

a survécu assez long-temps pour raconter ses émotions d'alors au poète de l'Écosse (1), s'imagina d'abord qu'elle voyait une apparition de lutins ; et comme la superstition prétend qu'une telle apparition cesse d'être visible entre deux mouvements des paupières, elle fixait, comme malgré elle, sur ces cavaliers, un regard immobile et effaré : elle reconnut enfin que ce n'étaient pas des esprits; mais sa terreur ne fut guère moins grande, lorsque, descendant de cheval, le prince se nomma et demanda à être conduit à lord Lovat. Charles-Edouard le trouva dans une espèce de pavillon où il aimait à aller seul méditer ses rêves d'ambition et de pouvoir : son astuce, qui passait pour sagesse, la vénération qu'inspire un vieillard octogénaire, et ce besoin de conseils qui rend les princes comme les autres si dociles dans le malheur, faisaient espérer à Charles-Edouard qu'il allait retremper son courage dans son entrevue avec ce Chef si renommé parmi les montagnards. Mais privé de toute sa fermeté dans une si grande infortune, ou, comme le disent les traditions, dompté et abattu tout à coup par une vision de la mort sanglante qui devait terminer sa longue carrière d'intrigues, lord Lovat

(1) Article sur les *Culloden-papers*, *Quarterly R.* 14.

ne donna au prince que le triste spectacle de son désespoir et de ses lamentations. : « Qu'on me « tranche la tête, s'écriait-il, qu'on me tranche « la tête. Mon clan est perdu; tous les clans sont « perdus; et tout le blâme en retombera sur moi. « Hélas! n'ai-je point ici un ami pour mettre un « terme à ma vie et à ma douleur! » Puis, fixant un moment ses regards sur le noble fugitif, il les détournait soudain comme effrayé de la poussière qui le souillait (car Charles avait eu un cheval tué sous lui) et du sang qui coulait d'une légère blessure que lui avait faite une balle de carabine. Apercevant des visages amis ou connus parmi quelques uns des compagnons de Charles-Édouard, il les appelait par leurs noms, et les suppliait de nouveau de lui donner la mort. Personne n'osait lui répondre. Charles-Édouard le premier prit la parole, réduit à offrir des consolations au lieu d'en recevoir: « Milord, lui dit-il, ne vous désespérez pas, nous avons pour nous deux victoires contre une; la partie n'est pas perdue; nous prendrons notre revanche de celle-ci. » Alors, essayant de distraire Lovat de ses terreurs par les détails mêmes de la catastrophe qui les causait, il lui vanta la bravoure de son fils et des Frasers; mais en se plaignant de ceux qui avaient si mal compris et si mal exécuté ses

ordres dans l'attaque nocturne du 15 avril. Ces discours et quelques autres rendirent un peu de calme à l'esprit du vieux Chef. Lord Lovat, démentant peut-être pour la première fois son caractère qu'un mémoire contemporain nous décrit « superstitieux et enthousiaste, fertile en ex« pédients, hardi en exécution, timide dans les « petits accidents, et résolu dans les grands « dangers », ne prêta qu'une attention distraite aux récits du prince qui lui racontait comment, entraîné par ses fidèles officiers, il avait traversé le Nairn au gué de Falie, après avoir désigné pour rendez-vous aux Chefs Ruthvens de Badenoch, et divisé sa suite en divers détachements qui avaient pris différentes routes.

Charles-Edouard parlait encore, lorsque lady Gortuleg vint l'interrompre pour l'inviter à accepter quelque nourriture et à goûter quelque repos. Il écouta cette offre en homme épuisé par la fatigue et la faim, laissant lord Lovat à ses amères réflexions. Il mangea l'aile d'une poule tuée à son intention; et s'étant réveillé après une ou deux heures d'un sommeil agité, il vit arriver une partie de son escorte. Entouré de ces braves, il alla rejoindre le vieux Chef, espérant que la réflexion aurait apaisé son trouble et dissipé ses noirs pressentiments; mais lord Lovat, toujours

épouvanté, s'écriait encore : « Mon clan est perdu, mes enfants sont exposés aux fureurs du gouvernement ; je n'ai plus qu'à m'attendre à la plus cruelle sévérité. Mes domaines ne sont désormais plus mon sanctuaire. Je n'ai plus à espérer qu'en la clémence du duc de Cumberland ; et puisque aucun ami ne veut me rendre le service que je réclame, je vais me livrer à mon ennemi, qui probablement m'écoutera avec plus de faveur. »

Telles étaient les expressions de son délire, comme s'il réservait le reste de son ancienne énergie pour supporter cette mort qu'il redoutait et appelait en même temps. Shéridan, Sullivan, O'Neil, et les autres officiers du prince, montraient plus de courage. Mais il fallait prendre une décision sur ce qui restait à faire. Après quelques débats auxquels lord Lovat fut amené peu à peu à prendre part, on convint que Gortuleg était trop proche des troupes anglaises pour que Charles-Edouard pût y rester en sûreté, et qu'il serait plus prudent de se diriger vers les bords de la mer. Cette nouvelle proposition de fuite révéla au prince que ses plus zélés partisans regardaient sa cause comme perdue, et il crut devoir licencier son escorte : « Messieurs, dit-il à ceux qui venaient de le rejoindre, avec tant de braves gens autour de ma personne, je ne saurais m'ac-

coutumer au rôle de fugitif, et d'ailleurs je n'ai plus d'argent. Que chacun s'occupe de sa sûreté particulière; mais, ajouta-t-il en essuyant une larme, si vous et moi nous parvenons à gagner une terre étrangère, j'userai du peu de crédit que j'y trouverai pour vous obtenir du service et un grade digne de chacun de vous. » C'était le cri de « sauve qui peut ». Après des adieux pénibles, Charles ne garda auprès de lui que sept compagnons; et, montant à cheval, il prit la route d'Invergary, résidence du Chef d'un clan des Macdonalds. Il passa sous le fort Auguste, à deux heures après minuit, et arriva deux heures avant le jour sur les bords du lac Gary. Un vieux montagnard était seul resté dans la résidence de son Chef, et reçut les fugitifs sans les connaître. Le prince dormit tout habillé dans ce manoir solitaire, où il y avait une telle rareté de provisions, qu'il n'eut pour apaiser sa faim que deux saumons pris dans le Gary par Édouard Burke, domestique d'Alexandre Mac-Leod, qui s'était attaché à lui. Cet Edouard Burke, serviteur intelligent, et qui connaissait la contrée, devint le guide de de la petite troupe. Il changea d'habits avec Charles avant de quitter Invergary, pour se rendre dans le pays de Lochiel. Ils frappèrent le soir sur les neuf heures à la maison d'Achna-

carrie, qu'habitait un Caméron, qui leur donna l'hospitalité. Telle était la lassitude du prince, qu'il s'endormit sur sa chaise pendant que Burke lui déboutonnait ses guêtres. Mais le lendemain le bruit se répandait déjà que les Campbells s'avançaient vers le Loch-Arkaig, sur lequel est situé Achnacarrie. Les fugitifs, accompagnés de leur hôte, se retirèrent à l'extrémité du pays des Camérons, où ils furent bien accueillis dans le hameau de Mewbil; et après avoir vainement attendu pendant près de vingt-quatre heures des nouvelles de leurs amis, ils s'éloignèrent du côté d'Oban, obligés d'abandonner leurs chevaux; car désormais il n'y avait plus de route; il leur fallait continuellement franchir des torrents et gravir des rochers escarpés. Ils restèrent cachés dans une cabane sur la lisière d'un bois; et le 20 avril, Charles-Edouard, traversant de nouvelles montagnes, parvint avec trois compagnons jusqu'au petit village de Glenboisdale, dans ce canton de Moidart où il avait débarqué plein d'espérances quelques mois auparavant. Ce fut là que plusieurs proscrits vinrent de nouveau se réunir à lui, mais tous si découragés, qu'apprenant que, fidèles à leur serment, plus de mille hommes dévoués l'attendaient à Badenoch, Charles leur envoya un messager pour leur annoncer qu'ils

pouvaient se disperser. Il se préparait lui-même à se réfugier dans les îles, lorsqu'arriva un agent de lord Georges Murray, qui le suppliait de ne pas quitter la terre ferme. « Tout n'était pas perdu, disait-il ; le duc de Cumberland et ses Anglais commençaient à peser sur les habitants de la Haute-Ecosse. On pouvait espérer de voir le pays se soulever en masse au premier signal. Il importait donc aux vaincus de continuer la guerre en partisans, et de rester les maîtres des côtes de la mer Germanique, pour y favoriser le débarquement des nouvelles armes et des munitions qui devaient toujours arriver de France. » Mais des préventions funestes, entretenues, dit-on, par l'Irlandais Sullivan, empêchèrent Charles-Edouard d'écouter cette proposition de lord Georges, qui passait aux yeux de quelques officiers pour un traître vendu à l'Electeur. Clanranald, Enéas Macdonald et Lockhart de Carnwarth, répondaient de la sûreté du prince s'il voulait les suivre dans leurs montagnes; Sullivan l'emporta, et Charles-Edouard ne demeura quatre jours de plus à Arisaig que pour attendre un montagnard nommé Donald Mac-Leod, qu'on avait envoyé chercher à l'île de Skye, pour lui servir de guide dans les Hébrides.

Pendant que le prince achevait ainsi de licen-

cier son armée, le duc de Cumberland s'occupait activement d'en poursuivre et d'en anéantir les débris, en même temps que, pour prendre plus sûrement possession de la contrée, ses vengeances entretenaient la terreur parmi les habitants plus paisibles qui n'avaient favorisé encore que de leurs vœux le retour des Stuarts. Les régiments anglais et les soldats de milice, divisés en détachements plus ou moins nombreux, furent échelonnés de manière à traquer, pour ainsi dire, les victimes. Le comte de Loudon, le laird de Mac-Léod et sir Alexandre Macdonald, avec dix-sept cents hommes, furent dirigés dans le Lochaber; ils y furent joints par le clan d'Argyle que commandait le général Campbell, un des plus actifs ennemis du nom de Stuart; six cents hommes envahirent le pays des Frasers, d'autres allèrent occuper le comté de Ross; lord Fortrose, avec un corps de Mac-Kensies, fut commis au soin de garder les passages des îles, avec l'ordre de ne laisser embarquer aucune personne suspecte; les dragons de Cobham et de lord Mark Kerr prirent position sur la côte de l'est, et des détachements de milice locale furent distribués à tous les défilés extérieurs et aux gués des rivières, jusqu'au golfe du Forth.

Alors commença la « chasse aux rebelles ».

Après une proclamation qui invitait tous les Jacobites à remettre leurs armes et à se livrer eux-mêmes à la merci du roi, le duc de Cumberland fit marcher sa justice militaire dans tous les cantons où elle put pénétrer. Il quitta Inverness, et alla asseoir son camp sous les murs du fort Auguste. Ce fut le point central d'où ses soldats allèrent dans tous les sens porter le fer et la flamme sur le sol des Highlanders. Leurs habitations étaient incendiées, et tout homme qui fuyait à l'approche de la dévastation, était, par ce seul fait, convaincu de rébellion, poursuivi et exécuté. Les troupeaux étaient enlevés et emmenés au camp; les malheureux propriétaires, leurs femmes, ou leurs enfants, orphelins les suivaient quelquefois, espérant en obtenir une partie, en touchant le duc par le spectacle de leurs misères; on les laissait mourir de faim à côté de leurs bestiaux égorgés, et quelques uns furent réduits à implorer comme une grace de lécher le sang des tueries. Bientôt les plus horribles malédictions des prédicateurs fanatiques furent réalisées; à dix lieues à la ronde, dans ces vallons dépeuplés, « on eût cherché vainement la fumée d'un toit, on eût écouté vainement pour entendre un coq chanter ».

Le duc eut parmi ses officiers anglais et écos-

sais des courtisans de sa barbarie. Le général Hawley, le colonel Howard, le capitaine Scott et le major Lockhart se montrèrent aussi altérés de carnage que leur prince ; quand on montrait au major une *carte de protection* vendue à prix d'or au nom du duc ou d'un autre commandant supérieur, il faisait jeter dans les flammes le porteur avec sa carte, en disant « que, serait-elle signée du ciel, il n'écouterait que son devoir ». Ce devoir était l'obéissance aux ordres secrets du duc, qui rendaient illusoire toute protection.

Cependant le temps se passait en orgies et en jeux dans le camp du fort Auguste ; enrichis par le butin, les soldats faisaient venir dans les Highlands tout le luxe des villes ; c'était un marché continuel, où les chevaux, les bœufs, les moutons, les chèvres, étaient vendus pour quelques schellings ; les maquignons et les fermiers du Yorkshire y firent d'excellentes affaires ; tout l'argent revenait aux cantinières, aux marchands de liqueurs et aux filles de joie. Cependant, amollis par leurs débauches, les Anglais se plaignaient de l'ennui, et maudissaient les rebelles qui les avaient attirés dans un pays qu'ils appelaient un enfer de rochers et de précipices. Il fallut que le duc instituât des jeux, comme le Satan de Milton, pour distraire les démons de

ce pandemonium. Bientôt lassés de disputer entre eux les prix de la course ou de la lutte, ces guerriers admirent à leurs fêtes les filles de joie, qui ne conservaient pas toujours leurs vêtements, pour être plus agiles : « Hawley, dit une ballade, remportait toujours la palme de la vitesse, tant sa course rapide à Falkirk lui avait profité ».

Le duc de Cumberland pouvait se féliciter d'avoir compté sur la terreur pour dompter l'énergie des montagnards. L'Ecosse était épuisée de son sang le plus pur et le plus généreux; Grant de Glenmoriston amena tous les soldats de son clan au duc pour faire sa soumission. Le duc les fit désarmer et déporter aux colonies comme des malfaiteurs, pour apprendre, dit-il, aux Ecossais, que le roi était le maître absolu de tous ses sujets. Aussi de la part des vaincus, plus de ces vengeances sanglantes, plus de ces ruses audacieuses qui effrayèrent les conquérants anglais au temps de Wallace et de Bruce; les proscrits n'avaient plus de force que pour défendre isolément leur vie, ou pour se cacher et fuir. Aucune voix ne menaçait; le murmure de la plainte osait à peine se faire entendre; il n'y eut que quelques soldats du duc qui furent çà et là punis de leur insolente oppression.

A peine les derniers habitants d'Invergary et

d'Achnacarrie avaient pris la fuite à la suite du prince, dont les traces seules les dénonçaient à l'incendie et à la mort, que les Anglais y arrivèrent, et il n'y eut bientôt plus que des ruines pour témoigner de l'hospitalité que le malheur avait reçu dans ces cantons. Le jardinier d'Achnacarrie était demeuré dans sa cabane, espérant qu'on ne ferait pas la guerre à ses paisibles occupations ; mais on le soupçonna d'avoir enterré le trésor de la maison; deux hallebardes de sergent furent dressés en forme de gibet ; il y fut attaché tout nu et passé aux baguettes, jusqu'à ce qu'il révélât l'endroit où avaient été, en effet, cachés quelques meubles.

Un garde-chasse de la maison de Glengary qui s'était tenu à l'écart, revint dès que les Anglais eurent continué leur route ; en son absence, son petit champ avait été ravagé et sa femme violée. Dans l'amertume de son cœur, il saisit un mousquet oublié par les militaires, et jura de ne goûter aucun repos qu'il n'eût tiré vengeance du ravisseur : on lui dit que c'était l'officier du détachement et qu'il était parti sur un cheval blanc. Le montagnard était aux aguets derrière un rocher, lorsqu'il reconnut la monture : il fit feu et ne manqua pas le cavalier, qui tomba mort à l'instant. Par malheur, ce n'était pas le vrai cou-

pable, mais son domestique. Le garde-chasse alla plus loin, attendit le détachement, et, cette seconde fois, voyant sur le cheval un officier en uniforme, il ne fut pas moins adroit que la première; mais le lendemain il apprit qu'il avait tué le major Monro de Calcairn à la place du ravisseur. Concluant de cette double méprise que le ciel n'approuvait pas son ressentiment, il y renonça.

Un autre montagnard fut plus heureux dans sa vengeance, qu'il ne put satisfaire cependant qu'après de longues années. C'était un jeune homme de seize ans, fils d'une pauvre veuve, et qui, n'ayant point pris part à l'insurrection, avait cru n'avoir rien à craindre. Des dragons qui faisaient la chasse aux rebelles vinrent frapper à la porte de la chaumière et demandèrent des rafraîchissements. La veuve leur servit du lait, en leur disant que c'était tout ce qu'elle pouvait leur offrir, car tout son bien était une seule vache. Quand le lait fut bu, un dragon tira son sabre et tua la vache: la pauvre femme, réduite à la misère, mourut peu de temps après de douleur et de faim. Son fils erra plus d'un mois de porte en porte pour mendier du pain ou du travail, jusqu'à ce qu'un recruteur, le trouvant bon à servir le roi Georges, lui fit revêtir l'habit rouge. Long-temps après, dans un bivouac de la guerre

de sept ans, des dragons se racontaient leurs exploits. Un d'eux s'écria : « Pour moi, je me vante d'avoir fait mourir de faim une vieille sorcière du Nithsdale : je tuai sa vache et ravageai tout son jardin. — Et n'en avez-vous aucun remords, demande tout à coup un jeune soldat au vieux dragon? — Pas le moindre, reprit celui-ci. — Eh bien! scélérat, dit l'autre, défends-toi; cette femme était ma mère, et il y a long-temps que je te cherche. » Le vieux dragon tomba percé de deux coups de sabre.

Cependant une voix de merci osa s'élever au milieu de la désolation de l'Écosse : ce fut celle du président Duncan Forbes de Culloden, dont la propriété territoriale venait de donner son nom à la victoire des Anglais. Ayant combattu de toute son influence le retour des Stuarts et sacrifié sa fortune à la cause de l'Électeur, il espérait que sa modération serait écoutée au jour du triomphe ; mais la modération est une vertu importune pour les passions politiques. Duncan Forbes perdit tout le fruit de ses services en voulant parler en faveur des vaincus : il en appela d'abord à la générosité du duc de Cumberland, et prononça le mot de clémence. Le duc resta sourd à ses patriotiques conseils ; il parla alors des lois du pays : « Les lois ! répondit le fils de

Georges II, quelles lois! j'enverrai une brigade pour vous donner des lois.»

Duncan Forbes n'avait pu sauver son propre neveu, qui figura des premiers aux gibets d'Inverness. Pouvait-il être plus heureux en plaidant pour ceux qui n'avaient à son intérêt d'autres titres que leur malheur? Il ne lui resta plus qu'à détourner les yeux quand il rencontrait ceux de ses concitoyens qui avaient espéré trouver un asile dans le sanctuaire de la justice où présidait un si digne magistrat. Vainement voulut-il réclamer pour lui-même les avances qu'il avait faites au gouvernement; elles ne lui furent jamais remboursées. Se reprochant peut-être d'avoir cru à l'humanité de cette maison de Hanovre, si altérée du sang écossais, il mourut de douleur (1).

(1) On répète souvent que les princes ne sont que d'illustres ingrats, et l'on a surtout en vue les princes légitimes, parce qu'on suppose que la nature de leur pouvoir, consacré par *le droit divin*, les élève au-dessus de tous les sentiments comme de toutes les lois. Les princes du gouvernement de fait valent-ils mieux, une fois princes? Nous répéterons volontiers lei une réflexion de M. de Châteaubriand : « Il est vrai que l'on crache au visage des princes quand ils sont tombés : reste à savoir si les princes lorsqu'ils ont retrouvé leur pouvoir ne crachent pas au visage de ceux qui les ont servis. » *Essai sur les révol.*, *pag.* 144.

On raconte que, par la suite, ses enfants obtinrent le privilége d'une distillerie franche d'impôt, en dédommagement des dépenses qui avaient ruiné leur famille; mais, en 1785, on se lassa d'être reconnaissant et juste, même à demi. Ce privilége fut révoqué.

# CHAPITRE XXXV.

LE VIEILLARD ET LA JEUNE FILLE. — LA RETRAITE DES FRASERS. — LES LAMENTATIONS DU VIEILLARD. — SORT DE QUELQUES UNS DES PRINCIPAUX JACOBITES. — LE COMTE DE CROMARTY. — LE COMTE DE KILMARNOCK ET SON FILS. — LE DUC DE CUMBERLAND. — LE GÉNÉRAL CAMPBELL. — L'ILE DE SAINTE-KILDA.

« Où est allé ton père, ma petite Marie? où est donc notre Lady depuis le matin? As-tu vu les habits rouges former leurs rangs sur le gazon vert? as-tu entendu le cor retentir sur la montagne?

« — Vieillard à barbe blanche, ne m'interroge pas; va questionner la jeune fille qui est assise au bord de la mer : les habits rouges ont passé ici, et pour notre malheur le corbeau s'est enroué avec le sang qu'il a bu!

« Ecoute, ô vieillard, comme sa voix est devenue rauque! Le sang des Frasers est trop chaud pour son gosier; je crois que le traître est de race anglaise. Les Anglais font leur proie dès

vivants et lui des morts. Quand j'étais un enfant, nous l'appelions familièrement le chantre d'Errick, le prêtre du rocher ; mais il n'est plus l'ami des montagnards, cet esclave des Saxons, ce buveur de sang !

« — Bonne petite fille, pourquoi parles-tu de la sorte ? Le corbeau est notre ami ; sa voix rauque exprime la colère : il ne déchirera pas de son bec la tête couverte de la toque, ni le corps revêtu du tissu de tartan ; mais montre-moi le rocher où demeurent les Frasers, ou se cachent Foyers, Culduthil et Gorthaly : le danger approche ; il faut que je leur parle, il faut que je les voie en secret à la clarté de la lune.

« — Vieillard à barbe blanche, vous devez être un ami ; car la vérité sort de vos lèvres, et une larme mouille vos yeux : passez dans ce sentier où le torrent murmure et réveille l'écho de la montagne quand le vent s'est tu. Là, je les ai trouvés la nuit dernière, je les ai trouvés dans la caverne où ils se cachent des oppresseurs ; je les ai vus là s'agenouiller, après le dernier cri du coq de bruyère, prier pour leur prince et dormir sur la pierre.

« Oh ! dis-moi, vieillard, quel sera le sort de ceux qui égorgent les braves des montagnes, qui forcent nos généreux Chefs de fuir dans le désert,

qui chassent leur propre prince comme le daim ou le chevreuil?

« — Ma bonne petite fille, au-dessus de ce soleil étincelant existe quelqu'un qui voit tout ce qui se fait. Un jour il punira les tyrans de leurs crimes, et les noms des braves ne périront pas pour toujours (1). »

Ce chant, traduit du gaëlique, nous peint la désolation de l'Ecosse : les deux acteurs visibles de ce petit drame sont un vieillard et une jeune fille, dont toute l'occupation est désormais de veiller à la sécurité des proscrits ou de gémir sur leurs périls sans cesse renaissants. La muse jacobite a changé de ton depuis la défaite de Culloden : toutes ses compositions ne sont plus que des accents de douleur : tel est encore ce fragment de « la complainte du vieillard » (Old man's Lament) :

« J'avais trois fils, forts et braves ; ils sont couchés à côté les uns des autres, sanglants et froids. J'avais une cabane avec une femme bien aimée, et deux petits-fils qui nous souriaient déjà ; j'avais deux vaches dans mon enclos... ; mais le cruel duc de Cumberland m'a tout ôté.

« La vengeance et le désespoir m'arrachent

(1) *The Fraser on the correi.* Hogg's *Jacobite relics.*

tour à tour des larmes : j'appelle de tous mes vœux le jour fatal à l'oppresseur. Je vis solitaire, je me repose solitaire, je n'ai plus que le ciel à qui raconter mes chagrins... Ton bras est trop faible, me dit le ciel, pour frapper et abattre l'orgueilleux; je me charge de venger ton sang. »

Cependant les prisons se remplissaient de tous les officiers que leur rang dans l'armée jacobite désignait aux angoisses plus longues d'un procès en trahison et à la hache des bourreaux anglais.

Le comte de Cromarty s'était laissé surprendre dans le Sutherland, la veille de la bataille de Culloden, par une imprudence qui rappelle la malencontreuse galanterie du général Hawley, le matin de la bataille de Falkirk. Il se rendait à Inverness avec un détachement de Mac-Kenzies, et il s'arrêta au château de Dunrobin, habité par la comtesse de Sutherland, dont le mari était engagé dans le parti contraire. Soit excès d'hospitalité, soit trahison, la comtesse le retint le plus long-temps qu'elle put. Laissant prendre les devants à sa troupe, il tomba au pouvoir d'un corps de milice aux ordres du laird de Dunrobin, qui, mari jaloux ou Whig sévère, envoya à Londres sous bonne escorte l'hôte de sa dame.

Le comte de Kilmarnock, lord Lovat, lord Balmerino et d'autres l'y suivirent bientôt.

Pendant le désordre de la mêlée de Culloden, la neige et la fumée obscurcissant les objets, le comte de Kilmarnock alla se jeter au milieu d'un escadron ennemi en croyant joindre les cavaliers du régiment de Fitz-James, et ne reconnut son erreur que lorsqu'il fut obligé de rendre son épée. On le conduisit à travers les lignes de l'infanterie anglaise, où son jeune fils, lord Boyd, était enseigne. Le comte avait perdu son chapeau dans le combat, et ses longs cheveux blancs tombaient épars sur son front; mais pouvait-il ne pas être reconnu par ce fils que le lien du serment militaire avait retenu sous la bannière de la maison de Hanovre? La neige tombait et le vent soufflait encore. Ne pouvant voir sans douleur la tête de son vieux père exposée à l'orage, le jeune lord s'avança vers lui, couvrit ses vénérables cheveux blancs de son propre chapeau, et rentra dans les rangs sans prononcer une parole, après avoir donné au comte cette preuve muette de respect filial.

Lord Lovat avait quitté Gortuleg deux heures après Charles-Edouard: tout le dévouement des hommes de son clan lui était désormais nécessaire. Trop faible pour soutenir les fatigues de la fuite, il se fit porter en litière à travers les cantons de Moidart ou d'Ardnamuchan, et puis

d'une île à une autre. Evitant les maisons habitées, il passait la nuit dans des cavernes ou des ruines. Enfin, un enfant le trahit sans le connaître à un détachement de Campbells qui le cherchait : il fut trouvé comme « emmaillotté » avec deux épaisses couvertures dans le tronc d'un arbre.

Il paraissait bien difficile que le plus illustre de tous ces fugitifs ne tombât pas entre les mains de ses vainqueurs. Le duc de Cumberland avait juré de s'en emparer : « Messieurs, disait-il à ses agents, point de prisonniers : vous me comprenez ? » voulant dire qu'en cas de résistance, on devait lui amener Charles-Edouard mort ou vif. La somme considérable de trente mille livres sterling, qui devait être le prix de cette tête proscrite, semblait à la fois une tentation violente pour la pauvreté des Ecossais, et un moyen d'activer le zèle des soldats. Aussi, au moindre indice, les limiers de la persécution allaient et venaient d'une extrémité de l'Ecosse à l'autre. La nouvelle s'étant répandue que le prince était caché à Sainte-Kilda, le général Campbell s'y rendit aussitôt avec une escadre. Sainte-Kilda est l'île la plus lointaine et la plus isolée de l'archipel des Hébrides, peuplée par quelques familles aborigènes, qui vivent de leur pêche et de leur

chasse. A cette époque, cette île faisait partie des domaines du laird Mac-Leod, dont l'intendant ou facteur allait une fois l'année y percevoir une faible redevance en nature; car encore aujourd'hui l'argent et les autres métaux monnayés y sont à peu près inconnus. Ce facteur était le seul étranger qui rappelât aux insulaires de Sainte-Kilda qu'il existait d'autres îles et d'autres pays que leur rocher solitaire. Le laird de Mac-Leod était pour eux le plus grand souverain de la terre. A la vue des voiles anglaises, ces hommes à demi-sauvages, effrayés, comme leurs ancêtres l'avaient été à l'approche des vieux pirates danois, se cachèrent dans leurs cavernes ou sur la cime de leurs montagnes. Ce ne fut pas sans peine que le général put en faire saisir quelques uns, qu'on voulut forcer à déclarer dans quel asile était le Prétendant. Il eût autant valu leur demander où était Pompée ou César. Ces pauvres insulaires n'avaient jamais entendu parler ni de Charles ni de Georges : tout ce qu'ils avaient cru comprendre du récit de quelques pêcheurs, sur la grande cause politique qui se décidait par le sort des armes dans l'empire britannique, c'était que le laird de Mac-Leod, leur suzerain, qui s'était déclaré contre les Stuarts, avait eu une sanglante querelle avec « une vieille femme », et l'avait mise à la raison.

Le général remit à la voile, en rapportant peut-être de cette expédition une pensée philosophique sur la vanité des gloires de la terre.

Suivons maintenant les traces du prince proscrit, qui espérait trouver un asile parmi ces rochers continuellement battus par les flots d'une mer orageuse, pour y épier le pavillon fleurdelisé, dernière espérance de sa fuite.

## CHAPITRE XXXVI.

L'ADIEU DU MONTAGNARD. — LES REGRETS DU VIEILLARD. — LES HÉBRIDES. — UN PILOTE. — DONALD MAC-LEOD. — DÉPART POUR LES ILES. — LA TEMPÊTE. — LEWIS. — STORNOWAY. — ÉDOUARD BURKE. — LA CUISINE DU PRINCE. — NOUVELLES DE LOCHIEL. — LA CHASSE ET LA PÊCHE. — LE MENDIANT. — SULLIVAN, O'NEIL, CLANRANALD, LADY CLANRANALD. — FLORA MACDONALD. — SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC CHARLES-ÉDOUARD. — LE REPAS HOMÉRIQUE. — LE PASSE-PORT. — MAC-EACHAN.

Au milieu de leurs périls personnels et de leurs malheurs, les vaincus de Culloden avaient toujours présents à leur pensée les périls et les malheurs de leur prince; savoir qu'il avait trompé la poursuite de ses ennemis, était pour eux la plus douce consolation; c'est un sentiment qui se retrouve dans tous les chants de deuil de la muse jacobite.

THE HIGHLANDER'S FAREWELL.

« Hélas! où irai-je chercher mon pain? Hélas! où irai-je porter mes pas errants? Hélas! où irai-je cacher ma tête? car je ne puis demeurer

ici plus long-temps ! Que les vagues se soulèvent, que les vents soufflent l'orage et me menacent de toutes parts ; n'importe, je dois abandonner ma terre natale, et m'exiler sur la terre de l'étranger.

« Le vallon qui était le vallon de mon père doit être quitté par ses fils ; la maison de mon père est abattue sur la bruyère ; hélas! hélas! notre gloire n'est plus ; elle nous a été ravie par un lâche imposteur, nos mains sont encore sur la garde de la claymore, mais la force de nos bras est brisée.

« Et toi, mon prince, mon prince malheureux, ton peuple t'a désavoué ; tes sujets t'ont poursuivi et chassé, toi et tes Chefs fidèles. Dans l'excès de ma misère, si j'oublie ton sort, jeune prince errant et proscrit, ce cœur aura cessé de battre, et toutes mes douleurs seront terminées.

« Adieu, adieu, chère Calédonie, tu n'es plus la patrie des fils de Gaël, un étranger occupe ton trône antique ; la ruse et la trahison l'ont rendu le plus fort. Tes braves et tes justes sont dans la poussière ou sur le bord du précipice ; la pitié céleste a fermé les yeux pour ne plus te voir. Adieu, adieu pour jamais. »

Si à ces chants de deuil se mêle une malédiction, ce n'est jamais contre le prince que ses ennemis accusaient d'être venu bouleverser son pays par la guerre civile; ceux qui souffrent pour lui le bénissent encore. Leurs ancêtres n'avaient pas maudit Jacques II; et ils répétaient comme eux ce chant d'un dévonement à toute épreuve, en l'appliquant à un prince digne de réparer tous les torts de son aïeul :

« THERE'LL NEVER BE PEACE TILL JAMIE COMES HOME. »

« Au pied de ce château, au déclin du jour, j'entendis chanter un vieillard en cheveux blancs, et pendant qu'il chantait, les larmes coulaient de ses yeux : il n'y aura plus de paix tant que Jacques ne reviendra pas. L'église est en ruines, l'état en désordre, partout règnent la fraude, l'oppression et la guerre meurtrière ; nous n'osons pas le dire, mais nous savons à qui le blâme ; il n'y aura plus de paix jusqu'à ce que Jacques revienne.

« Mes sept braves fils tirèrent l'épée pour Jacques, et maintenant je gémis sur le vert gazon qui leur sert de couche ; leur perte brisa le cœur de ma tendre et fidèle compagne ; il n'y

aura pas de paix tant que Jacques ne reviendra pas. La vie est un fardeau qui me courbe vers la terre depuis que j'ai perdu mes enfants, et Jacques sa couronne ; mais jusqu'à mon dernier jour, mes paroles seront les mêmes : il n'y aura plus de paix jusqu'à ce que Jacques revienne. »

Les aventures de Charles-Édouard, après sa défaite, ressemblent à un roman. Le fondateur de sa race, Robert Bruce, avait jadis comme lui parcouru en proscrit les îles et le continent des Highlands ; comme lui encore, son grand-oncle Charles II, vaincu à Worcester, avait été obligé de fuir, déguisé, les persécuteurs de son nom ; mais si ces deux princes eurent leurs têtes royales mises à prix, le diadème les consola plus tard ; le petit-fils de Jacques II ne devait sauver la sienne que dans un éternel exil.

Pour donner une idée de ce qu'étaient les Hébrides en 1745, il suffira de dire qu'encore de nos jours on ne trouve dans ces îles qu'un petit nombre de routes et d'indications locales pour guider le voyageur. On ne saurait y pénétrer sans avoir toujours avec soi un insulaire qui, gardant depuis long-temps les troupeaux, ou passant sa vie à la chasse, puisse vous précéder dans les sentiers étroits qui bordent l'escarpement de

la montagne, ou sur les parties de terrain assez fermes pour supporter le poids de vos pas à travers les fondrières et les marécages ; tantôt il faut descendre à demi dans un précipice pour retrouver la vallée, tantôt il faut gravir un rocher à pic, d'où d'énormes fragments se détachent sous vos mains, et vont au fond d'un abîme invisible réveiller d'horribles échos. De précipices en précipices, de marécages en marécages, de rochers en rochers, on parcourt à peine quelques milles depuis le lever du soleil jusqu'à son déclin, sous un ciel trop souvent chargé de froides vapeurs, qui vous dérobent sa lumière.

Depuis quatre jours, Charles-Édouard attendait à Arisaig celui qui devait lui servir de guide et de pilote. Tout à coup le bruit se répandit qu'un nombreux détachement d'ennemis approchait ; tous ceux qui entouraient le prince se dispersèrent, et le prince lui-même s'était réfugié dans une forêt, où il errait tristement, lorsqu'il aperçut un vieux Highlander qui s'avançait de son côté. Un heureux pressentiment lui fit deviner que c'était l'homme dont il avait besoin. « Ne venez-vous pas de l'île de Skye, et n'êtes-vous pas, lui dit-il, Donald Mac-Léod de Guaftergill ? » Le Highlander répondit affirmativement. « Eh bien ! reprit le prince, c'est moi qui

vous ai mandé; vous voyez devant vous votre prince qui se jette dans vos bras, et vous confie sa destinée.» Long-temps après, le vieux insulaire ne pouvait répéter sans verser des larmes ces premières paroles que lui avait adressées un prince qui n'avait plus d'autre grandeur que celle de l'infortune. Prévoyant, par quelques signes à l'horizon, qu'un orage se préparait, il supplia Charles-Edouard de différer son voyage jusqu'au lendemain; Charles redoutait plus ses ennemis que les éléments, et dès le 24 avril au soir il s'embarqua dans un bateau découvert à huit rames, avec Sullivan, O'Neil, Ed. Burke et sept autres personnes. Donald Mac-Leod, faisant l'office de pilote, s'assit au gouvernail. Mais à peine étaient-ils en mer, que le présage du vieux insulaire s'accomplit; une affreuse tempête vint soulever les vagues; la pluie qui tombait par torrents, les ténèbres de plus en plus épaisses, le manque de boussole et de pompe faisaient craindre que la barque ne fût engloutie ou jetée sur les plages de l'île de Skye, une des plus considérables des Hébrides, où des patrouilles nombreuses d'ennemis étaient sous les armes. En dix heures, la tempête avait fait parcourir une espace de plus de cent milles à la barque. Elle aborda à l'île de Benbecula, située entre

les deux îles d'Uist. Le palais du prince fut une vacherie sans porte, sa couche un peu de paille recouverte d'un lambeau de voile, et le banquet royal consista en farine d'avoine délayée dans l'eau et en tranches de viande, car ses compagnons trouvant une vache égarée la tuèrent et la dépecèrent aussitôt.

La tempête dura encore quatorze heures, et ce fut seulement le mardi 29 avril qu'on put quitter cette île presque déserte, pour se diriger sur l'île de Lewis, dans le port de laquelle ils avaient l'espoir de rencontrer un navire français ou un autre qui pourrait les conduire en France; mais une nouvelle tempête repoussa la barque jusqu'à l'îlot de Glass, à quarante milles nord de Benbecula; et à la même distance de Stornoway, comme on appelle le port de Lewis.

Se défiant des sentiments de la population, les fugitifs se donnèrent pour des marchands qui avaient fait naufrage en se rendant aux Orcades. Sullivan prit le nom de Saint-Clair, et le prince passa pour son fils. Ils reçurent l'hospitalité chez un fermier, Donald Campbell, qui prêta son bateau à Donald Mac-Leod, et celui-ci s'en servit pour aller seul à la découverte jusqu'à Stornoway. Il ne tarda pas à donner de ses nouvelles, et il pressa Charles-Edouard de venir le joindre. Le 3

mai le prince partit, mais le vent contraire le força de débarquer au Loch Seaforth, à trente milles plus loin; d'où il lui fallut faire le trajet à pied; il s'en serait félicité s'il avait su que les habitants de Stornoway, avertis de son approche par un zélé ministre presbytérien de l'île d'Uist, attendaient avec des intentions hostiles, persuadés qu'il venait pour brûler leur ville, enlever leur bétail, et les contraindre à lui fournir le navire dont il avait besoin. Égaré par son nouveau guide, Charles-Édouard n'arriva que le 5 au soir à la pointe d'Ayrnish, à un mille de Stornoway, et n'osa pas aller plus avant sans avoir fait prévenir Donald Mac-Leod, qui accourut avec des provisions, et le fit entrer dans la maison de M^rs Mac-Kenzie de Kildun, pour y passer la nuit. À son retour à Stornoway, D. Mac-Leod trouva toute la population en émoi, et s'écriant qu'il fallait repousser le Prétendant. Donald essaya d'abord de persuader à ces insulaires que le prince était hors d'état de leur nuire; mais les voyant incrédules, il en appela à leurs craintes mêmes, en les menaçant de la vengeance des Français et des partisans des Stuarts. Ramenés à des intentions plus pacifiques, ils s'engagèrent à feindre d'ignorer que le prince fût si près d'eux, mais à condition qu'il s'éloignerait au plus vite.

Donald revint avertir Charles-Edouard de la nécessité de fuir le lendemain de bonne heure. Déjà le dénûment le plus complet le menaçait. Il avait encore quatre compagnons avec lui, et seulement six chemises entre eux cinq. Ils s'occupaient de leur souper frugal à l'arrivée de Donald. Ed. Burke, chargé de la cuisine, proposa de se retirer au plus vite dans les marais, de peur d'être surpris par les habitants de Stornoway. « Mon ami, répondit le prince, si vous avez peur vous gâterez notre souper. Si c'est moi qui vous inquiète, soyez tranquille ; on ne me prendra jamais en vie, et malheur à celui qui m'approchera le premier ; mais chaque chose à son tour : maintenant c'est le souper qui est le plus pressé. » A ces mots le prince voulut montrer son talent pour la cuisine, et se faisant l'aide d'Ed. Burke, prépara de ses mains un gâteau d'avoine et de cervelle, dont une grande partie fut réservée pour le lendemain. Charles-Edouard pouvait se rappeler que dans sa fuite d'Angleterre en France, Jacques II avait ainsi préparé lui-même un de ses repas.

Quand le jour parut, le bateau dans lequel Charles-Edouard était venu à Lewis fut mis en mer ; et après une navigation de quelques heures, on aperçut quatre voiles anglaises qui forcèrent

les fugitifs de se réfugier dans la petite île d'Iffurt, près d'Harris. A leur approche les pêcheurs, seuls habitants de cette île, les prenant pour les hommes des équipages anglais chargés de *presser* des matelots, se retirèrent effrayés dans l'intérieur des terres, leur abandonnant sur la plage les poissons qu'ils faisaient sécher. La vue des vaisseaux anglais retint les proscrits quatre jours entiers dans une vieille hutte sans toiture. De là ils se rendirent de nouveau à Glass, et en furent repoussés par quatre voleurs qui voulaient s'emparer du bateau. Retenus en mer par un temps de calme, ils eurent pour toute boisson l'eau salée dans laquelle ils mêlaient quelques gouttes d'eau-de-vie. Ils rôdaient d'une baie à une autre le long de cette suite d'îles comprises sous le nom général de Long-Island, parce qu'elles semblent avoir formé autrefois une seule île, coupée par d'étroits canaux. Leur trace fut signalée, et Long-Island fut investie par plusieurs vaisseaux de guerre, pendant que deux mille hommes de milice faisaient à terre les perquisitions les plus rigoureuses. Un vaisseau serra de près trois heures entières le bateau de Charles-Edouard, qui venait à peine de lui échapper à travers les rochers d'Harris, qu'il fut découvert par un autre qui lui donna la chasse jusqu'à

Benbecula. Le prince avait eu le temps d'aborder, lorsqu'une tempête dispersa tous les navires qui cernaient la côte : « C'en est fait, s'écria-t-il la Providence a décidé que ma vie n'aura rien à redouter du fer anglais ni de la mer. »

Charles-Edouard et ses compagnons vécurent de coquillages et s'abritèrent dans une hutte dont la porte était si basse et le seuil si enfoncé sous le sable, qu'il fallait ramper pour y entrer. Un des habitants de Long-Island était le vieux laird de Clanranald, dont le fils avait combattu à Culloden. Le fidèle Burke lui fut envoyé pour l'inviter à une entrevue avec le prince, et Donald Mac-Leod se rendit dans le Lochaber avec des lettres pour Lochiel et le secrétaire Murray. Clanranald fut ému de pitié en reconnaissant le malheureux Charles-Edouard sous des habits en lambeaux, et couché dans une espèce de tanière comme une bête fauve. Il lui prodigua ses secours, et le fit transporter dans un asile un peu moins incommode, au centre de South-Vist, où, au bout de dix-huit jours, il fut rejoint par Donald Mac-Leod, qui avait heureusement rencontré Lochiel près du Loch Arkaig, avec le secrétaire Murray. Celui-ci, à qui le prince faisait demander de l'argent, répondit qu'il avait à peine de quoi fournir à ses propres besoins; soit que cela

fût vrai, soit que, ame trop faible pour résister au malheur, il méditât déjà dans ses égoïstes regrets la trahison qu'il accomplit plus tard. Quant au généreux Lochiel, il faisait au moins parvenir au prince quelques paroles de consolation. Charles-Edouard sut alors qu'une association venait d'être signée par les principaux Chefs pour leur défense mutuelle; association tardive, et qui fut déconcertée bientôt par la prise de plusieurs d'entre eux. Il apprit aussi, qu'à peine avait-il quitté Arkaig, quatre navires français y avaient paru. Il regretta d'avoir écouté trop tôt les alarmes de ses confidents; mais il eut la certitude que la marine française ne l'abandonnait pas. Il trouvait aussi dans South-Vist presque autant de partisans que d'habitants, graces à l'influence de Clanranald. Il passait souvent la journée à la chasse ou à la pêche, presque heureux de cette vie hébridienne, et, lorsqu'il avait montré son adresse en abattant les oiseaux au vol, s'étonnant quelquefois d'éprouver pour ces pacifiques succès presque autant de satisfaction qu'après une victoire dans les hasards plus sérieux de la guerre. Sa bonne humeur charmait ses compagnons; un jour que Burke avait préparé avec soin un daim tué par le prince, un jeune mendiant, attiré par l'odeur du repas, vint sans cérémonie s'as-

seoir à côté de Charles pour en prendre sa part. E. Burke, plus sévère sur l'étiquette que le prince lui-même, vint secouer rudement cet intrus effronté; mais Charles-Edouard le défendit en disant : « Mon ami, souviens-toi de l'Écriture, qui nous ordonne de nourrir ceux qui ont faim et de vêtir ceux qui sont nus : laisse manger cet homme, et puis tu lui donneras un vêtement pour se couvrir. » Burke obéit, et le prince ajouta : « Jamais nous ne devons permettre qu'un chrétien périsse faute de nourriture et de vêtements, tant que nous pouvons l'empêcher. » Qui peut douter de la sincérité de ces sentiments dans la bouche d'un fils de roi, quand, quelques jours auparavant, il aurait pu envier lui-même le sort de celui à qui il faisait ainsi l'aumône.

Mais déjà il touchait au terme de l'amélioration passagère de sa propre destinée. Ce même mendiant fut plus sensible aux menaces de Burke qu'au bienfait de Charles-Édouard, et alla dénoncer comme suspects aux soldats les étrangers qu'il avait rencontrés. Ils furent avertis à temps; et il leur fallut recommencer leur vie errante. En peu de jours les croisières anglaises étant revenues, les patrouilles de terre ayant redoublé de vigilance, il paraissait impossible aux

proscrits de s'échapper de l'île où ils étaient enveloppés de toute part.

Dans ces circonstances critiques, une femme vint au secours du prince.

Sullivan, O'Neil, Édouard Burke et Donald Mac-Leod, ne pouvaient plus rien personnellement pour leur maître : désormais signalés aux agents du duc de Cumberland, ils devaient le confier entre d'autres mains pour le tirer du péril. Il y avait alors dans l'île de South-Vist une jeune fille, remarquable par sa beauté, mais plus encore par son esprit, sa modestie, sa sagesse et la bonté de son cœur. C'était miss Flora Macdonald, fille de Macdonald de Milton de l'île de South-Vist, mais dont la mère, devenue veuve depuis plusieurs années, avait épousé en secondes noces Macdonald d'Armadale de l'île de Skye. Ces relations de parenté amenaient souvent Flora de Skye à South-Vist, tantôt à Milton, chez son frère, tantôt à Ormaclade, dans la famille Clanranald, où elle était alors. Elle faisait ces fréquents voyages, avec la liberté dont jouissent encore les jeunes Hébridiennes, tantôt seule, tantôt avec un domestique. Elle n'avait jamais vu Charles-Édouard, quoique, selon une tradition, elle fût allée à Inverness pendant le séjour du

prince dans cette ville. O'Neil avait remarqué miss Macdonald à Ormaclade, et s'était aperçu que le récit des infortunes des Jacobites l'intéressaient au point de faire couler ses larmes. Un jour qu'il la voyait émue en entendant parler des nouveaux périls qui menaçaient l'héritier des Stuarts, il s'approcha d'elle, et avec un mélange de respectueuse courtoisie et de confiance : « Miss Flora, lui dit-il, ce prince auquel vous donnez des larmes peut vous devoir son salut; les dames d'Ecosse ont beaucoup fait pour sa cause, vous ferez plus encore en l'arrachant de cette île, où chaque jour sa perte devient de plus en plus inévitable. »

Flora demanda d'abord comment une jeune fille comme elle pourrait rendre un tel service; mais bientôt son dévouement surmonta sa défiance d'elle-même : « Le péril m'inspirera, dit-elle, procurez-moi une entrévue avec Son Altesse Royale ! » O'Neil fit observer que telle était la position de son maître, qu'il était indispensable que ce fût miss Flora qui se rendît auprès de lui, et il offrit de la conduire; Flora exigea que M. Mac-Eachan, précepteur des enfants de sa famille, l'accompagnât, et ils allèrent trouver, tous les trois, l'illustre proscrit dans une espèce de caverne où il était caché. Flora ne pouvait

croire que ce fût là le jeune prince dont les ballades des jeunes Écossaises vantaient la bonne mine et la beauté ;

« *My handsome charming highland laddie.* » (1)

Sa maigreur était extrême, ses yeux caves, et ses habits souillés de poussière, obligé qu'il était de se traîner d'une caverne dans une autre. Elle s'avança pour lui baiser la main, et Charles-Edouard n'osa confier à ses lèvres cette main royale, atteinte d'une éruption contagieuse ; Flora versa des larmes et lui offrit quelques provisions avec du linge propre qu'elle avait apporté dans un panier. Charles-Edouard la remercia avec bonne humeur, et bientôt sa gaîté la força de sourire.

Flora le quitta, en promettant de revenir dès qu'elle serait sûre de l'exécution de son plan. Instruite désormais du secret de ses asiles, elle eut avec lui d'autres entrevues, mais à des intervalles de quelques jours, de peur d'éveiller les soupçons.

Quelquefois elle venait avec lady Clanranald, et ces deux dames rendirent au prince toute sa confiance et sa santé ; pendant trois jours Char-

(1) Mon beau et charmant garçon montagnard.

les les attendit vainement à un lieu désigné et put se croire abandonné, peut-être trahi : mais Flora reparut, et avec elle l'espérance. Enfin, tout étant préparé, Flora et Mac-Eachan, affectant un air de mystère en passant devant une compagnie de soldats, se firent arrêter. On voulut leur demander leur passe-port; Flora dit n'en pas avoir, et refusa même de se nommer, excepté au chef du poste; ce chef était Macdonald d'Armadale, le mari de sa mère, capitaine d'une des compagnies de milice levées pour la maison de Hanovre. Il fut surpris de trouver sa belle-fille détenue depuis plusieurs heures au corps-de-garde, et Flora, profitant avec adresse des regrets qu'il exprimait, déclara son intention de retourner à l'île de Skye avec un passe-port : « Je vais rejoindre ma mère, dit-elle, et j'emmène avec moi, outre M. Mac-Eachan, une fille, excellente fileuse, appelée Betty Burke. » Le capitaine mentiona sur le passe-port Betty Burke, et recommanda même à sa femme de ne pas négliger de garder à son service une fille qui pouvait leur être si utile.

Muni de cette pièce importante, qu'elle avait su se procurer sans éveiller le soupçon, Flora eut encore peur de se trahir par un départ trop pressé; elle se rendit chez lady Clanranald, et

y resta jusqu'au 27 juin, en évitant toute communication avec le prince, au risque d'exciter en lui de nouvelles défiances. Cependant elle s'occupait d'un costume nécessaire au travestissement qu'elle méditait, et faisait préparer le bateau du voyage; enfin, le 28 au matin, Flora, lady Clanranald et quelques affidés se transportèrent du côté du rivage, et faisant un détour, entrèrent dans une hutte à un mille de distance, où Charles-Édouard les attendait. On le trouva seul avec O'Neil, et, comme un héros d'Homère, faisant rôtir, au moyen d'une broche de bois, le cœur et le foie d'un mouton: à ce spectacle, les larmes coulèrent; mais Charles, souriant de son rôle, se prétendit si heureux, qu'il voulait que ses hôtes partageassent avec lui ce repas homérique; on s'assit à table; miss Macdonald à sa droite, lady Clanranald à sa gauche. Tout à coup un émissaire posté en sentinelle vint les avertir que le général Campbell était arrivé à Ormaclade, avec une nombreuse troupe de soldats. Lady Clanranald se décida à retourner chez elle, pour les recevoir et les retenir. Le général n'épargna pas les questions; mais lady Clanranald se permit un pieux mensonge, en répondant qu'elle venait de visiter un de ses enfants malades. Plus tard, son mari et elle payèrent leur

généreuse hospitalité par un long emprisonnement à la tour de Londres (1).

Cependant après le départ de lady Clanranald, comme il avait plu, le prince et ses compagnons venaient d'allumer un feu de bruyères pour sécher leurs habits, lorsqu'ils furent forcés de l'éteindre et de se cacher derrière les rochers de la plage, en apercevant quatre bateaux pleins de soldats qui longeaient la côte; enfin, le vendredi soir, 28 juin, Charles quitta Long-Island, où depuis deux mois il avait échappé à tant de périls. Il s'était séparé depuis quelques jours de Sullivan, d'O'Neil, d'Edouard Burke et de Donald Mac-Leod; ses nouveaux compagnons étaient miss Flora Macdonald et Mac-Eachan.

(1) *Journal de la fuite de Charles-Édouard*, imprimé à la suite des *Lockhart-papers*.

# CHAPITRE XXXVI.

FLORA MACDONALD ET LE PRINCE. — L'ILE DE SKYE. — LA FAUSSE BETTY BURKE. — LE REPAS FRUGAL. — LADY KINGSBURGH. — LES SOULIERS DE CHARLES-ÉDOUARD. — LA BOUCLE DE CHEVEUX. — LES DRAPS DE LIT. — LA MONNAIE D'UNE GUINÉE. — LE PARLEMENT DE CHARLES-ÉDOUARD DANS LES HÉBRIDES. — LA VIEILLE NOURRICE. — L'ENFANT. — LE LAIRD MAC-KINNON. — LA PIPE DU PRINCE.

Avant d'entrer dans le bateau, Charles-Edouard avait revêtu le costume que lui avait apporté Flora Macdonald; c'était une robe d'étoffe imprimée, avec une mantille à capuchon, d'une couleur sombre. Il sourit en s'apercevant dans l'eau, et demanda à ses guides s'il n'avait pas l'air d'une véritable servante irlandaise (1). Au bout d'une heure la menace d'un orage semblait devoir interrompre toute idée de gaîté : la mer se fit houleuse, et tous les éléments conspirèrent contre le frêle esquif. Charles-Edouard vit pâlir ses compagnons, et les rameurs hocher

(1) Tous ces détails ont été conservés par le journal de la fuite de Charles-Édouard, etc.

la tête d'un air d'inquiétude. Il se souvint que dans sa famille il y avait du courage, même sous des habits de femme, et se montra le digne petit-fils de cette Henriette de France, qui, assaillie par une tempête, se tint constamment sur le tillac de son vaisseau, en s'écriant que « les reines ne se noyaient pas. » Ce fut lui qui, conservant son intrépide bonne humeur, parvint à distraire les craintes dont il était l'objet, en chantant les airs écossais qu'il avait appris au bivouac de ses Highlanders, et en racontant les légendes qu'il avait entendues autour des feux de garde. Il entonna aussi le chant jacobite de la *restauration!*

Le jour rendit le calme à la mer; et après avoir erré quelque temps sans reconnaître où ils étaient, Charles-Edouard et ses guides se trouvèrent bientôt en vue de Waternish, pointe occidentale de l'île de Skye; mais sur cette côte hérissée de montagnes se montra tout à coup un peloton de soldats qui, apercevant le bateau avant que les rameurs eussent le temps de virer de bord, leur cria d'aborder, et sur leur refus n'hésita pas à faire feu. Charles-Edouard voulait forcer miss Macdonald à baisser la tête; elle n'y consentit qu'à condition qu'il baisserait en même temps la sienne. La grêle des balles tomba au-

tour d'eux sans les atteindre, et le bateau regagna la pleine mer. Revenue de son alarme, Flora sommeilla un moment, épuisée par la fatigue et l'inquiétude. Charles-Edouard s'assit auprès d'elle pour protéger soigneusement son sommeil contre les mouvements brusques de la manœuvre. Il avait aussi refusé de goûter à une petite provision de vin que lady Clanranald lui avait remise, le réservant pour soutenir les forces de Flora.

Le bateau alla aborder à l'extrémité septentrionale de Skye. Des troupes régulières, cavalerie et infanterie, y étaient stationnées, mais moins nombrenses qu'à Long-Island; et quant aux habitants de l'île, sir Alexandre Macdonald et le laird de Mac-Leod s'étaient déclarés pour George II, plutôt par prudence que par haine contre les Stuarts; plusieurs hommes de leur clan avaient même pris parti pour Charles.

Flora laissa le prince avec Mac-Eachan, et alla à la découverte dans le château de sir Alexandre Macdonald, alors absent, auprès du duc de Cumberland; mais Flora avait fait prévenir depuis plusieurs jours lady Margaret Macdonald de sa visite. Il fut heureux qu'elle eût pris les devants par un excès de précaution, car elle trouva chez lady Margaret les officiers des divers déta-

chements anglais répandus dans l'île. Lady Margaret était la fille d'un père et d'une mère dont l'attachement pour les Stuarts est resté proverbial en Ecosse : Alexandre lord Eglinton, et lady Suzanne, qui ne mourut qu'en 1780, fidèle à ses sentiments jacobites jusqu'à sa 91e année. Il tardait à lady Margaret de réparer, par son propre dévouement, les torts de son mari envers la « bonne cause ». Elle se concerta avec Flora pour faire passer le prince à Raasay, et chargea son facteur, Macdonald de Kingsburgh, d'aller joindre Charles-Edouard pendant que Flora donnait elle-même des nouvelles indifférentes aux officiers anglais dont il importait de ne pas éveiller les soupçons. Kingsburgh trouva la prétendue servante irlandaise sous les armes, c'est-à-dire un bâton à la main, et prête à en frapper celui qui semblait s'avancer sur elle, en ayant l'air de la reconnaître. Les paroles convenues furent échangées à temps. Kingsburgh portait des provisions qui arrivèrent aussi très à propos ; et le prince ayant apaisé sa faim, Kingsburgh et lui se mirent en route. Flora quittait de son côté le château de lady Macdonald avec Mac-Eachan, une autre dame de son nom, et deux domestiques, qui n'étaient pas dans le secret. Aussi, en apercevant de loin sur le chemin une

grande femme marchant d'un pas délibéré : « Voilà bien un homme déguisé en femme, s'écria l'un d'eux, à moins que ce ne soit une Irlandaise ! — Justement ! je la reconnais », dit Flora, qui, au détour d'un chemin, abandonna ses nouveaux compagnons de voyage, et rejoignit à travers champs Kingsburgh et la fausse Betty Burke. Celle-ci se serait trahie cent fois par ses manières et sa démarche, malgré les conseils qu'on lui donnait à chaque rencontre nouvelle. « Je ne sais d'autre rôle que le mien, disait Charles-Edouard ; et jouant sur le mot de *pretender*, vous voyez, ajouta-t-il, que c'est à tort que l'on m'appelle le Prétendant, puisque je ne saurais *prétendre* à me faire passer pour ce que je ne suis pas. » Ils arrivèrent à la maison de Kingsburgh, où l'on trouva toute la famille couchée. Il fallut réveiller mystérieusement la femme du laird ; et grande fut la surprise de mistress Kingsburgh lorsque l'étrangère, qui la croyait prévenue, l'embrassant sur les deux joues, lui fit sentir le contact d'une barbe assez rude. Elle tira son mari à l'écart, et lui dit : « C'est donc un proscrit que vous nous amenez ? — Ma chère, c'est le prince lui-même ! — Le prince ! s'écria-t-elle. Hélas ! nous sommes perdus. — Eh bien ! reprit Kingsburgh, pourrions-nous périr pour une plus belle

cause? Dépêchez-vous de faire souper Son Altesse Royale. Donnez-nous des œufs, du beurre et du fromage » ! La civilisation n'avait pas encore apporté dans ces îles les délicatesses du luxe, mais elle y avait sans doute parlé assez haut de la grandeur des rois pour les mettre au-dessus des autres hommes. Le titre de proscrit avait d'abord effrayé la femme du laird. Réprimant bientôt toute idée de crainte en voyant son mari si dévoué au malheur, toutes ses idées se concentrèrent sur la dignité de son hôte et l'honneur de son ménage. « Des œufs, du beurre et du fromage, répéta-t-elle ; quel souper pour un prince ! — Ah! ma bonne femme, reprit Kingsburgh, vous ignorez quels ont été dans ces derniers temps les soupers du prince ! le nôtre sera un vrai régal pour lui : d'ailleurs un repas coûteux éveillerait les soupçons des domestiques ; dépêchez-vous, et venez vous mettre vous-même à table. » Nouvel embarras de mistress Kingsburgh, qui prétendit qu'elle n'oserait jamais souper à côté d'un fils de roi. « Vous viendrez lui dit son mari, car le prince ne mangerait pas sans vous, et il vous mettra à votre aise par sa conversation obligeante. »

Le souper fut préparé : miss Flora Macdonald survint. Charles, respectueux, autant par galanterie que pour conserver avec elle l'esprit de

son rôle, continua à lui prodiguer ses égards en la faisant asseoir à sa droite et mistres Kingsburgh à sa gauche. Il mangea de bon appétit selon son usage, ce qui rassura son hôtesse; et il ne laissa pas les dames s'éloigner sans avoir bu à leur santé. Resté seul avec Kingsburgh et Mac-Eachan, il prit sa pipe et fuma tranquillement, pendant que son hôte préparait l'espèce de punch appelé *Toddy*, qu'on compose en Ecosse avec du whiskey, du sucre et de l'eau chaude. Le bol resta vide plus d'une fois; et ce ne fut qu'à une heure après minuit que le prince consentit à aller goûter le repos « dans des draps blancs », ce qu'il n'avait pas fait depuis plus de deux mois.

Pendant ce temps-là Flora racontait à mistress Kingsburgh, à peine revenue de son émotion, ses aventures avec Charles-Edouard. La bonne mistress Kingsburgh l'écoutait les larmes aux yeux, répétant sans doute l'exclamation de Desdemona quand elle entendait les merveilleuses confidences d'Othello : *Tis strange, very strange!*

Le lendemain matin il fallut continuer ce long pèlerinage de la proscription. Quand Charles-Edouard était arrivé à Kingsburgh-House, ses souliers étaient complétement usés. Kingsburgh en avait justement une paire neuve qu'il fit ac-

cepter à son hôte; et ramassait soigneusement les vieux. « Ils pourront me servir, dit-il. — Et comment ? demanda Charles-Edouard. — Je veux, lorsque vous serez rétabli sur le trône de vos pères à Whitehall, aller vous les y apporter moi-même, pour vous rappeler des temps moins heureux. — J'espère que vous me tiendrez parole, reprit Charles-Edouard. »

Mais Whitehall ne revit plus les fils des Stuarts; et les souliers furent partagés par morceaux entre les dames jacobites. Les idées de la génération actuelle s'éloignent de plus en plus de ces superstitions du royalisme; cependant le libéralisme moderne doit être plus indulgent pour un culte rendu ici plutôt à l'infortune qu'à la majesté royale. Mistress Kingsburgh fit aussi replier précieusement les draps dans lesquels avait dormi le noble proscrit, les destinant à lui servir de linceul à sa mort. Plus tard elle consentit à en céder une moitié à Flora Macdonald pour le même usage. Le prince n'avait encore revêtu qu'une partie de son costume de servante : les deux dames vinrent elles-mêmes achever sa toilette, en lui nouant son tablier, et en fixant sa coiffe avec des épingles. Charles-Edouard s'aperçut qu'elles chuchotaient dans le dialecte gaëlique d'un air d'embarras, comme deux per-

sonnes qui se renvoient timidement une question, pendant que Flora semblait hésiter à placer la coiffe sur sa royale tête. Il les força de s'expliquer : c'était mistress Kingsburgh qui désirait obtenir une boucle de ses cheveux, et n'osait la demander elle-même. Charles-Édouard sourit, prit des ciseaux, les remit à la main de Flora, la fit asseoir, et posa sa tête sur ses genoux. Flora, enhardie, coupa une boucle, mais n'en donna que la moitié à mistress Kingsburgh.

Le déjeuner fini, après de touchants adieux, Charles-Édouard, Flora, Kingsburgh et Mac-Eachan, partirent par de longs détours pour l'île de Raasay. Le laird de cette île était un Mac-Leod dont le père avait combattu avec les vaincus de Culloden. Avant de franchir le bras de mer qui sépare les deux îles, Charles-Édouard changea encore de costume, et prit celui des Hébrides. Un messager fidèle avait prévenu le jeune laird de Mac-Leod. Mais la difficulté consistait à se procurer un bateau : il en existait deux que les soldats n'avaient pas détruits, parce que Malcolm Mac-Leod, un cousin du jeune laird de Raasay, à qui ils appartenaient, les avait cachés à temps. Malcolm avait servi sous Charles-Edouard comme capitaine ; ses cousins le décidèrent sans peine à fournir un de ses bateaux : il avait fallu,

pour le trouver lui-même à Raasay, porter à dos, pendant plus d'un mille, une petite nacelle qu'on avait laissée dans un lac, parce qu'elle ne pouvait contenir plus de deux personnes. Malcolm emmena deux rameurs qui exigèrent qu'on leur révélât le secret de leur voyage, et ne devinrent que plus zélés après l'avoir appris et avoir juré de bon cœur le secret.

Au moment de quitter l'auberge où il attendait le résultat de tous ces travaux entrepris pour le sauver, le prince voulut changer une guinée pour payer son écot : il n'y avait peut-être pas dans toute l'île la monnaie de vingt-un schellings. Les trente mille guinées promises pour sa tête y eussent été une pluie d'or. Il réprima le premier mouvement qui lui faisait abandonner la guinée tout entière, et laissa Kingsburgh marchander avec l'aubergiste.

Le moment était venu de quitter et Kingsburgh et la fidèle miss Flora Macdonald. Les larmes coulèrent de leurs yeux. Il semblait à Charles-Édouard qu'il s'éloignait de son ange sauveur. Il en reçut un baiser de sœur, et lui remit son portrait en la priant de le conserver pour l'amour de lui. Ses larmes coulèrent encore quand il embrassa le fidèle Kingsburgh ; et, chose qui lui arrivait, dit-il, chaque fois qu'il

se séparait d'un ami chéri ; le sang jaillit de son nez et coula abondamment.

Dans le bateau, Charles-Édouard exigea que ses compagnons le traitassent comme un égal ; et au bout de quelques instants ses nouveaux amis lui étaient aussi dévoués que les précédents. A Raasay ils admirèrent sa patience, son courage et sa grandeur d'âme. Il ne trahissait un reste d'inquiétude que dans ses rêves ; et Malcolm, qui ne le quittait plus, l'entendit s'écrier quelquefois, au milieu du sommeil : « Ma pauvre Écosse! » Son imagination s'inquiétait surtout de l'oppression sous laquelle gémissait ce pays où il rencontrait tant d'amis et pas un traître.

Un étranger, qui était à Raasay, faillit être victime du zèle des Hébridiens pour la sûreté du prince : cet homme, venu pour vendre du tabac, avait terminé ses affaires et ne partait plus. Il parut suspect : ce pouvait être un espion ! Un jour il rôdait à l'entour de la hutte où Charles-Édouard se réfugiait chaque soir. Le jeune laird de Raasay, Murdock et Malcolm Mac-Leod, en appelèrent au vieux code des Highlands, qui autorisait les montagnards à mettre un espion à mort sans autre forme de procès. Ils avaient déjà la main sur leurs claymores ! Charles les arrêta. Un vieux Highlander, admis au conseil, lui dit

qu'il était le *prince*, mais qu'ils étaient le *parlement*. Cette opposition d'un parlement de quatre ou cinq proscrits échoua devant la généreuse fermeté du prince. « Cet homme peut être innocent, dit-il ; je ne souffrirai pas qu'on l'immole légèrement à ma sûreté ! » L'étranger passa son chemin sans faire attention à la hutte. Charles-Édouard remercia le ciel de lui avoir épargné un crime inutile.

Cependant, n'osant pas long-temps habiter le même asile, il se fit ramener à Skye, dans le bateau de Malcolm Mac-Leod, brava de nouveau une tempête, et aborda au rivage, tout trempé de l'eau de la mer. Ne gardant avec lui que Malcolm, dont il se disait le domestique, ils errèrent ensemble à travers les montagnes, réduits, pour tout aliment, à une bouteille de brandevin, bientôt tarie, et se dirigèrent vers la demeure du laird Mac-Kinnon, qui avait épousé une sœur de Malcolm. Il était absent, et mistress Mac-Kinnon remplit seule les devoirs de l'hospitalité.

Mistress Mac-Kinnon fut bientôt mise dans le secret, mais n'osa pas le révéler aux gens de la maison, craignant quelque indiscrète parole. D'après un usage antique, qui rappelle les mœurs des patriarches, la vieille nourrice vint laver les pieds de Malcolm, le frère de sa maîtresse ; mais

celui-ci lui ayant dit de laver aussi ceux de l'homme qui était à son service, l'orgueil gaëlique de la vieille insulaire se révolta, et elle répondit avec la périphrase ossianique : « J'ai lavé les pieds du fils de votre père ; mais celui-là... pourquoi laverais-je les pieds du fils de son père ? — Ma bonne mère, vous pouvez lui rendre le même service par charité chrétienne ; j'en appelle à votre pitié : vous voyez qu'il est aussi fatigué que moi. — Et plus sale », reprit la vieille, qui se décida à obéir en murmurant. En effet, le prince s'était enfoncé dans la fange d'une fondrière jusqu'au-dessus du genou, et, comme la vieille frottait un peu rudement ses jambes pour les essuyer, il ne put retenir une exclamation de douleur ou d'impatience : « Mon garçon, lui dit la vieille, il convient bien au fils de votre père de se plaindre de la fille de mon père ! » Charles-Edouard sourit en pensant que d'un mot il pouvait frapper de respect celle qui traitait si familièrement un fils de roi.

Les deux voyageurs dormirent, et Charles-Edouard fut le premier réveillé ; il prit sur ses genoux et amusa par des chansons l'enfant de mistress Mac-Kinnon, qui l'avait laissé pour aller se mettre elle-même en sentinelle sur une hauteur voisine. Malcolm trouva le prince ainsi

occupé, et ne put retenir un geste de surprise: « Qui sait, lui dit Charles-Edouard, prêt à se trahir devant la vieille nourrice, qui le voyait d'un air boudeur usurper sur elle ces fonctions domestiques, qui sait? cet enfant peut devenir capitaine à mon service. — Dites plutôt que vous pouvez être quelque jour sergent dans sa compagnie, répliqua la nourrice », aux yeux de qui l'étranger paraissait de plus en plus hardi et arrogant.

Cependant mistress Mac-Kinnon vint annoncer que son mari était en chemin et allait arriver. Malcolm, allant à sa rencontre, lui demanda, sous la forme d'une supposition, ce qu'il ferait du prince s'il venait chercher un asile chez lui... « Je donnerais ma vie pour le sauver. — Eh bien! il vous attend », dit Malcolm: et Mac-Kinnon se hâta d'aller lui offrir ses conseils et ses services. Ils convinrent qu'il irait emprunter un bateau, comme pour lui, au vieux Chef de Mac-Kinnon; mais il crut de son devoir de dire toute la vérité au Chef de son clan, qui s'empressa de prouver que Charles-Édouard pouvait compter sur son dévoûment.

Non seulement il lui fournit un bateau et des rameurs pour se rendre sur le continent, mais il l'accompagna lui-même dans le trajet. Le prince

s'embarqua au milieu d'un orage et presque sous le canon de deux vaisseaux anglais, prédisant le prompt retour du beau temps et un vent favorable qui repousserait seul l'ennemi. Sa confiance en la protection du ciel ne fut pas vaine. A peine était-il en mer, que l'horizon s'éclaircit, les deux vaisseaux furent écartés, et les fidèles témoins de cet heureux départ le saluèrent de la plage avec un touchant enthousiasme. Parmi eux était Malcolm Mac-Leod, avec qui le prince venait de partager sa bourse en frère, en ami, mais qui était fier surtout d'avoir reçu, comme souvenir, la pipe de celui avec qui il avait vécu en effet depuis plusieurs jours en ami et en frère.

Quand il eut perdu le bateau de vue, il retourna dans ses foyers, en passant à Kingsburgh, pour y porter les adieux de Charles-Edouard, et y raconter ses nouvelles aventures.

---

## CHAPITRE XXXVII.

CHARLES-ÉDOUARD REVOIT LES CÔTES OU IL DÉBARQUA EN ARRIVANT DE FRANCE. — NOUVEAUX PÉRILS, NOUVELLES PRIVATIONS. — GLENALADALE. — LA BOURSE PERDUE. — LES VOLEURS GARDES-DU-CORPS. — PIERRE GRANT ET CHISHOLM. — LE DÉVOUEMENT DE MAC-KENZIE. — LA NOBLESSE DU MÉTIER DE VOLEUR. — LOCHIEL. — LA CAGE. — DÉPART POUR LA FRANCE. — LES ADIEUX.

Charles-Edouard reconnut en soupirant la succession de caps prolongés qui forment une menaçante dentelure sur cette côte, et les lacs salés qui en remplissent les profonds intervalles. Ce fut à l'extrémité méridionale du lac Nevish que fut amarré le bateau découvert sur lequel il venait d'affronter les éléments et les vaisseaux de Georges II, après avoir erré deux mois entiers d'une île à une autre. Déguisé encore en Highlander, avec son plaid roulé, comme le portait un vassal, il passa les trois premières nuits à la belle étoile, la quatrième dans une caverne; puis, ayant osé s'aventurer un peu plus loin, il se réfugia dans les misérables huttes construites à la

hâte pour les lairds du pays, dont les habitations avaient été naguère livrées aux flammes.

Les Mac-Kinnons le laissèrent aux soins de Macdonald de Borodale, en lui disant seulement : « Nous avons fait notre devoir envers le fils de nos rois ; c'est à votre tour. — Je suis heureux de l'occasion qui se présente, répond Borodale. » Un des fils de ce Chef alla chercher Macdonald de Glenaladale, que le prince attendit pendant trois jours dans une caverne. Glenaladale rassura Charles-Edouard sur le sort de quelques uns de ses amis, entre autres du brave Lochiel, qui souffrait encore des blessures qu'il avait reçues à Culloden. C'était Lochiel surtout que Charles-Edouard désirait joindre : il était d'ailleurs important de s'éloigner de cette côte, où le général Campbell et le capitaine Scott, à la tête de 500 hommes chacun, occupaient tous les passages, et formant autour de lui un cercle qui se retrécissait chaque jour, semblaient ne pouvoir manquer de s'emparer de sa personne. Ainsi traqué comme le daim dans cette grande chasse des Highlanders, appelée tinchel (1), le royal fugitif se vit encore pendant un mois exposé à des périls sans cesse renaissants, desquels la ruse ou le courage le ti-

(1) *Waverley*, tome II.

rèrent toujours. Tantôt réduit à une jatte de lait pour toute nourriture pendant vingt-quatre heures, tantôt restant deux jours sans aucune espèce d'aliment, il croyait n'avoir plus que l'alternative de se livrer au général Campbell ou de mourir de faim. Obligé de traverser les postes ennemis à la lueur de leurs feux de garde, il bénissait l'orage comme le complice de sa fuite, et, tout à coup, épuisé par sa lutte contre le sommeil, les privations et les éléments, il avait à peine la force de s'éloigner en se traînant comme un reptile, ou comme un daim blessé à travers les marécages et les rochers. Venait-on lui apprendre qu'un navire français avait été signalé en mer, c'était justement le moment où il était obligé de s'éloigner dans la direction contraire.

Il était parti un soir de Glenshiel pour Pollen, lorsque Glenaladale s'aperçut tout à coup qu'il avait perdu sa bourse, contenant 40 guinées, que Charles-Edouard lui avait remises, et, malgré les représentations trop désintéressées de celui-ci, il voulut retourner sur ses pas afin de la chercher, car elle contenait le reste de leurs richesses. Glenaladale se fit accompagner du plus jeune de ses frères, et laissa l'autre et le guide qu'ils avaient pris avec Charles-Edouard, cachés derrière un rocher. Il retrouva heureusement

d'abord la bourse vide, et puis les quarante guinées, dont s'était saisi un petit montagnard qui avait de bonne heure l'instinct du butin. Pendant ce temps-là, Charles-Edouard vit passer un officier et quelques soldats qui ne se doutaient pas qu'ils étaient si près de celui qu'ils poursuivaient; mais si Glenaladale n'était pas venu le rejoindre par un autre chemin, il serait tombé entre leurs mains. « Allons, dit le prince, ma bonne étoile veut me sauver moi et mes amis! »

Après avoir marché toute la nuit, ils firent une halte de quelques heures entre deux rochers. Ils continuaient leur route, lorsqu'ils virent dans la campagne de malheureux montagnards fuir des soldats anglais qui leur donnaient la chasse à coups de fusil. Le prince mettait la main sur son épée avec indignation; Glenaladale le rappela au soin de sa sûreté. Ils se dirigèrent du côté du nord jusqu'à Glenmoriston, où ils trouvèrent pour tout abri une grotte si étroite, qu'il était impossible de s'y étendre, exposée d'ailleurs aux intempéries de l'air, et où la pluie tomba toute la nuit. Ayant essayé vainement d'y faire du feu : « Eh bien! dit Charles-Edouard, contentons-nous des étincelles »; et il alluma gaîment sa pipe. Le lendemain, les fugitifs atteignirent la montagne du Corambian. Ils aperçurent une ca-

verne qui leur parut habitée; mais était-ce par des amis prêts à les y admettre avec eux, ou par des ennemis qu'il faudrait en déloger les armes à la main? Glenaladale entra le premier : les hôtes de la caverne étaient sept voleurs, qui faisaient rôtir un mouton dérobé la veille à un troupeau, ou peut-être aux maraudeurs anglais. « Je suis du Clan-Ranald, leur dit Glenaladale; étant en fuite avec quelques amis, c'est en leur nom que je demande à partager votre demeure et votre repas. — Que Clan-Ranald et ses amis soient les bien venus, dirent ces hommes que la proscription avait réduits à cette vie de rapines. » Glanaladale alla chercher Charles-Edouard, qui s'aventura dans la caverne. L'un des voleurs le reconnut; 30,000 livres sterling étaient promises à qui le livrerait mort ou vif; mais il y a une loyauté parmi les voleurs, dit le proverbe, qui fut vrai cette fois heureusement pour le prince. Celui qui reconnut Charles-Edouard, voyant que ses compagnons le regardaient d'un air de méfiance, et n'osant pas de prime-abord leur confier un tel secret, s'approcha de lui familièrement : Te voilà donc, Dougal Maccalony! » s'écria-t-il avec un coup d'œil significatif.

Charles-Edouard comprit que cet homme voulait le servir, et se laissa traiter par lui en cama-

rade ; il était mourant de faim, et peut-être celui de toute la bande dont, à son costume, un voyageur qui fût survenu aurait eu le plus de peur. Les voleurs, instruits enfin du nom de leur hôte, furent ses gardes-du-corps pendant trois semaines, et l'aidèrent par leur vigilance à échapper aux soldats. Ils s'emparèrent même à son intention des bagages d'un officier anglais, pour renouveler son linge et ses habits en lambeaux. Une autre fois, ils allèrent jusqu'au fort Auguste, s'informer des bruits qui couraient sur lui, et y enlevèrent les gazettes du gouverneur.

Le fils d'un orfèvre d'Edimbourg, nommé Roderic Mac-Kenzie, qui avait pris parti pour Charles-Édouard, lui donnait à cette époque une preuve de fidélité qui prouve quel dévouement il inspirait encore à ses partisans. Il y avait une ressemblance remarquable de taille et de visage entre le prince et ce jeune homme, qui errait dans les environs de Glenmoriston, où les soldats croyaient enfin être sur les traces de Charles-Edouard, lorsqu'ils le rencontrèrent. Ils s'écrient que leur fortune est faite, et ils l'entourent; Mac-Kenzie se garde bien de les détromper, et leur vend chèrement sa vie. Puis, quand il se sentit blessé à mort, il sut affecter une dignité royale pour mourir, et leur dit :

« Malheureux, vous avez tué votre prince ! » Les soldats lui coupèrent la tête et la portèrent en triomphe au duc de Cumberland, qui s'empressa de la mettre dans sa voiture et partit pour Londres avec ce sanglant trophée. On fit venir de Carlisle un barbier qui avait plusieurs fois rasé le prince, afin qu'il constatât l'identité de cette tête. Cet homme, nommé Richard Morison, déclara au duc que ce n'était pas là celle « du Stuart ». L'ordre fut aussitôt expédié pour recommencer plus activement les poursuites interrompues.

Charles-Edouard envoya un de ses gardes porter un message aux Camérons, pour leur annoncer qu'il avait résolu de se joindre à eux. Caméron de Clunes vint au-devant de lui avec ses fils et le docteur Caméron, frère de Lochiel. Des sept voleurs, deux, nommés H. Chisholm et Pierre Grant, demandèrent pour récompense de partager encore quelque temps les périls de celui qu'ils avaient nourri et sauvé plus d'une fois ; une telle faveur ne leur fut pas refusée. Grant était un esprit entreprenant, dont les prouesses et les ruses eussent fait honneur à un chef plus illustre. Quand la petite troupe était obligée de se disperser, Grant était comme un génie invisible ; veillant seul autour du prince ; celui-ci le retrouvait au moment du péril tantôt pour re-

pousser un détachement dans un défilé où il semblait se multiplier par son agilité extraordinaire; tantôt pour lui tendre une main secourable et l'aider à franchir un précipice, ou à gravir une roche escarpée. Son admiration pour Charles-Edouard le relevait à ses propres yeux; il ressentait quelque orgueil d'être le capitaine des gardes-du-corps d'un fils de roi; il trouvait dans le langage figuré du dialecte celtique des expressions tour à tour dignes et familières, qui étonnaient ou amusaient Charles-Edouard. Il plaisantait aussi comme un autre Rob Roy sur son métier flétri par les lois, dont il faisait remonter la noblesse au grand sacrifice du calvaire, où le Sauveur des hommes n'avait pas dédaigné de descendre au tombeau entre deux larrons...., bien entendu qu'il se comparait à celui des deux qui suivit le Christ dans le ciel. Il espérait, quant à lui, entrer d'abord en ce bas monde dans les palais d'Holyrood et de Whitehall où, pour prix de ses services, il demanderait au roi rétabli sur son trône une amnistie pour tous ceux que la misère et l'injustice des hommes avaient condamnés à une vie errante comme la sienne. En attendant de voir un jour Charles-Edouard revêtu de nouveau de ses insignes de prince, il ne le respectait pas moins sous ses ha-

bits de tartan déchirés, avec ses pieds nus et sa barbe souillée de poussière.

Glenaladale se rendit sur les côtes, pour y épier les pavillons de deux navires français qu'on disait avoir été signalés en mer, et pendant ce temps-là Charles-Edouard alla l'attendre auprès de Lochiel, dans la misérable hutte que ce Chef habitait depuis quelque temps avec trois amis. Comme il s'en approchait avec précaution, et les armes à la main, il fut pris pour un espion et vit sortir de la hutte Cluny Stewart et Thriepland, qui le couchèrent en joue. Pierre Grant se jeta entre lui et les canons des fusils ; Lochiel se montra au même instant, prêt à faire feu sur son prince, lorsqu'il le reconnut et poussa un cri de joie qui prévint ce combat. Lochiel voulut se jeter à ses genoux ; Charles-Edouard le serra dans ses bras : « Du haut de ces montagnes, dit-il, nous pouvons être vus par les ennemis, pour qui vous me preniez tout à l'heure ; tout témoignage de respect vous trahirait ; traitez-moi donc en ami et en frère, je ne veux pas être autre chose pour vous. » Ils entrèrent dans la hutte ; il y avait quelques provisions ; Charles-Edouard demanda d'abord un verre de whisky, et le vida à la santé de tous ses amis. On prépara un repas frugal, auquel il fit honneur. « Enfin, s'écria-t-il, me

voilà traité comme un roi! » Mais bientôt la fuite fut encore nécessaire, et de nouvelles aventures attendaient le prince et ses amis dispersés.

Le dernier asile de Charles-Edouard fut le plus singulier de tous; c'était une espèce de caverne aérienne, pratiquée dans les roches de Letternilich (1), et qu'on appelle la Cage; on dirait, en effet, une cage suspendue par la main d'un géant au-dessus des précipices.

Le prince et ses compagnons restèrent dans cette retraite depuis le 2 septembre jusqu'au 13. Glenaladale vint les retrouver pour leur apprendre qu'enfin deux navires français, *le Conti* de 22 canons, et *l'Heureux*, de 30, avaient jeté l'ancre dans la baie de Lochnanuagh.

Avant de s'embarquer, Charles-Edouard voulut qu'on avertît de son départ tous ceux de ses partisans qui se cachaient dans les environs; il arriva au Lochnanuagh entouré de Lochiel, de John Roy, de Barisdale, de Lochgarry et de près de cent autres, heureux de partager son exil, cortége de proscrits autour d'un prince dont la tête était mise à prix comme la leur.

Ils s'embarquèrent le 19 septembre dans cette même baie qui avait vu arriver Charles-Edouard

(1) Faisant partie du Benalder.

quatorze mois auparavant. La scène des adieux fut touchante; les enfants et les serviteurs des exilés s'étaient réunis sur la plage. Quand le prince, tirant son épée, leur promit en les quittant qu'on le reverrait un jour avec une armée nouvelle, et plus certaine du triomphe.... l'espérance anima les regards de ceux qui l'écoutaient; ils en croyaient son courage pour sa cause, et cette épée, qu'il semblait prendre à témoin, n'était pas un vain attribut dans ses mains; Charles parlait de l'avenir en héros qui se sent la force de lasser la fortune; mais quand cette épée rentra dans le fourreau, quand à ces paroles d'espérance succédèrent ses larmes d'attendrissement, une émotion de tristesse s'empara de tous les cœurs; on fit attention à ces lambeaux d'habits qui témoignaient de sa misère et de ses infortunes; il ne laissa sur le rivage que des amis abattus et découragés par le pressentiment de son éternel exil.

Une lettre, datée du fort William, fut immédiatement insérée dans les papiers publics; elle donnait les détails de l'embarquement de Charles-Edouard; le soir même on avait vu le navire sur lequel il fuyait, sous le pavillon blanc, cingler entre les îles de Coll et de Muck.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

LES COMPAGNONS DE LA FUITE DU PRINCE. — LEURS AVENTURES. — ÉDOUARD BURKE. — SULLIVAN. — O'NEIL. — D. MAC-LEOD. — FLORA MACDONALD ET KINGSBURGH. — LA COMPLAINTE DE FLORA. — LE Dr JOHNSON. — LES DEUX VOLEURS.

Avant de suivre Charles-Édouard dans son conseil, arrêtons-nous encore avec ceux de ses partisans que nous avons vus si fidèlement attachés à sa fortune dans le pays de ses aïeux.

Edouard Burke, le serviteur d'Alexandre Mac-Leod, qui ne quitta le prince que pour le confier à Flora Macdonald, resta long-temps caché lui-même dans une caverne de South-Vist, réduit souvent à y vivre de racines. Quand les troubles furent apaisés, il alla exercer à Edimbourg l'humble métier de commissionnaire. On pense bien que les Jacobites qui le connaissaient ne le laissèrent pas manquer d'ouvrage; mais il refusa toute espèce de servitude plus directe, fier du rôle qu'il avait joué depuis la bataille de Culloden. Il a laissé un journal de tout ce qui lui était arrivé avec Charles-Edouard.

Sullivan fut assez heureux pour profiter d'un navire français qui, envoyé sur les côtes d'Ecosse pour y chercher le prince, ne toucha à South-Vist qu'après que celui-ci en était éloigné.

O'Neil fut saisi par les Anglais; mais il fut réclamé par le marquis d'Aiguilles, et regardé comme prisonnier de guerre.

Le vieux Donald Mac-Leod ne tarda pas à être arrêté; et, conduit devant le général Campbell, il répondit avec sang-froid à toutes les questions qui lui furent adressées.

« Vous avez été avec le Chevalier? lui demanda le général.

« — Oui, je ne saurais le nier.

« — Et savez-vous ce que valait la tête de cet homme?

« — Trente mille livres sterling.

« — Cette somme eût suffi pour vous rendre riche, vous et votre famille.

« — Sans doute; mais je n'aurais pu en jouir deux jours : ma conscience eût repris le dessus. M'aurait-on promis toute l'Angleterre et toute l'Ecosse en récompense, je n'aurais pu offenser un seul cheveu de cette tête ... »

Le général Campbell menaça ce vieux montagnard de l'envoyer à la potence, et se contenta

de le faire mettre en prison : ce ne fut pas son âge, mais son obscurité qui le sauva.

Quand Charles-Edouard quitta miss Flora Macdonald, il lui dit, entre autres choses, qu'il espérait se retrouver un jour avec elle, avant de mourir, dans un bon carrosse à six chevaux. Flora Macdonald avait souri de cette espérance, et s'était éloignée à pied, souhaitant au prince un navire français avec un bon vent pour le conduire en France.

Six jours après, le capitaine Fergusson, s'étant emparé du bateau qui avait transporté Charles-Edouard, s'imagina être sur ses traces. Il arriva, croyant le surprendre, chez sir Alexandre Macdonald. Il avait la description exacte du costume de Flora et de sa prétendue servante. Il interrogea lady Macdonald, mistress Anne Mac-Alister, sa fille, et surtout Kingsburgh. Lady Macdonald était toute tremblante. « Si vous êtes mon juge, dit-elle au capitaine, Dieu ait pitié de mon âme ! — Pourquoi cet effroi, demanda celui-ci ? — Parce que tout le monde sait que le capitaine Fergusson est le plus dur et le plus cruel des hommes !... » Fergusson sourit, comme s'il recevait un éloge qui pouvait lui valoir de l'avancement auprès du duc de Cumberland ; puis il

continua ses questions avec une froide ironie : « Vous avez reçu miss Macdonald et *l'autre femme* qui l'accompagnait... Où les avez-vous fait coucher? » Kingsburgh répondit qu'il savait où avait couché Flora, mais qu'il ne demandait pas où couchaient les servantes... — « Et vous, lady Macdonald, me direz-vous si miss Flora et Betty Burke ont couché dans le même lit?..... » On comprend tout l'artifice d'une semblable question. Fergusson espérait que la pudeur de lady Macdonald trahirait le prince ; elle rougit en effet, mais en disant que ce n'était pas l'usage dans l'île de Skye de faire coucher la *maîtresse et sa servante* dans le même lit. Fergusson se fit montrer les lits où les deux femmes avaient passé la nuit, et, remarquant que celui de la servante était meilleur que l'autre, il conduisit Kingsburgh prisonnier au fort Augustus, où il fut plongé dans un cachot et chargé de fers, après qu'on l'eut dépouillé de son argent, de sa montre, et jusque de ses jarretières. A lui aussi, comme à Donald Mac-Leod, on demanda comment il avait pu résister à la tentation de gagner les trente mille livres sterling promises à la trahison : « Des monceaux d'or, hauts comme cette montagne, répondit-il, ne me procureraient pas la moitié de la satisfaction que ressent mon cœur quand je

pense à ce que j'ai fait!... » Quand on apporta au duc de Cumberland la tête de Mac-Kenzie, il avait fait venir Kingsburgh avant Morison : « Reconnaîtrais-tu la tête du Chevalier, lui dit-il. — Oui, si elle est encore sur ses épaules. — Et si elle n'y était plus?... — Je ne reconnaîtrais plus rien. » La tête ne lui fut pas montrée. On le conduisit à Edimbourg sous bonne escorte, et il fut enfermé à la citadelle avec le major Macdonald, sir Georges Moir, le laird de Leckie et d'autres. Après une année d'étroite captivité, il fut compris dans l'amnistie.

Flora s'était rendue à Armadale, chez sa mère, mais sans rien dire de ce qu'elle avait fait, ni des lieux d'où elle venait. Au bout d'une semaine, Mac-Leod de Taliscar, officier de milice, la fit demander. Flora, devinant qu'elle avait enfin éveillé les soupçons, rassembla sa famille et ses amis, et leur demanda modestement conseil, en leur révélant tout ce qui s'était passé entre elle et le prince; mais déjà l'ordre avait été donné de s'emparer d'elle sans plus de détour. Une patrouille vint la chercher, et, sans lui permettre d'emporter aucun linge, la conduisit à bord de *la Fournaise*, où l'attendait le terrible capitaine Fergusson. Par bonheur, survint le général Campbell, qui, plus humain, la traita avec égards.

Elle avoua tout sans crainte et sans affectation. On la garda cinq mois à bord de différents navires, et elle fut enfin transférée dans les prisons de Londres. Le prince Frédéric fut curieux de la voir. « Comment avez-vous osé désobéir à votre souverain, et trahir les vrais intérêts de votre pays? » lui demanda-t-il. Flora aurait pu défendre les droits des Stuarts contre le prince hanovrien; elle l'embarrassa davantage peut-être en lui répliquant: « J'ai obéi aux lois de l'humanité; si Votre Altesse Royale ou tout autre prince de votre famille était poursuivi par la même infortune que le fils des anciens rois de l'Écosse, je crois que j'écouterais en leur faveur le même sentiment (1)....» La liberté lui fut rendue, et une dame jacobite, lady Primrose, la reçut chez elle. Ce fut une mode d'aller la voir; on comptait jusqu'à vingt équipages continuellement à la file, depuis le matin jusqu'au soir, à la porte de lady Primrose. Flora fit admirer sa candeur et sa sage modestie autant que son courage. Quand elle obtint de retourner en Écosse, c'était à qui lui of-

(1) Les écrivains ministériels (et Walter Scott est du nombre, dans ses ouvrages signés) ont voulu attribuer la réponse de Flora au prince Frédéric, qui l'aurait faite à sa femme, parce qu'elle s'étonnait qu'il eût été curieux de voir une Jacobite aussi déterminée.

frirait sa voiture. Elle choisit pour compagnon de voyage Donald Mac-Leod, devenu libre comme elle, et qui avait aussi été arrêté à Skye, dix jours après avoir pris congé de Charles-Édouard. Donald, fier de ce choix, répéta souvent depuis : « J'étais allé à Londres pour être pendu ; j'en revins dans un beau carrosse avec miss Flora Macdonald !... »

De retour dans son île natale, Flora se vit aussi l'objet d'une espèce de culte, comme l'ange gardien du dernier des Stuarts ; elle ne fut pas insensible aux hommages de sir Macdonald de Kingsburgh, fils du vénérable insulaire dans la maison duquel elle avait conduit le prince. Devenue sa femme, elle accompagna son mari en Amérique, et y trouva des aventures étranges qui n'appartiennent pas à notre histoire. Elle y déploya, comme en Écosse, son admirable courage. Le navire sur lequel elle se trouvait ayant été attaqué par un corsaire, on ne la vit pas, comme les autres passagers, se réfugier à fond de cale : elle resta sur le tillac, excitant du geste et de la voix les soldats de marine à se bien défendre. Revenue dans l'île de Skye lors de la révolution américaine, elle y vécut jusqu'à un âge très avancé, ne cessant jamais de parler avec enthousiasme de la royale famille des Stuarts. Il ne

fallait pas nommer devant elle Charles-Édouard *le Prétendant*, mais le prince: elle avait bien acquis le droit de protester jusqu'au tombeau contre l'usurpation. Les poëtes du jacobitisme s'inspirèrent plus d'une fois de son nom et de ses souvenirs. C'est elle qu'ils font volontiers parler dans leurs stances et leurs ballades. Voici un de ces chants, traduit du dialecte gaëlique :

THE LAMENT OF FLORA MACDONALD.

« Au milieu de ces monts où la bruyère est si verte, et sur une roche qui s'avance dans la mer, la belle et jeune Flora était assise, solitaire et soupirant; la rosée mouillait son plaid, les larmes ses yeux. Elle regardait un esquif que les vents faisaient pencher sur la vague, tel qu'un des oiseaux de l'océan. Elle le voyait se perdre peu à peu dans le lointain; elle soupirait et chantait : « Adieu à celui que je ne reverrai plus : adieu à mon jeune et brave héros : adieu à celui que je ne reverrai plus !

« Le coq de bruyère qui vit sur la crête de Ben-Cormal trouve un doux nid de mousse où il peut dormir; l'aigle qui plane sur les rochers de Clan-Ranald peut y braver dans son aire la vaine menace des chasseurs. Le pélican se repose sur

le récif du rivage, et le cormoran sur son roc au milieu des mers; mais hélas! il est quelqu'un dont je déplore le sort cruel, qui n'a ni maison ni toit dans son propre pays! La lutte est finie, et notre nom a cessé d'être: il ne reste plus que douleur pour l'Ecosse et pour moi!

« Le bouclier est arraché au bras du juste, le casque est brisé sur le front du brave, la claymore va se rouiller à jamais dans l'obscurité, mais le glaive de l'esclave étranger est rouge de notre sang; les fers du coursier, les éperons de l'orgueilleux cavalier ont foulé les plumes de la toque bleue. Pourquoi la foudre dort-elle dans le sein des nuages pendant que la tyrannie se plonge dans le sang des fidèles? Adieu, mon jeune héros, mon brave et aimable prince: la couronne de tes pères est enlevée à ton front. »

Lorsque, en 1773, le docteur Samuel Johnson et M. Boswell, espèce d'écuyer littéraire de ce géant de la critique anglaise, parcouraient les Hébrides, curieux de visiter les Macdonalds de l'île de Skye, sans oublier mistress Kingsburgh, ils furent étonnés de la modestie de Flora, et Flora ne le fut pas moins de leur admiration (1).

(1) Journal d'un voyage aux Hébrides fait avec le docteur Johnson, 1 vol.

C'était, dit Boswell, une petite femme gracieuse, d'une douceur charmante et d'un ton parfait. Le docteur Johnson, qui avait dans ses opinions un reste du « levain jacobite », coucha dans le lit où avait dormi Charles-Edouard 28 ans auparavant (1).

Walter Scott a peint, dans son roman de *Waverley*, les infortunes du baron de Pitsligo, sous le nom du baron de Bradwardine. Nous citerons de préférence ce que la tradition raconte des deux voleurs que nous avons vus si dévoués au prince fugitif. Pierre Grant fut pendu à Inverness pour avoir volé une vache. Chisholm, plus

(1) Outre les journaux d'Edouard Burke et d'autres, où la relation plus complète imprimée à la suite des *Lokhart papers*, il est une foule de traditions orales sur la fuite de Charles-Edouard dans les Hébrides et sur le *continent* d'Ecosse. Les critiques anglais ont contesté l'authenticité de l'anecdote rapportée par Voltaire qui conduit Charles-Edouard chez un Chef dévoué au roi Georges et lui fait dire : « Le fils de votre roi vous demande du pain et des habits; prenez les haillons qui me couvrent, vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. » Il ne manque peut-être à cette anecdote que le nom du Chef, qui fut dans cette circonstance plus fidèle aux lois de l'hospitalité qu'à celles de la proscription. Voltaire pouvait tenir ce fait de quelque Ecossais réfugié; loin d'être impro-

heureux, vécut depuis « en honnête homme » jusqu'à une grande vieillesse, d'abord à Edimbourg, et puis à Strathglass, où il mourut en 1812. C'était un homme de six pieds, remarquable par sa bonne mine, et qui allait lever un tribut volontaire dans les maisons jacobites. C'était de la main gauche qu'il recevait l'argent qu'on lui donnait, s'excusant sur une prétendue blessure de sa main droite; mais la véritable raison était qu'il eût cru avilir cette main, parce qu'elle avait eu l'honneur de serrer celle de Charles-Edouard lorsque le prince avait pris congé de lui. Il espérait qu'un jour la claymore brillerait encore dans cette main ennoblie; car il rêva jusqu'à son dernier jour la restauration des Stuarts.

bable il s'accorde avec les aventures du prince fugitif dans l'île de Skye. Le théâtre s'en est emparé. Aujourd'hui que la *couleur historique* est devenue une règle dans la poétique nouvelle, il est à regretter que dans le drame intéressant d'*Edouard en Écosse*, M. Alexandre Duval ait pris au hasard des noms écossais qui sont peut-être en contradiction avec les opinions que leur prête l'auteur.

# CHAPITRE XXXIX.

VENGEANCES JUDICIAIRES. — LES PRISONNIERS DE CARLISLE. — LEUR EXÉCUTION. — JAMES DAWSON ET SA FIANCÉE. — PROCÈS DE HAUTE TRAHISON DEVANT LA CHAMBRE DES LORDS. — LA COUR DE GRAND-SÉNÉCHAUSSÉE. — L'APPARITION. — LES LORDS CROMARTY, KILMARNOCK ET BALMERINO. — LA SENTENCE. — LE BOURREAU. — L'EXÉCUTION. — LORD LOVAT. — UN TRAITRE. — LA DÉLATION. — LES DERNIERS MOMENTS DE LORD LOVAT. — LES SUPPLICES DE CARLISLE. — LE SERMON D'YORK. — MURRAY ET LE DUC DE CUMBERLAND AUX ENFERS. — LES DÉDOMMAGEMENTS DU DUC. — SMOLLET.

« La loi vint glaner après la moisson de l'épée », dit S. Johnson en parlant des supplices de 1745. En effet, quand les campagnes et les déserts mêmes eurent été bien arrosés du sang des massacres, les villes eurent le spectacle plus régulier des condamnations judiciaires. Voltaire voulait que le bourreau fût l'historien des guerres des « deux roses » ; c'est aux registres des cours criminelles, et aux traditions des prisons, que nous emprunterons les scènes que nous allons esquisser, dussions-nous imprimer sur les mains de la dynastie régnante d'Angleterre les ineffaçables gouttes de sang de lady Macbeth.

Les officiers de la garnison de Carlisle, qui avaient cru à la parole du duc de Cumberland, furent condamnés à mort par séries successives. Dix-huit avaient d'abord été livrés à la sentence d'un jury anglais, du comté de Surrey, qui prononça contre eux la peine capitale. L'exécution ayant eu lieu à Kennington, près de Londres, la populace de cette grande cité put jouir des supplices réservés aux coupables de haute trahison, avec tous les horribles détails qui expliquent les goûts sanguinaires que le peuple anglais fait éclater jusque dans les fictions de la scène. Tel fut le calme courage de tous les suppliciés, qu'on observa qu'un seul, Sydal, avait frémi lorsqu'on lui passa la corde autour du cou. Ils sortirent de la prison sur trois tombereaux, précédés du bourreau, avec son grand sabre nu. Les condamnés étaient presque tous des catholiques ou des épiscopaux, sans doute; on les traita en païens : point de prêtre; mais M. Morgan, l'un d'eux, avait gardé un livre de piété : il lisait tout haut des prières auxquelles les autres répondaient. Avant de quitter leurs tombereaux pour passer sur la charrette à bascule, ils jetèrent au peuple des papiers manuscrits, dans lesquels ils protestaient de leur fidélité à la bonne cause, et racontaient les persécutions dont on les avait

accablés. Quand ils furent attachés aux potences, le bourreau tira leurs bonnets de leurs poches, les leur mit sur les yeux, et fit jouer ensuite la bascule. Ils étaient à peine suspendus depuis trois minutes, que les soldats s'approchèrent, leur ôtèrent leurs souliers, leurs bas et leurs culottes; le reste de leurs vêtements fut la part de l'exécuteur, qui descendit le colonel Townly sur l'échafaud. Là, voyant qu'il respirait encore, il l'acheva en le frappant violemment sur la poitrine, et en le saignant à la gorge; il lui enleva ensuite les parties génitales, et les jeta dans un feu allumé pour cela près des potences. Il ouvrit le cadavre, et en tira les entrailles et le cœur, qu'il jeta également dans le bûcher. Enfin il sépara la tête du corps pour les mettre dans une espèce de cercueil. Il détacha ainsi du gibet et mutila tous les condamnés les uns après les autres. Cette boucherie fut terminée sur James Dawson. Au moment où son cœur fut jeté dans les flammes, il s'éleva du milieu de la foule un cri affreux; c'était le cri de douleur, le dernier cri d'une jeune fille qui expirait. Ceux qui étaient auprès d'elle recueillirent ces paroles: « Mon bien-aimé, je te suis, je te suis; mon doux Jésus, recevez nos ames ensemble. » James Dawson était un jeune étudiant de Cambridge, qui avait quitté

l'université et celle qu'il aimait, pour s'enrôler sous les drapeaux de Charles-Edouard. On avait espéré qu'il obtiendrait sa grace, et le jour de son mariage avait été fixé pour le jour de son acquittement; ayant imploré en vain la clémence du roi, sa fiancée voulut assister au supplice. Uue amie et un parent dont elle s'était fait accompagner s'étonnaient du sang-froid avec lequel elle contemplait l'exécution. Mais elle concentrait en quelque sorte toute sa douleur pour la rendre mortelle; et son cœur se brisa quand celui de son amant fut jeté dans le feu. Cette mort inattendue fit verser des larmes aux spectateurs qui n'avaient accordé aux victimes de la loi que des applaudissements semblables à ceux que la foule romaine prodiguait au courage des premiers chrétiens dans le cirque. A deux mois de là une seconde série des prisonniers de Carlisle vint subir le même supplice à Kennington-Common; mais on se défia cette fois des émotions populaires, et l'on mit de plus longs intervalles entre chaque acte de cette affreuse tragédie. On fit aux suppliciés la faveur de ne les dépouiller et de ne les mutiler qu'après quinze minutes de suspension au gibet (1). La porte de

(1) *They were permited to hang fifteen minutes before*

Temple-Bar reçut son trophée ordinaire de têtes, et les portes de Carlisle et de Manchester le leur ; trophées bien faits pour rappeler plutôt les vengeances du despotisme oriental, que celles de la loi chez une nation qui se vante de sa morale et de sa civilisation.

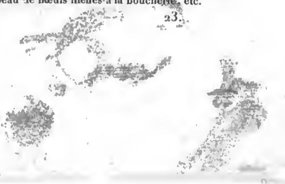
Le jury de Surrey n'avait envoyé à la mort que des officiers les uns peu connus, les autres obscurs, avec quelques étudiants et quelques marchands qu'on trouvait encore plus ridicules que coupables de s'être mêlés des querelles des rois. Mais on n'enleva pas aux lords proscrits leur privilége. La chambre haute, formée en cour de grande-sénéchaussée, fut chargée de fournir aussi au glaive de la justice politique

*being dimembered.* « On leur permit de rester pendus quinze minutes avant d'être démembrés » ; ainsi s'exprime M. Chambers, écrivain à qui il échappe quelquefois des expressinns jacobites, qunique fidèle sujet de la maisnn de Hanovre. Dans une ballade populaire sur les événements de 1745, nn remarque la strophe suivante :

« .... Et ce qui se fit à Carlisle aux yeux de tous dans ces temps de rage, quand la clémence fut enfermée dans une cage et la pitié étouffée ! En voyant tant de cruauté qui n'était blâmée de personne, il secnua la tête ! »

Dans la strnphe suivante, les Ecossais sont comparés à un troupeau de bœufs menés à la boucherie, etc.





de plus *nobles* victimes. Le procès des lords Kilmarnock, Cromarty et Balmérino fut conduit avec une grande solennité.

On raconte qu'une année avant le débarquement de Charles-Edouard, le lord Kilmarnock se promenait dans son jardin lorsqu'il entendit tout à coup un cri de terreur, et puis un autre tandis qu'il cherchait dans sa surprise à s'en expliquer la cause. Il rentra précipitamment, et la comtesse soupçonna la première que ce cri avait été jeté par sa femme de charge, qui venait de monter seule à l'étage supérieur pour chercher du linge. On se hâta d'aller voir ce qui lui était arrivé; mais à peine eut-elle levé les yeux sur le comte, qu'elle s'évanouit. Revenue à elle, et interrogée sur ses cris et son évanouissement, elle raconta que tout à coup la porte s'était ouverte d'elle-même, et qu'une tête sanglante avait roulé sur le plancher. Elle avait jeté un premier cri, et la tête avait disparu; puis tout à coup la porte s'était rouverte, et cette fois un corps sans tête s'était approché d'elle. Cette tête, ce corps, n'étaient autres que la tête et le corps de son maître, dont la vue venait malgré elle de confirmer ses sinistres pressentiments. Le comte de Kilmarnock avait été un jeune homme adonné à ses plaisirs, peu dévôt, encore moins superstitieux, et

qu'on accusait même d'être un incrédule. Il ne fit que rire de cette apparition, et en plaisanta plusieurs fois avec lord Galloway. Quand après la bataille de Preston il manifesta l'intention de joindre l'étendard jacobite, la femme de charge vint lui rappeler son espèce de *seconde vue.* » Le comte la traita de vaine chimère, et partit. Mais parmi tous ceux qui connaissaient cet incident, aucun n'avait mis en doute qu'il ne portât tôt ou tard sa tête à l'échafaud.

Le Lord-chancelier Hardwick se chargea de réaliser le présage. Après la lecture des lettres-patentes qui l'appelaient à siéger en qualité de Lord-grand-sénéchal, il prit sa place sur la seconde marche du trône, et reçut, des mains d'un officier de la chambre haute, la baguette blanche, emblème de ses fonctions. Par son ordre, le greffier de la couronne donna lecture des trois *indictments* du grand jury de Surrey, qui traduisaient devant les pairs les trois lords Kilmarnock, Cromarty et Balmerino.

Ils furent introduits le 28 juillet dans la salle de Westminster, après avoir traversé une longue et double haie de soldats, précédés par le geôlier de la Tour, armé d'une hache dont le tranchant était tourné en avant. Ils échangèrent trois saluts avec la cour et fléchirent le genou. Après

les formalités et les proclamations d'usage, le Grand-sénéchal adressa aux trois accusés une allocution pour leur dire que s'ils étaient jugés par leurs pairs, ils le devaient à cette *glorieuse révolution* de 1688, contre laquelle ils s'étaient armés.

Le greffier de la couronne prit la parole, et leur demanda successivement *s'ils plaidaient coupables ou non coupables*. « Coupables », répondirent lord Cromarty et lord Kilmarnock. Mais lord Balmerino, qui dans tout le cours du procès montra plus de hardiesse, ignorant ou feignant d'ignorer la langue des lois anglaises, et ne se croyant pas obligé à respecter beaucoup des juges qu'il récusait :

« Je demande, dit-il, avant de me reconnaître *coupable ou non coupable*, à écarter l'accusation par une question préjudicielle. » Le Grand-sénéchal voulut d'abord s'y opposer au nom des formes consacrées de la procédure, mais consentit enfin à l'entendre; et lord Balmerino invoqua contre *l'indictment* du jury une fausse désignation de nom et une fausse date de son entrée à Carlisle : ces moyens furent repoussés. « Eh bien ! dit-il, je plaide « non coupable », et veux être jugé par Dieu et par mes pairs. » A ces mots il se retira, et la cour entra en délibération.

« Arthur lord Balmerino, est-il coupable du crime de haute trahison dont il est accusé ? demanda le Lord-grand-sénéchal. — Coupable, sur mon honneur, Mylord », répondirent les uns après les autres, debout, la tête nue, et la main droite sur la poitrine, les cent trente-cinq juges, ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons, qui composaient le tribunal de la grande-sénéchaussée.

Les prévenus rappelés à la barre furent informés de ce *verdict*, et reconduits à la Tour jusqu'au 30 juillet, jour fixé pour la proclamation de leur sentence. Cette fois la hache qui les précédait avait le tranchant tourné de leur côté.

On avait flatté lord Cromarty et lord Kilmarnock de l'espoir d'obtenir leur grace. Cet espoir, ou cette incertitude, énerva leur courage ; ils s'abaissèrent à des supplications dans leurs aveux ; ils firent de touchants appels à la pitié des pairs et à la clémence du roi. Lord Cromarty avait huit enfants, et sa femme était enceinte du neuvième. Il parla de leur deuil et de leur malheur, le conspirateur disparut pour faire place au père et à l'époux. Lord Balmerino ne manqua ni à sa fermeté d'homme ni à sa loyauté de Jacobite. Fier, mais sans arrogance, il ne montra ni repentir ni terreur. Le Lord-grand-sénéchal ne

fit aucune distinction entre les trois accusés dans ses conclusions, qu'il termina ainsi :

« Le jugement de la loi est que vous William comte de Kilmarnock, vous Georges comte de Cromarty, et vous Arthur comte de Balmerino, tous les trois et chacun de vous, retourniez à la Tour d'où vous venez, pour être de là conduits à la place d'exécution, où vous serez pendus par le cou, mais non jusqu'à ce que mort s'ensuive, car vous devez être ouverts vivants; vos entrailles seront arrachées et brûlées à vos yeux; ensuite vos têtes séparées du corps; vos corps coupés en quatre quartiers et mis à la disposition du roi : que Dieu tout-puissant ait pitié de vos ames ! »

Après cette sentence on reconduisit les prisonniers à la Tour, et le Lord-grand-sénéchal, debout, la tête découverte, brisa sa baguette, et annonça que ses fonctions cessaient.

Le comte de Cromarty, appuyé par de puissantes sollicitations, demanda de nouveau sa grace au roi Georges. Sa femme, en grand deuil, se présenta sur le passage de Sa Majesté, tomba à ses genoux, saisit les basques de son habit et s'évanouit. A deux jours de là on lui annonça que le comte serait pardonné. Les amis de lord Kilmarnock espéraient n'être pas moins heureux;

mais on eût pu dire que la fatale apparition n'était point un songe, ou plutôt Kilmarnock avait joint à sa rébellion le crime d'avoir parlé peu respectueusement du vainqueur de Culloden. Le duc de Cumberland avait une belle occasion de se montrer généreux. Il ne pensa pas sans doute en avoir besoin pour sa gloire.

Quant à lord Balmerino, il dédaigna de croire un seul moment à la clémence royale. « J'estime peu digne de vivre qui n'est pas prêt à mourir », disait-il. Quand on vint lui annoncer que le 18 août serait le jour de son exécution, il dînait avec sa femme, qui perdit connaissance à cette nouvelle; le comte lui prodigua ses soins, se remit à table en souriant, et lui rappela qu'elle avait eu plus de courage quand elle l'avait vu partir pour le combat; selon lui, l'échafaud était un autre champ de bataille, où l'on pouvait mourir sans honte pour une bonne cause.

Lord Kilmarnock montra moins de sang-froid, mais une résignation religieuse. Il écouta tous les détails que le gouverneur de la Tour se plut à lui faire de son prochain supplice. « Les Shériffs de la cité de Londres viendront, lui dit-on, vous réclamer; l'échafaud a été exhaussé de deux pieds, car lord Kenmure, en 1716, l'avait trouvé trop bas. Le bourreau est habile, et de plus *une*

*très bonne espèce d'homme* ( *a very good sort of man.* ) — Habile, à la bonne heure, s'écria lord Kilmarnock, mais *votre bonne espèce d'homme* me fait moins de plaisir, si vous voulez dire par là qu'il est tendre et plein de pitié. Un homme plus dur et moins sensible vaudrait mieux. »

Les Shériffs vinrent chercher les deux prisonniers pour être déposés, jusqu'à l'heure convenue, dans une maison voisine de la place de la Tour. Le gouverneur, en les quittant, cria, selon l'usage : « Vive le roi Georges ! » Kilmarnock baissa la tête, mais Balmerino la releva en répondant : « Vive le roi Jacques ! » La foule qu'ils traversaient se demandait : lequel des deux est Balmerino ? Balmerino, saluant avec politesse de ce côté, dit : « C'est moi. » Un murmure d'approbation se perdit dans le bruit des roues de deux corbillards et d'un carrosse de deuil qui faisaient partie du lugubre cortége.

En attendant l'heure du supplice, Balmerino demanda une entrevue à son compagnon d'infortune. « Milord, lui dit-il, avez-vous ouï parler d'un ordre du prince qui prescrivait de ne faire aucun quartier à Culloden ? — Non, milord. — C'est donc une invention de nos ennemis pour justifier leurs propres massacres », dit Balme-

rino avec la satisfaction de mourir pour un prince qu'on avait été forcé de calomnier, afin de le faire passer pour cruel. « Adieu, ajouta-t-il, mon cher lord Kilmarnock, je suis bien fâché de ne pas périr seul dans cette affaire; adieu pour jamais. » Chacun des deux lords resta avec ses amis; mais lord Kilmarnock se laissa persuader par le prêtre qu'il devait se repentir de la part qu'il avait prise à l'insurrection, et s'en accuser comme d'un crime (1). Il monta le premier à l'échafaud, et la vue de cet appareil funèbre fit frémir son ame trop émue par ses incertitudes politiques. « Je ne croyais pas que ce fût un spectacle si horrible, dit-il en se penchant vers l'oreille du ministre; cependant, rassuré par une prière, il plaça son cou nu sur le billot et donna le signal à l'exécuteur, qui avait été obligé d'avaler un verre d'eau-de-vie pour retrouver ses forces. Du premier coup, la hache trancha sa tête, qui fut aussitôt renfermée dans le cercueil, car il avait obtenu qu'elle ne serait pas exposée. On se hâta de répandre du sable sur l'échafaud,

(1) Lord Kilmarnock craignait surtout de compromettre l'avenir de son fils qui était resté au service du roi Georges. Tel fut l'intérêt qu'il inspira, qu'une dame du premier rang devint, dit-on, amoureuse de lui en le voyant passer pour aller à la Tour.

pour faire disparaître les taches de sang, et le Shériff alla chercher lord Balmerino. A la vue du magistrat, celui-ci demanda si Kilmarnock avait cessé de vivre. Sur une réponse affirmative : « C'est bien, dit-il; à mon tour, mes amis; vidons un dernier verre ensemble, avant mon voyage pour le ciel. » Il but, et prit congé de ses amis qui pleuraient, sans verser lui-même une larme.

La foule le vit paraître avec d'autres émotions que lord Kilmarnock; la belle figure, l'air triste et solennel, le vêtement noir de celui-ci n'avaient pas produit autant d'effet que le pas ferme, le regard hardi sans jactance, et le maintien martial de lord Balmerino. Il portait l'uniforme bleu à parements rouges, avec lequel il avait servi le prince, et sa tête était couverte d'une toque écossaise, dernier souvenir de sa terre natale. Jetant un coup d'œil calme sur un cercueil placé près du billot, il y lut cette inscription :

ARTHURUS DOMINUS DE BALMERINO
DECOLATUS 18e DIE AUGUSTI 1746
ÆTATIS 58.

ARTHUR DE BALMERINO
DÉCAPITÉ LE 18 AOUT 1746
AGÉ DE 58 ANS.

« L'épitaphe est exacte », dit-il, et il salua le



peuple ; puis regardant le billot : « C'est donc là l'oreiller de mon dernier sommeil. » Il tira un papier de sa poche, et lut à ceux qui pouvaient l'entendre la déclaration de son inébranlable attachement à la maison de Stuart, et de son regret d'avoir pu servir autrefois sous les drapeaux de la reine Anne et de Georges Ier. « C'est la seule faute de ma vie, pour laquelle je mérite la mort, dit-il ». A un signe, le bourreau s'approcha et voulut lui demander pardon : « Non, mon ami, reprit lord Balmerino en l'interrompant ; de quel pardon as-tu besoin ? Tu vas faire ton devoir. » Il lui donna trois guinées en ajoutant : « Mon ami, je n'ai jamais été riche : voilà tout ce qui me reste ; je voudrais en avoir davantage ; je n'ai plus à t'offrir que ma veste et mon frac. » Il s'en dépouilla, et voulut faire une espèce de répétition de son supplice, en indiquant au bourreau comment il devait frapper quand il recevrait le signal ; puis se tournant vers ceux qui étaient autour de l'échafaud : « J'ai peur, dit-il, qu'on ne m'accuse de forfanterie ; croyez, messieurs, que ma conduite est inspirée par ma confiance en Dieu et une bonne conscience. » Il prit la hache dans ses mains, en examina le tranchant et en parut satisfait.

S'agenouillant alors, il fit sa dernière prière :

« Seigneur, récompensez mes amis, pardonnez à mes ennemis, bénissez le roi Jacques et recevez mon ame. » Cela dit, il laissa tomber ses mains, signal convenu avec le bourreau. Celui-ci surpris, ou troublé, le frappa entre les épaules. La douleur physique agit seule alors sur cette tête si calme ; on la vit se retourner convulsivement, et son regard terrible sembla reprocher à l'exécuteur de n'avoir pas bien rempli son office. Deux nouveaux coups de hache furent nécessaires pour achever la décapitation de lord Balmerino, et la multitude s'éloigna en s'entretenant de son héroïsme.

A trois mois de là, périt de la même manière, et avec le même mépris de la mort et de ses juges, Charles Ratcliffe, le plus jeune frère du comte de Derventwater, exécuté en 1716, et qui lui-même, à cette époque, s'était échappé de la prison de Newgate; puis ce fut le tour du vieux lord Lovat.

C'était de tous les proscrits celui qui semblait devoir inspirer le moins d'intérêt, à cause de son odieux caractère; mais il se fit admirer à ses derniers instants autant que lord Balmerino. On avait dit de celui-ci qu'il avait fait de la mort une maîtresse dès le commencement de son procès. Lord Lovat ne montra de l'indifférence pour

la vie que lorsqu'il n'eut plus d'espoir de la conserver. Jusque-là, fidèle à son caractère d'astuce et d'hypocrisie, il eut recours à tous les moyens pour fléchir et tromper le duc de Cumberland, et ensuite à toutes les chicanes pour embarrasser ses juges. On l'avait trouvé caché dans un creux d'arbre, où il était enveloppé d'une couverture. On le conduisit au fort William « comme un vieux renard qui s'est laissé surprendre dans son terrier ». De sa prison, il écrivit au vainqueur de Culloden : « Cette lettre est adressée humblement à V. A. R., par l'infortuné Simon lord Fraser de Lovat. Je n'oserais pas solliciter une seule faveur de V. A. R., s'il n'était pas notoire que, pour éteindre la grande rébellion de 1715, j'ai rendu à votre royale famille plus de services essentiels qu'aucun Écossais de mon rang. J'en reçus trois lettres de remercîmens de mon royal maître George I^er^. Présenté à ce gracieux monarque par le feu duc d'Argyle, j'étais devenu à la cour un aussi grand favori qu'aucun de mes compatriotes. Dans les parcs d'Hamptoncourt et de Kensington, j'ai souvent porté dans mes bras V. A. R., et je l'ai présentée aux embrassements de son royal grand-père, car il vous aimait beaucoup, ainsi que les jeunes princesses..... Dans la circonstance où je suis, je supplie V. A. R. d'éten-

dre ses bontés et sa compassion généreuse sur une situation aussi déplorable que la mienne. Si j'avais l'honneur de baiser la main de V. A. R., je lui démontrerais aisément que je puis encore être plus utile au roi que ne saurait l'être la destruction d'une centaine d'hommes comme moi, vieux, infirme, octogénaire, et n'ayant l'usage ni de mes mains, ni de mes jambes, ni de mes genoux...., ne pouvant ni me tenir debout, ni marcher, ni monter à cheval. »

A travers toute cette flatterie, il y avait des souvenirs d'enfance qui, rappelés par un vieillard, auraient pu toucher un jeune prince de l'âge du duc de Cumberland, mais il eût fallu que le duc possédât le cœur de Charles-Edouard. Fort peu sensible à la lettre de lord Lovat, il refusa de le voir, et le fit conduire au fort Auguste, d'où il fut envoyé à Londres, sous l'escorte d'un détachement de cavalerie.

Telle avait été l'ambiguité de la conduite de lord Lovat, qu'on se croyait en droit de ne pas procéder légalement contre lui. Ce fut par la chambre des communes qu'on le fit accuser devant la chambre des pairs du crime de haute trahison. Traduit à la barre des lords, il prétendit que sa surdité l'avait empêché d'entendre l'acte d'accusation. De délais en délais, son pro-

cès ne fut commencé que le 16 mars ; mais ces délais mêmes donnèrent à ses accusateurs le temps de chercher des preuves.

Parmi tant de Jacobites fidèles, il se trouva un traître, John Murray de Broughton, secrétaire de Charles-Edouard, qui, sous le coup de l'acte d'*attainder*, se laissa effrayer dans la prison, jusqu'à vendre tous les secrets de son parti, moyennant 200 livres sterling et 80,000 livres de rente sur les biens confisqués. Ce misérable produisit une liste de 4,400 personnes qui, dans la seule ville de Londres, avaient souscrit pour diverses sommes destinées à l'entretien des troupes jacobites. Il livra, entre autres papiers adressés à Charles-Edouard, une lettre de lord Lovat, qui lui mandait : « J'ai levé quinze cents hommes de mon clan pour le service de Sa Majesté Jacques III, et j'ai mis mon fils à leur tête; mon âge ne me permet pas de marcher moi-même. Votre A. R. sait si je fais cordialement des vœux pour ses succès. »

Une autre pièce prouvait que lord Lovat avait reçu du *Prétendant* une commission de lieutenant-général et un brevet de duc.

On gagna encore quelques domestiques du vieux lord pour appuyer Murray, qui vint lui-même déposer contre le prévenu. Lord Lovat

récusa Murray de Broughton comme témoin, parce qu'il était lui-même sous le coup de la loi. Mais ses ennemis, s'attendant à cette objection, répondirent que Murray, ayant fait sa soumission en temps utile, avait été légalement déchargé de sa condamnation. Lord Lovat nia alors tous les faits. Malgré les preuves écrites, on craignit tellement qu'il n'échappât, qu'on retint ses témoins à décharge en charte privée, qu'on refusa de lui restituer une somme de 700 guinées qui lui avait été prise, parce qu'il eût pu l'employer à sa défense, qu'on renvoya des débats de faux témoins qui s'étaient contredits et coupés; qu'on ne craignit pas enfin d'affaiblir, par la plus criante partialité, les témoignages les mieux prouvés. Plusieurs pairs en laissèrent percer leur indignation, mais les agents de la couronne n'en tinrent compte, jaloux du peu de jours qui restaient à un vieillard infirme. Le Grand-sénéchal, avant de casser sa baguette officielle, l'injuria par une sévère allocution. Alors le vieux Chef, se relevant par le mépris que lui inspiraient des juges acharnés à sa ruine, ne daigna plus se défendre, et termina si noblement une vie de basses intrigues, qu'un hommage extraordinaire lui fut rendu. Un jeune étudiant jacobite, pénétré d'admiration pour ce martyr de la « bonne cause »,

adressa à la chambre des pairs une pétition par laquelle il demandait à mourir à sa place sur l'échafaud. « C'était une grâce qu'il implorait, sûr « de son courage, parce que tous les démons de « Milton, et toutes les ombres des Écossais morts « dans la plaine de Culloden, ne seraient pas ca- « pables de lui arracher un cri d'effroi devant « l'appareil du supplice. »

Cette pétition ne fut pas écoutée; mais lord Lovat, qui avait tant fait pour prolonger un souffle de vie, vit approcher sa dernière heure avec une sorte de gaîté philosophique. Il n'y eut aucune circonstance qui ne fût pour lui un texte de bons mots et de remarques plaisantes. On lui apprit qu'un échafaudage, s'étant écroulé près du lieu de l'exécution, avait tué ou blessé plusieurs personnes: « Plus il y a de mal, dit-il, plus la partie est amusante »; réflexion qu'il rendit sous la forme d'un proverbe, pour éviter toute apparence d'amertume. Il demanda un prêtre catholique et l'obtint; mais cet acte religieux ne lui ôta rien de son hilarité. Il répondit, comme Balmerino: « Vive le roi Jacques! » au « Vive le roi Georges! » du gouverneur de la Tour. Il promena un regard calme sur la foule, et puis sur l'échafaud, où deux personnes l'aidèrent à monter à cause de ses infirmités. Là, ayant ôté ses habits,

comme si c'eût été pour se mettre au lit, il prononça à haute voix ce vers d'Horace :

« Dulce et decorum pro patriâ mori,

« Il est doux, il est beau de mourir pour sa patrie. »

Heureux en effet s'il s'était réellement persuadé qu'il périssait en martyr patriote! car quelle mort plus belle, même sur l'échafaud! Soit que lord Lovat se fût fait cette illusion, et que l'esprit de parti ait exagéré ses vices, soit qu'il ne jouât qu'un dernier rôle nouveau, avant de mourir, il posa tranquillement sur le billot sa tête octogénaire, qui fut tranchée d'un seul coup.

Deux mois auparavant avait eu lieu à Carlisle même l'exécution des officiers, à laquelle l'auteur de *Waverley* nous fait assister avec Flora Mac-Ivor. On affecta de faire juger les Ecossais par un jury anglais, pour qu'il y eût une vengeance de peuple à peuple dans leur condamnation. Un Français fut compris parmi les victimes, dont le nombre équivalait à un clan tout entier.

A York, où le sang jacobite coula également, le clergé anglican montra sa « loyauté » dans la chaire avec une fureur digne de ces Puritains qui, à une époque de fanatisme, trouvaient dans l'Écriture-Sainte des sentences de mort en style mystique : le chapelain de la prison prêcha de-

vant les juges un sermon dont le texte indique suffisamment l'intention.

« Moïse dit aux juges d'Israël; Tuez tout homme qui s'est joint à Baale Phégor. » *Nombres XXV, verset* 5.

Au milieu de l'année 1747, on proclama un acte d'amnistie; c'était une dérision; et cependant 80 personnes étaient encore exceptées.

Quelques historiens ont confondu lord Georges Murray avec le traître John Murray de Broughton (1). La fidélité de lord Georges avait été soupçonnée, il est vrai, par Charles-Edouard; mais ce prince lui rendit plus de justice après son retour en France. Lord Georges parvint à fuir sur le continent, et mourut à Medenblinck, en Hollande (1760).

La trahison de John Murray devint, comme on pense bien, un texte fécond d'imprécations en Ecosse: on le surnomma le Judas des Jacobites. Il y a, dans quelques unes des ballades populaires qui flétrirent son nom, une causticité triviale, mais dont l'exagération énergique exprime parfois poétiquement la haine qu'il inspira. Une de ces pièces satiriques, qui associe dans un titre et

(1) Le continuateur du P. d'Orléans entre autres a bâti là-dessus une de ses fables.

un cadre communs le duc de Cumberland et Murray, les suppose tous les deux, par anticipation, descendus aux enfers. Murray cherche en vain à laver ses mains sanglantes dans les flammes sulfureuses des infernales demeures; il se rend presque redoutable à Satan lui-même, tant est noire sa méchanceté diabolique. Il lui vole son trident, ses instruments de torture, et « la dorure de son pupitre »; il arrache de ses mains brûlantes les chartes du Tartare; enfin il allait lui dérober les « bottes » dont sa majesté infernale chausse ses pieds fourchus pour traverser l'éternelle mer de feu, si Satan ne l'avait arrêté. Les esprits les plus noirs s'éloignaient de ce scélérat; les damnés ne voulaient pas « *rôtir* » auprès de lui, lorsque le duc sanguinaire arrive au rendez-vous, et les deux « gras bouchers » s'éprouvent l'un l'autre. « A leurs rugissements le sombre bourreau de l'enfer s'étonne, tous les diables suspendent leurs fonctions; l'un rôtissait les Whigs comme des galettes, l'autre lardait un ministre presbytérien devenu maigre à force de s'épuiser par la prière et par le jeûne. «Qu'on fasse un pâté avec la pâte infernale! » s'écrie Satan: le duc est pétri et cuit au four; la nappe noire est mise, le bénédicité des démons est dit, les démons affamés s'asseyent à table, et dévorent

ce repas livré à leurs dents avides. Mais c'est un poison pour ces affreux convives. La chienne qui garde la porte du palais de Satan, ayant lappé la sauce, en est dans les convulsions; ses petits, ayant teté leur mère en ce moment, crèvent à ses mamelles, et le ver rongeur des damnés, qui ne saurait mourir, se flétrit et cesse de mordre, etc. »

Le duc de Cumberland, avait pour se consoler de ces malédictions de la muse jacobite, les chansons où il était comparé aux plus grands héros des temps anciens et modernes; car la victoire a dans tous les partis ses courtisans et ses poëtes. Les cloches sonnèrent aussi pour lui dans les églises presbytériennes d'Écosse; l'ale coulait en fontaines sur les places publiques pour célébrer la défaite du papisme et le triomphe des libertés nationales. Le clergé ne se refusa pas à lire en chaire la proclamation de mort contre les rebelles et leurs adhérents; des félicitations étaient adressées de toutes parts au roi Georges et à son illustre fils. Londres eut ses fêtes civiques comme Édimbourg; et le parlement, estimant la gloire du duc au prix de l'or, vota vingt-cinq mille livres sterling de rente pour être ajoutées à son revenu.

C'est ainsi qu'en attendant les *fourches caudines* de Closterseven, fut récompensé le petit-neveu du roi illégitime, pour avoir presque

réalisé dans les Highlands le vœu du roi déchu, qui, lorsqu'il n'était que duc d'York, avait voulu condamner l'ancien royaume de ses pères à n'être plus qu'un vaste cimetière. La première pierre d'un édifice élevé dans un comté du nord l'année de la victoire de Culloden, portait cette inscription :

Guliemus, Cumbriæ dux, nobis hæc otia fecit
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Au duc de Cumberland nous devons ce repos.

A ce repos, fruit du sang écossais, et célébré ainsi dans la langue de Virgile et de Tacite, on pouvait appliquer la phrase de l'historien des tyrans de Rome : *Solitudinem faciunt et pacem appellant.* « Ils créent autour d'eux la solitude et l'appellent la paix... » Tel fut sans doute le sentiment d'un historien d'ailleurs favorable à la maison de Brunswick, le célèbre Smollet, lorsque, rappelé par ses souvenirs d'enfance dans sa patrie, il écrivit d'inspiration son ode touchante des *Larmes de la Calédonie :*

*While the warm blood bedews my veins*
*And unimpaired remembrance reigns,*
*Resentment of my country fate*
*Within my filial brest shall beat;*
*And, spite of her insulting foe*
*My sympathizing verse shall flow;*

*Mourn, hapless Caledonia, mourn*
*Thy banish ed peace, thy laure's torn.* (1)

Qui blâmera Smollet de déplorer le sort de l'Écosse, si le premier bien pour une nation, c'est d'abord d'être une nation?

(1) Tant que le sang animera mon cœur,
Au souvenir de l'Écosse fidèle
Ce cœur ému palpitera pour elle,
Et maudira le nom de son vainqueur.
Ma triste muse ose braver l'outrage:
Quel est ton sort, ô malheureux pays!
Tu dois gémir sur tes lauriers flétris;
On t'a donné la paix de l'esclavage.

# CHAPITRE XL.

CHARLES-ÉDOUARD EN FRANCE. — SON ENTREVUE AVEC LOUIS XV. — AVEC LA REINE. — SA RÉCEPTION PUBLIQUE A LA COUR. — LES ÉMIGRÉS D'ÉCOSSE. — LE CARDINAL DE TENCIN. — PROPOSITION REJETÉE. — LE TRAITÉ D'AIX-LA-CHAPELLE. — LOUIS LE PACIFICATEUR. — LES OTAGES ANGLAIS. — LES MÉDAILLES. — L'ORFÈVRE ET LE ROI. — ON ARRÊTE CHARLES-ÉDOUARD. — BIRON. — VAUDREUIL. — CHARLES-ÉDOUARD A VINCENNES. — M. DU CHATELET. — LE PÈRE DU MARÉCHAL MACDONALD.

Le sang de notre Henri IV coulait avec celui des Stuarts et de Sobieski dans les veines de Charles-Édouard. Ce qu'on retrouvait en lui du courage et des graces chevaleresques du Béarnais, devait d'ailleurs le faire bien accueillir en France ; le bruit de ses premières victoires, et de ses aventures romanesques depuis le jour fatal de Culloden, y avait fait sensation au-delà du cercle de la diplomatie et de la cour. Lorsque la nouvelle de son débarquement près de Morlaix (29 septembre 1746) fut connue, les gentilshommes de la Bretagne s'empressèrent de lui prodiguer, ainsi qu'aux compagnons de sa fuite, tous les secours dont ils avaient besoin. On savait qu'en voyant com-

battre à Falkirk et à Culloden les Français qui avaient joint son étendard, le prince ne s'était plaint de leur petit nombre que par cette exclamation flatteuse pour leur conduite: « Avec trois mille Français de plus, j'aurais conquis toute l'Angleterre. » Enfin, il revenait de son entreprise avec le double titre de sa bravoure et de ses malheurs; il pouvait espérer que le sol français serait du moins pour lui un asile inviolable. Les caprices de la fortune en décidèrent autrement.

En descendant sur la plage, après avoir heureusement traversé une escadre anglaise à la faveur d'une brume, Charles-Édouard fléchit le genou pour remercier le ciel d'avoir encore échappé à ce dernier péril. Il ne demeura sur les côtes de Bretagne que le temps nécessaire pour changer de costume, car il arrivait dans le dénûment d'un proscrit; et il se mit immédiatement en route pour Versailles. Le duc d'York son frère, et plusieurs gentilshommes d'Écosse, auxquels se réunirent quelques gentilshommes français, allèrent à sa rencontre. Instruit de son débarquement, Louis XV avait fait préparer le château Saint-Antoine pour le recevoir; Charles voulut se rendre directement auprès de Sa Majesté, et ne fit que traverser Paris. Le roi, qui

tenait un conseil extraordinaire, sortit pour aller au-devant du prince, jusqu'à la seconde salle. « Monsieur, lui dit-il, je rends grace au ciel du plaisir que je ressens à revoir Votre Altesse Royale. Vous venez d'acquérir une gloire immortelle; j'espère que vous recueillerez un jour le fruit de tant de fatigues et de dangers. » Après un quart d'heure de conversation avec le roi, le prince passa dans l'appartement de la reine, qui le reçut avec plus d'affection encore; et quand il quitta le palais, il se fit autour de sa personne un concours de courtisans et de seigneurs, jaloux de l'honneur de lui offrir leurs félicitations.

La débauche n'avait pas alors entièrement corrompu Louis XV. S'il n'était déjà plus digne du surnom de Bien-Aimé, il ne méritait pas encore d'être odieux ou méprisé. On peut croire qu'il pensait et agissait en petit-fils de Henri IV à l'égard de Charles-Edouard, quoiqu'il dût bientôt laisser suspecter la franchise d'un tel accueil. Mais comment mettre en doute la sincérité de la reine? Cette reine était Marie Lezinska, ayant aussi connu le malheur et l'exil, l'Antigone de Stanislas, et qui, sur le trône où elle était assise, éprouvait encore trop d'ennuis pour cesser d'y compatir aux disgraces de la fortune. Marie Le-

zinska avait passé d'ailleurs quelques années de sa jeunesse avec la mère de Charles-Edouard, la princesse Sobieska. Elle aimait dans le petit-fils de Jacques II le fils d'une amie, et ses filles, mesdames royales, admiraient en lui un jeune héros; chaque fois que le prince venait chez la reine on l'y retenait, on lui prodiguait les consolations de l'amitié ; on lui faisait raconter ses aventures romanesques. Il paraît même qu'une des jeunes princesses l'écoutait avec un attendrissement plus marqué que celui de ses sœurs (1).

Louis XV voulut donner à Charles-Edouard le témoignage public de l'intérêt qu'il portait à sa cause. La première visite du prince avait été faite en quelque sorte incognito. Dix jours après eut lieu sa réception publique. Les carrosses du fils de Jacques III, reconnu prince régent des trois royaumes, partirent dans l'ordre suivant du château Saint-Antoine. Le premier contenait lord Ogilvie et lord Elcho (2), Glenbucket et

(1) *Nor were the young princesses, one of them especially less affected with the melancoly story. Letters from Paris*, publiées en 1749 et réimprimées à la suite des *Lockhart papers*.

(2) Nous suivons ici la relation épistolaire publiée en 1749. Walter Scott a donc eu tort de prétendre que lord Elcho avait juré à Culloden de ne plus revoir le prince, et qu'il avait tenu parole.

Kellie, secrétaire de la régence; le second, le prince lui-même avec lord Lewis Gordon et Lochiel père; le troisième, quatre gentilshommes de la chambre.

Lochiel le fils et une foule de gentilshommes suivaient à cheval, et autour du second carrosse on remarquait deux pages richement vêtus et dix valets de pied à la livrée de Son Altesse Royale. Ce prince, naguère si simple, un jour de bataille, sous la veste des clans, semblait pressentir qu'il ne lui restait plus du rang de prince de Galles que les vaines décorations du costume, et il s'en était paré. Le témoin oculaire auquel nous empruntons ces détails, le compare, dans l'éclat de cette pompe, à l'étoile brillante qui, selon les Jacobites, avait apparu parmi les constellations célestes le jour de sa naissance. Il décrit la rare élégance de son pourpoint de velours rose, brodé d'argent; sa veste de brocard d'or; les diamants de sa cocarde et ceux des boucles de ses souliers, l'étoile de Saint-Georges d'Angleterre, et celle de Saint-André d'Écosse, avec tout le luxe des pierreries qui semble justifier matériellement la comparaison. La foule n'avait des yeux que pour Charles-Edouard. Il soupa avec le roi, la reine et la famille royale; sa suite s'assit aux autres tables du château, selon le rang de chacun.

De même que Jacques II, il put admirer la magnificence d'un roi de France; mais de même que Jacques II, il était moins honoré comme l'allié du monarque, que comme servant au spectacle des pompes de sa cour, si cette réception brillante n'était qu'une vaine parade, et non le solennel engagement de l'aider à reconquérir le trône dont on le reconnaissait digne.

Les proscrits qui avaient précédé Charles-Edouard en France, et ceux qui étaient parvenus à s'échapper avec lui ou après son départ, furent enrégimentés. Lochiel, Ogilvie et d'autres Chefs furent nommés colonels de ces corps que le roi prit à sa solde, et qu'on dirigea sur Dieppe, Boulogne et Calais, où allait s'assembler une armée d'invasion; mais le prince reconnut que les secours qui lui étaient destinés étaient trop faibles pour qu'il pût les accepter, sans compromettre ses amis dans une guerre douteuse. Le cardinal de Tencin, sans y être autorisé, un jour qu'il lui avait rendu visite au château Saint-Antoine, voulut insinuer que pour intéresser plus activement le ministère à sa cause, il ferait peut-être bien d'offrir, en cas de succès, la cession de l'Irlande à la France, comme indemnité des frais de guerre.

A peine le cardinal avait-il fini de parler, que

s'indignant de cette proposition offensante pour son honneur, le prince se leva brusquement de sa chaise, en s'écriant : « Non, monsieur le cardinal, tout ou rien ; point de partage. » On soupçonna M. de Tencin d'avoir moins songé, en cette circonstance, à l'agrandissement du royaume très chrétien qu'à l'augmentation de ses bénéfices, qu'il eût voulu augmenter du titre et des revenus de Primat d'Irlande.

Charles-Edouard alla se montrer à la cour d'Espagne à l'avénement de Ferdinand VI; il y trouva des égards, des hommages même, mais encore moins d'offres réelles de service qu'à Versailles, et il revint au bout de quelques mois à Paris. La fortune souriait à nos armes sur le continent. Lawfeld, comme Fontenoy, avait vu Maurice triomphant, et le duc de Cumberland repoussé; Lowendall gagnait le bâton de maréchal de France à l'assaut de Berg-op-Zoom; Belle-Isle chassait les Autrichiens de la Provence, un moment envahie; Gênes devait son salut à Boufflers et à Richelieu; et quoique moins heureuse sur mer, la France pouvait se dire généreuse en consentant à la pacification de l'Europe. Le traité d'Aix-la-Chapelle fut signé le 18 octobre 1748. Comme Louis XIV à Ryswick, Louis XV abandonnait tous ses avantages, et ne stipulait que pour

ses alliés; mais après le traité de Ryswick, Louis XIV resta encore long-temps le grand roi, avec toute la dignité de son caractère: depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, Louis XV, réduit pour toute grandeur aux ennuis de l'étiquette, ne fit plus que s'effacer du gouvernement par égoïsme ou mollesse, et puis se dégrader dans de continuelles débauches. Malheureusement pour Charles-Edouard, il y eut entre les deux traités cette ressemblance, qu'à Ryswick Jacques II avait vu l'Europe reconnaître Guillaume; et qu'à Aix-la-Chapelle son petit-fils vit la couronne de la Grande-Bretagne garantie à la maison de Brunswick, par un article qui devait l'obliger à quitter les domaines du roi de France.

Le prince affecta de ne point paraître abattu, ni même inquiet de ce changement de fortune. Il avait témoigné plus franchement ses regrets, au mois de juillet de l'année précédente, lorsque son frère avait renoncé à toute espérance de couronne terrestre, en acceptant la pourpre romaine sous le titre de cardinal d'York. On eût dit qu'il se refusait à croire qu'un roi de France abandonnât ainsi celui de ses alliés qui n'avait plus d'autre force que celle qu'il voudrait lui prêter. Il se montra en public plus souvent qu'auparavant; il loua un riche hôtel sur le quai des Théatins, pour se rap-

procher, dit-il, de l'Opéra, et des autres lieux de divertissements. Peu à peu il se rendit plus rarement à Versailles, à Choisy ou à Fontainebleau ; ses visites y devinrent plus courtes, et il évitait d'entretenir le roi en particulier. Si on faisait allusion devant lui au traité d'Aix-la-Chapelle, il éludait de prendre part à l'entretien, soit par un air distrait, soit par quelque propos joyeux qui écartait la politique. Quand eurent lieu les réjouissances pour la paix, quand il lut sur les arcs de triomphe et les transparents l'inscription : A Louis le Pacificateur, il osa protester, pour l'Angleterre, contre un titre qui semblait la déclarer vaincue, en même temps qu'en se faisant le champion de l'honneur anglais il protestait contre l'acte qui brisait à jamais les liens de sa famille avec l'Angleterre. Il fit même frapper une médaille à son effigie, avec cette devise : Carolus walliæ princeps (Charles prince de Galles); sur le revers était un navire avec ces mots : Amor et spes Britanniæ. (L'amour et l'espoir de l'Angleterre.) Les ministres de Louis XV se récrièrent devant le roi sur cette manière de prétendre que la marine anglaise avait forcé la France à la paix. Le roi répondit que le prince de Galles avait ses raisons, et qu'il ne voulait pas voir là une insulte contre la

France. Le prince de Conti eût volontiers cherché querelle à Charles-Edouard. L'ayant rencontré dans les jardins du Luxembourg, il se contenta de lui dire avec ironie : « Je suis étonné que vous soyez si généreux pour la marine anglaise; elle ne s'est pas montrée l'amie de Votre Altesse Royale. — Cela est vrai, prince, reprit Charles-Edouard, mais je suis, nonobstant, l'ami de la marine anglaise contre tous ses ennemis; je regarderai toujours la gloire de l'Angleterre comme la mienne, et sa gloire est dans sa marine (1). »

Par suite du même système, lorsque arrivèrent à Paris le comte de Sussex et lord Cathcart, comme otages du roi Georges pour la restitution de Louisbourg, Charles-Édouard répéta avec un ton d'amertume que l'Angleterre n'eût jamais dû consentir à donner ainsi des gages de sa bonne foi, puisque on ne peut en exiger que des vaincus.

Cette fierté ne déplaisait pas aux Français. Le comte de Sussex et lord Cathcart se voyaient traités presque avec mépris, tandis qu'un mur-

(1) Pendant les négociations d'Aix-la-Chapelle, Charles-Edouard et son père n'avaient pas manqué de protester d'avance contre tout ce qui serait arrêté dans le traité contre les droits des Stuarts au trône d'Angleterre.

mure flatteur accueillait partout le jeune prétendant. Ils se plaignirent plus d'une fois que le cabinet de Versailles ne le forçât pas à sortir du royaume. On retarda long-temps l'exécution de cet article du traité de paix, que la cour de Londres ne cessa de réclamer. On aurait voulu que Charles-Édouard partît de lui-même. Les avis indirects ne lui manquèrent pas. Le cardinal de Tencin et puis le duc de Gesvres allèrent le voir pour l'engager adroitement à ne pas provoquer contre lui des mesures désobligeantes. Il feignit de ne pas les comprendre. « Le roi était, disait-il, lié à sa cause par son honneur qui valait tous les traités », voulant lui laisser l'humiliation de s'expliquer plus clairement. Il avait commandé un service d'argenterie. Quelque temps avant le jour fixé où il devait le lui remettre, l'orfévre vint le prier de lui accorder quelques jours de plus, parce que Sa Majesté venait de lui en commander un autre, qu'il devait livrer à un terme plus rapproché. Charles-Edouard insista pour que l'orfévre tînt ses conditions avec lui; et l'orfévre, dans ce dilemme, alla exposer son embarras à Louis XV. Le roi fut charmé de voir Charles-Edouard si pressé, parce qu'il s'imagina qu'il se préparait à partir. Il dit à l'orfévre de le servir au gré de son impatience; qu'il consentait à attendre, et qu'il paie-

rait lui-même tout ce qui serait fourni au prince de Galles. Mais il fut piqué lorsqu'il apprit que ce service était destiné à une fête donnée à la princesse de Talmont, à madame de Maisieux, au duc de Bouillon, et à trente autres personnes de la cour.

On s'adressa à Rome : Jacques III écrivit à son fils qu'il devait céder aux circonstances, et éviter par son départ d'irriter Louis XV. Cette lettre fut d'abord envoyée ouverte au cabinet de Versailles : le roi la fit porter à Charles-Edouard par le duc de Gesvres, avec une autre de sa main, et un blanc-signé qu'il était invité à remplir par le chiffre de la pension qu'il désirerait toucher partout ailleurs qu'en France. Charles-Edouard reçut si mal le duc de Gesvres, et après lui M. de Maurepas, qu'un conseil fut assemblé, où l'on décida qu'il serait arrêté et conduit sous escorte à la frontière. On dit qu'en signant cet ordre, Louis XV s'écria par un dernier sentiment de remords : « Pauvre prince ! qu'il est difficile pour un roi d'être un véritable ami ! »

On espérait encore que l'on ne serait pas obligé d'en venir à cette extrémité. On eut soin de faire avertir Charles-Edouard qu'il était encore à temps de partir volontairement.

Sa fermeté, ou, si l'on veut, son obstination ne

l'abandonna pas. L'ordre du roi fut remis le mardi 11 décembre au duc de Biron, colonel des gardes-françaises, qui commanda douze cents hommes pour investir l'Opéra, où Charles-Edouard devait aller le soir. On s'attendait à une résistance, et l'on prépara des cordes pour le lier : on crut peut-être concilier cette rigueur avec le respect dû à un prisonnier de sang royal, en se procurant des rubans de soie à cet usage. Le prince pouvait aussi se jeter dans quelque maison et s'y barricader : tout fut disposé comme pour un siége ; on porta des échelles et des pieux pour enfoncer les portes ou les fenêtres ; enfin un médecin et trois chirurgiens devaient marcher avec les troupes, afin de panser les blessures si le sang était versé.

Deux agents de police, six sergents déguisés, et un autre en uniforme, qui feignit de vouloir disperser la foule, entourèrent Charles-Edouard lorsqu'il descendit de voiture, et s'emparant de lui, le transportèrent dans une maison voisine où les officiers les attendaient. M. de Vaudreuil, major des gardes, lui dit : « Prince, je vous arrête au nom du roi mon maître. — La manière est un peu cavalière », répondit-il sans changer de visage. M. de Vaudreuil lui demanda ses armes. « Qu'on les prenne », dit Charles, voyant que toute résistance était inutile ; mais il fit un

geste pour se dégager des bras des exempts : ce fut un prétexte pour le charger d'indignes liens, « dernier coup, dit Voltaire, dont la destinée accabla une génération de rois qui datait de trois siècles ». On lui ôta son épée, un couteau à deux lames, et une paire de pistolets : « Vous ne devez pas être surpris de me trouver si bien armé, dit-il ; je l'ai toujours été depuis mon retour d'Ecosse. » M. de Vaudreuil s'excusa en déplorant son malheur d'avoir à remplir une commission pareille. « En effet, dit Charles, c'est là une commission indigne d'un officier : quaut à moi, je ne suis point habitué à de semblables procédés ; mais s'ils déshonorent quelqu'un, c'est votre maître plutôt que moi. » On le mit dans une voiture. M. de Vaudreuil s'y plaça à côté de lui, avec deux capitaines sur le devant ; deux autres à cheval avaient la main sur chaque portière ; six grenadiers montèrent derrière avec la bäïonnette au bout du fusil. Un détachement suivit le carrosse qui s'arrêta au faubourg Saint-Antoine, où, voyant que l'on prenait des relais, Charles-Edouard ne put s'empêcher de dire : « Où allons-nous ? Me conduisez-vous à Hanovre ?. . . . » On le conduisait à Vincennes, dans ce château qui, cinquante ans plus tard, devait voir un autre proscrit, non moins illustre, expier dans

ses fossés, par la mort des transfuges, son titre de descendant de Henri IV, devenu un crime.

M. du Châtelet, gouverneur de Vincennes, était connu et aimé de Charles-Edouard. En l'apercevant, le prince retrouva sa bonne humeur : « Mon ami, lui dit-il, c'est à vous à venir m'embrasser, car vous voyez que je ne saurais faire un pas pour aller à vous. » M. du Châtelet s'indigna de le voir garrotté comme un criminel. M. de Vaudreuil dit que ces précautions avaient été prises de peur que Charles-Edouard n'attentât à sa vie; et que s'il voulait donner sa parole d'honneur de n'en rien faire, il serait délivré de ses liens. Le prince la donna; ce qui n'empêcha pas M. de Vaudreuil de fouiller ses habits pour chercher s'il n'avait pas quelque arme cachée. M. du Châtelet conduisit ensuite son prisonnier dans une petite chambre qui lui était destinée. « Hélas! mon prince, dit-il, vous ne pourrez pas faire ici beaucoup d'exercice; mais cette chambre communique à une plus grande, et si vous voulez donner votre parole. . . — Je l'ai donnée une fois, on l'a oublié. Je ne la donnerai pas deux, interrompit Charles, avec plus de dignité que de colère; au lieu de faire un tour dans cette chambre, j'en ferai quatre. — Monseigneur, s'écria M. du Châtelet, voici le jour le plus mal-

heureux de ma vie » ; et il embrassait ses genoux en pleurant. « Rassurez-vous, reprit Charles en lui tendant la main, je connais votre amitié pour moi, et je ne confondrai pas l'ami avec le gouverneur. Mais savez-vous ce que deviendront mes gentilshommes ? les a-t-on arrêtés ? » Puis, faisant un effort pour sourire, il ajouta : « Ce pauvre Hartington ! si on l'a arrêté comme moi, il a dû bien souffrir, lui qui est si gros ! » Ses gentilshommes avaient été en effet arrêtés et conduits momentanément à la Bastille, excepté un seul qui eut la permission de lui tenir compagnie à Vincennes. C'était Macdonald Mac-Eachan, de l'île de Skye, le parent de Flora, et qui, renonçant depuis à l'Ecosse pour la France, y donna le jour à un de nos héros modernes, le maréchal Macdonald. Quand M. de Vaudreuil et M. du Châtelet furent retirés ; quand le prince n'eut plus besoin de se montrer par son sang-froid au-dessus de l'outrage qu'on lui faisait subir ; quand il se vit seul avec un Ecossais fidèle, un ami, il s'abandonna à toute sa douleur, et versant des larmes : « Ah ! mes braves montagnards ! » s'écria-t-il. C'était un souvenir de cette époque d'espérance et de gloire, où, entouré de ses braves Ecossais, il faisait trembler le roi Georges sur son trône, et inspirait à la cour

de Louis le regret d'avoir si timidement secouru un héros qui avait su parvenir presque aux portes de Londres. Peut-être aussi s'estimait-il malheureux d'avoir survécu pour un tel affront aux victimes de Culloden. Devenu plus calme, il se jeta sur un lit et dormit jusqu'au lendemain matin. Il demanda l'heure en se réveillant : « Il est six heures, lui dit-on... — Je croyais que c'était plus tard, reprit-il. Ah ! je vois que les nuits sont longues ici ! »

---

# CHAPITRE XLI.

L'HONNEUR FRANÇAIS. — POÉSIE JACOBITE EN FRANCE. — CHARLES-ÉDOUARD A CHAMBÉRY ET A AVIGNON. — FLORENCE. — COMPLOT JACOBITE. — LES ADIEUX AU LOCHABER. — LE Dr CAMÉRON. — CHARLES-ÉDOUARD A LONDRES. — 1755. — LALLY-TOLENDAL. — MISS WALKENSHAW. — LE Dr KING. — COURONNEMENT DE GEORGES III. — MARIAGE DE CHARLES-ÉDOUARD. — ALFIERI. — LES LARMES DE CHARLES-ÉDOUARD. — UN AMI DE FOX CHEZ LUI. — SA MORT.

L'honneur français prit parti pour Charles-Edouard. Le dauphin alla, dit-on, se plaindre au roi de ce qu'il appelait l'attentat des ministres contre un fils de roi, une violation du droit sacré de l'hospitalité. Le roi fut obligé de répondre au dauphin qu'il était trop jeune pour donner son avis. L'indignation du dauphin trouva de nombreux échos. Il parut des pamphlets; il parut des vers qui contenaient des apostrophes peu respectueuses pour Louis XV:

Quoi! Biron, votre roi vous l'a-t-il ordonné?
Edouard, est-ce vous, d'huissiers environné,
Est-ce vous, de Henri le fils digne de l'être?
Sans doute: à vos malheurs j'ai pu vous reconnaître,

Mais je vous reconnais bien mieux à vos vertus.
O Louis! vos sujets, de douleur abattus,
Respectent Edouard captif et sans couronne :
Il est roi dans les fers, qu'êtes-vous sur le trône?
J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour,
Mais fut-il relevé par les mains de l'amour?
Belle Agnès (1), tu n'es plus, le fier Anglais nous dompte,
Tandis que Louis dort dans le sein de la honte,
Et d'une femme obscure indignement épris,
Il oublie en ses bras nos pleurs et nos mépris;
Belle Agnès, tu n'es plus! ton altière tendresse
Dédaignerait un roi flétri par sa faiblesse :
Tu pourrais réparer les malheurs d'Edouard, etc., etc.

Une autre pièce, qui eut plus de succès encore, attribuée, je crois, à Dufresnoy (2), n'était pas moins sévère pour le roi et ses ministres.

Cependant Charles-Édouard continuait dans sa prison à se montrer supérieur à sa mauvaise fortune. Il demeura à Vincennes cinq jours encore, impassible devant ses geôliers, repoussant comme un nouvel affront toutes les offres pécuniaires qui lui étaient faites. Le 27 décembre il monta dans un carrosse avec deux capitaines aux gardes, et le commandant des mousquetaires, qui l'accompagnèrent jusqu'au pont de Beauvoisin,

(1) Allusion à madame de Châteauroux.

(2) Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile, etc.

petite ville qui sépare la France de la Savoie. Charles se rendit avec le lieutenant O'Donnel à Chambéry, où il se vit entouré des officiers d'un régiment irlandais, en garnison dans cette ville, et qui le saluèrent comme leur prince. Il n'avait point changé d'habit depuis son arrestation. Pour reconnaître l'accueil qu'il recevait, il demanda et revêtit un uniforme irlandais. De Chambéry il se rendit à Avignon, en traversant le Dauphiné. Son projet était d'y séjourner quelque temps. Il y fut rejoint par ses gentilshommes, et ses bagages lui furent renvoyés avec eux. Le séjour d'Avignon s'accordait avec la pensée de ses infortunes. L'aspect de la capitale du Comtat-Venaissin a une certaine solennité triste; et c'est le caractère à peu près général de toutes les cités voisines, où toutes les décorations monumentales sont des ruines. Les arcs de triomphe d'Orange et de Saint-Remy, les palais, les temples, les obélisques d'Arles, rappellent des grandeurs éteintes: Arles, surtout, offre en partie sur ses places publiques, en partie sous les voûtes de ses rues solitaires, les vestiges de l'empire des Césars, ceux d'une république libre, ceux d'un royaume même qui, comme le royaume d'Ecosse, n'existe plus que sur les inscriptions des tombeaux et dans les pages des chroniqueurs.

Le vice-légat rendit au prince de Galles les honneurs dus à son rang. Charles-Edouard parut encore trop heureux sans doute à Georges II, et trop près de la France, où il fut accusé d'avoir fait quelques excursions secrètes, et les ministres anglais exigèrent que Louis XV usât de son droit de souveraineté sur le Comtat pour l'en expulser. Avant de quitter Avignon, il avait eu une entrevue avec l'infant don Philippe, que le même traité d'Aix-la-Chapelle, si funeste aux Stuarts, avait doté du duché de Parme, dont il alla prendre possession dans le courant de février(1). L'Italie seule restant ouverte à Charles-Edouard, il se décida à aller s'y fixer. Le sénat de Venise le repoussa, comme il devait repousser un jour un roi de France. Charles ne fit que passer à Rome; la pourpre dont son frère y était revêtu blessait ses yeux. Il s'établit en Toscane, avec l'agrément du duc Léopold.

Cependant les Jacobites d'Angleterre et d'Écosse étaient désormais réduits au rôle d'obscurs conspirateurs. Lord Elibanck et son frère Alexandre Murray conçurent le projet hardi de s'emparer, avec soixante hommes dévoués, de la personne de Georges II, au milieu de son propre

(1) 1748.

palais de Saint-James. A un jour convenu, l'étendard de la rébellion devait être arboré en Écosse, où s'étaient rendus secrètement deux proscrits, Macdonald de Loch-Garry, et le docteur Archibald Caméron, frère de Lochiel (1). Une dame titrée, la duchesse du Buckingham, était du complot, et avait fait plusieurs voyages secrets à Paris et à Rome. Charles-Édouard, ayant peine à croire qu'il ne suffirait que d'un coup de main pour renverser la maison de Brunswick, désira juger par lui-même de l'assistance que lui garantissaient ses adhérents en Angleterre. Il arriva mystérieusement à Londres en 1753; mais il s'aperçut qu'à l'exception de quelques hommes audacieux, une mesure énergique et décisive répugnait aux Jacobites les plus influents. Comme en 1745, ils auraient toujours voulu profiter d'une révolution, sans en courir les chances et les périls. Le docteur King, entre autres, un des chefs de l'université d'Oxford, élevait, à chaque conférence, de nouvelles difficultés. Charles-Edouard ne resta que quelques jours à Londres. On a prétendu que le roi Georges n'ignora pas sa présence si près de lui, et ne crut pas devoir le faire arrêter; il eût fallu, pour un

(1) Lochiel était mort à Paris en 1748.

tel prisonnier, dresser de nouveau l'échafaud de Marie Stuart; mais il n'est pas probable que le roi fut si bien informé, ou averti à temps. La conspiration fut découverte peu après, sans qu'on pût en avoir la preuve positive; si bien que le docteur Caméron, ayant été arrêté, fut jugé, non d'après ce nouveau délit, mais comme contumace de 1745. Il fut exécuté à Londres, et dans sa prison on l'entendit se distraire en chantant la ballade touchante des adieux au Lochaber, pays des Camérons (1).

« *We'll may be return to Lochaber no more.* »

« Nous ne reverrons plus, hélas! le Lochaber. »

La mésintelligence de la France et de l'Angleterre en 1755 put donner une dernière espérance aux Jacobites. Au mois de juin de cette année, l'Amiral Boscaven, à la tête d'une escadre de quatorze vaisseaux de guerre, rencontre, sur les bancs de Terre-Neuve, les vaisseaux *l'Alcide* et *le Lys*, séparés de l'escadre française; il les approche sous les apparences de la paix, les attaque tout à coup et s'en empare. Dès qu'on apprit à Versailles cette déclaration de guerre, car c'est en violant le droit des gens que la Grande-Bre-

(1) Anecdotes de Spence.

tagne a de tout temps commencé les hostilités sur mer, le roi rappela son ambassadeur et se prépara à venger son pavillon. Le comte Lally fut mandé au conseil. « Il y a trois mesures à prendre, dit-il : descendre en Angleterre avec le prince Charles-Édouard, abattre la puissance des Anglais dans l'Inde, conquérir leurs colonies d'Amérique. » On eut d'abord recours aux négociations, et l'on perdit un temps précieux. Cependant Charles-Edouard, secrètement averti, quitte Florence, et se rend à Navarre chez le duc de Bouillon, puis à Nancy chez le roi Stanislas. Il y voit le comte de Lally qui, nommé commandant des côtes de Picardie et du Boulonnais, avait déjà rouvert ses correspondances avec les Jacobites des trois royaumes; mais un mois après le cabinet de Versailles renonce à l'invasion d'Angleterre, Charles-Edouard retourne en Italie, et le comte Lally va combattre les Anglais dans l'Inde, pour revenir un jour porter sa tête à ses ennemis en France (1).

(1) Quand Charles-Edouard avait retrouvé Lally à Paris en 1746, il lui avait remis des patentes qui le créaient pair d'Irlande, comte de Lally de Moenmoye, et vicomte de Ballymote avec l'ancien titre de baron de Tolendal. Le nom de Lally-Tolendal appartient aujourd'hui à la pairie française : parmi les Irlandais réfugiés,

Déjà, d'ailleurs, plusieurs Jacobites anglais, lassés de la fatalité attachée à la cause des Stuarts, commençaient à vouloir faire leur paix avec la famille de Brunswick. Charles-Edouard avait pour amie de cœur une dame anglaise, miss Walkenshaw, dont il eut un fils, et puis une fille, connue sous le nom de princesse d'Albany. Une sœur de miss Walkenshaw occupait un emploi dans la maison d'un prince de la famille régnante. Les Jacobites d'Angleterre s'imaginèrent qu'elle était un espion des ministres anglais, à qui elle vendait les secrets du Prétendant et les leurs. Ils envoyèrent au prince M. Mac-Namara, qui déclara que, dans l'intérêt commun, miss Walkenshaw devait être enfermée dans un couvent ; Charles-Edouard répondit qu'il consentirait à se laisser guider en tout par ses amis, excepté pour ce qui regardait sa vie domestique. Son refus de rompre ce tendre engagement devint pour plusieurs un prétexte

que les malheurs de Charles-Edouard ont légués à la France, nous aimons encore à citer les Walsh créés comtes de Serent par Louis XV. En souvenir de ses loyaux services, M. Walsh, capitaine de *la Doutelle*, reçut de Charles-Edouard une épée avec ces mots sur la lame : *Gratitudo fidelitati;* la famille Walsh a trouvé de nos jours une nouvelle source d'illustration dans les lettres.

de cesser toute correspondance avec les Stuarts. Le docteur King, qui raconte cette anecdote dans ses *Souvenirs*, ajoute que M. Mac-Namara, affligé de l'obstination du prince, lui dit : « Par quel crime votre famille a-t-elle attiré sur elle la vengeance du ciel, puisqu'elle en est punie sur toutes les branches de sa race? » Cette réponse eût été une insulte bien gratuite ; le docteur King l'a évidemment arrangée à l'appui de ses récriminations contre Charles, et pour justifier sa propre apostasie politique, écrivant à l'époque où il était venu se courber dans la foule des courtisans du palais Saint-James.

Par le fait, le parti Jacobite était à peu près dissous en 1761, lorsque Georges III succéda à Georges II. Le couronnement eut lieu à Westminster, avec toute la pompe accoutumée. Le champion du roi, armé de toutes pièces et monté sur son cheval de bataille, jeta le gant de défi d'après les antiques usages. Au grand étonnement de tous les spectateurs, ce gant fut relevé par une jeune fille qui disparut aussitôt. Les Jacobites présents à la solennité s'empressèrent du moins de soustraire à tous les regards cette jeune téméraire. Peut-être était-ce un dernier appel à leurs serments, un signal auquel ils auraient dû répondre en tirant l'épée du fourreau. En effet, un

individu connu de lord Maréchal (1) aperçu tout à coup près de lui un étranger, dont la présence en un tel lieu, en un tel moment, devait bien surprendre : « Vous êtes, lui dit-il, le dernier être vivant que je me serais attendu à trouver ici. . . . . » C'était le prince Charles-Edouard, qui répondit : « La curiosité seule m'a amené; mais je vous assure que l'homme qui est l'objet de cette pompe est celui que j'envie le moins. . . » L'objet de cette pompe a eu cependant un règne long et glorieux; mais comme s'il y avait eu une malédiction dans les paroles indifférentes du prince légitime, sous ce règne, au dehors, l'Amérique a vu une colonie anglaise s'insurger contre la mère-patrie, la vaincre et la forcer de l'admettre au rang des nations indépendantes; au dedans, d'amers chagrins domestiques ont fait du roi Georges III un autre roi Léar; la couronne des Stuarts a fatigué sa tête jusqu'à troubler sa raison, et les galeries solitaires

(1) Cette lettre de Hume au Dr Pringle est citée en entier dans les pièces intéressantes, etc. de Laplace et dans les *Mémoires secrets* du cardinal Dubois, publiés par M. de Sevelinges. Mais elle contient sur le caractère de Charles-Edouard des insinuations peu vraisemblables. Voyez aussi l'article Charles-Edouard dans la *Biographie universelle*.

de Windsor ont retenti pendant plus de vingt années des cris de sa douleur paternelle et de sa démence.

De retour sur le continent, Charles-Edouard perdit son père (1766), qui lui laissait le stérile héritage de ses droits. Il prit alors le titre de comte d'Albany, et continua à résider à Florence, ne faisant guère que de courtes excursions à Rome. A peu près dans le même temps, les cours de France et d'Espagne crurent qu'il était dans l'intérêt de leur politique de ne pas laisser éteindre le nom de Stuart, et négocièrent le mariage du petit-fils de Jacques II avec la princesse Louise-Maximilienne de Stolberg Gredern, née à Mons en 1752. Cette union de Charles avec une femme plus jeune que lui de trente-deux ans pouvait être difficilement heureuse, et ne le fut pas long-temps; la disproportion d'âge eût été un motif suffisant pour expliquer la mésintelligence qui éclata entre les deux époux; mais le caractère de Charles pouvait bien être aigri par son long exil : ne pas trouver quelques consolations à ses infortunes dans ses affections domestiques dut être pour lui une source de réflexions bien amères. Quelque fidèle à ses devoirs que fût sa compagne, il eut des motifs d'être jaloux, et un jaloux ressemble bientôt à un tyran. Leurs que-

relles donnèrent lieu à des scènes désagréables, qui se terminèrent par une séparation, et la princesse se retira auprès du cardinal d'York, son beau-frère. Elle fut suivie à Rome par Alfieri, en qui elle avait fait naître un amour si tendre, si respectueux, un amour qui eût été si pur s'il eût pu être légitime. Alfieri, dans la dédicace de la tragédie de *Mirrha*, attribue tout son génie à son inspiration; et, dans ses mémoires, il reconnaît qu'il lui dut mieux encore, « puisqu'elle lui apprit à respecter et à aimer la vertu ». Il l'accompagna en Suisse et à Paris, où il l'épousa à la mort de son premier époux (1).

Charles-Edouard vit du moins grandir auprès de lui une fille dévouée, qui charmait ses ennuis par ses caresses et ses graces naturelles; car rien dans la belle Italie ne put jamais le distraire complétement des souvenirs de la pauvre Écosse. Les voyageurs écossais qui se présentaient chez lui y retrouvaient ce prince bien aimé dont leurs braves compatriotes vantaient encore dans leurs montagnes la bonté autant que la valeur : il ai-

(1) La comtesse n'est morte qu'en 1824. Elle avait fait élever à Alfieri un monument funèbre par l'illustre Canova. On croit qu'elle avait épousé secrètement en troisièmes noces le peintre Fabre, qui a dernièrement légué son riche Musée à Montpellier sa ville natale.

mait à les interroger sur ce pays qu'il ne devait plus revoir. Un jour, au milieu d'une soirée qu'il donnait dans sa *villa*, un exilé risqua de faire entendre, après les accords mélodieux de la musique d'Italie, un air simple et naïf des montagnes calédoniennes. C'était l'air pathétique que le frère de Lochiel chantait dans sa prison, l'air de *Lochaber no more* (nous ne reverrons plus le Lochaber). Le prince, qui avait admiré la savante exécution des musiciens italiens, éprouva un autre genre d'émotion en écoutant cet air plaintif de la vieille Ecosse. Il baissa la tête dans ses mains, et versa un torrent de larmes.

En 1783, M. Greathead, ami de Fox, voyageant en Italie, obtint une audience de Charles-Edouard. Sa curiosité l'amena à lui demander le récit de son expédition de 1745. Le prince semblait d'abord ne répondre qu'avec peine à ses questions; mais tout à coup, emporté par son récit même, et y retrouvant toute la chaleur de sa jeunesse, il entra dans une narration circonstanciée des principaux événements. Ses yeux étincelaient, sa voix devenait de plus en plus énergique, et, quand il en fut à sa défaite, aux périls de sa fuite, au dévouement des montagnards, son émotion fut telle qu'il tomba en convulsion sur le plancher. M. Greathead, alarmé, appela du se-

cours. La jeune princesse d'Albany accourut, et, voyant l'état de son père : « Ah! monsieur, dit-elle, vous avez parlé de l'Ecosse! »

Tel était le prince qu'on aurait voulu faire passer pour insensible et égoïste. Il est un reproche sur lequel on a beaucoup appuyé encore. Charles-Edouard s'abandonna, dit-on, en Italie, à la passion du vin. La vue d'un héros qui abdique sa dignité d'homme dans une brutale ivresse inspire de bien tristes pensées sur l'humanité tout entière; mais on a sans doute exagéré cette accusation comme tant d'autres, et, en jetant le manteau des fils de Noé sur Charles-Edouard, il est juste de rappeler qu'à l'époque où il vivait, l'ivresse était un vice de grand seigneur. Il avait vu en France les courtisans de Louis XV, et, en Angleterre, c'est depuis très peu d'années que les princes et les nobles imitent plus rarement dans leurs hôtels, comme dans leurs clubs, les orgies de Henry V et de Falstaff.

Malheureusement, ce ne sont pas seulement les Whigs qui ont attaqué la renommée du Prétendant. Pour s'excuser sans doute, à l'exemple du docteur King, d'avoir renoncé à leurs serments, des écrivains jacobites ont répété les assertions de leurs ennemis politiques sur l'incapacité de Charles-Edouard, sur son égoïsme, son

ingratitude, sa *lâcheté* même ; tant il est facile de calomnier l'infortune. Quelques voyageurs anglais, flatteurs de la famille régnante, se sont complus à le peindre dans les infirmités de la vieillesse à Rome et à Florence. L'âge n'épargne pas les héros, surtout ceux qui, comme le fils de Jacques II, ont combattu et souffert long-temps ; mais les lauriers de Preston-Pans et de Falkirk auraient peut-être dû entourer de plus de respect les cheveux blancs du prince exilé. Le poète populaire de l'Ecosse, qu'on ne peut soupçonner d'avoir été l'ennemi des libertés de son pays, Robert Burns, pensa différemment. Dans ses ballades nationales il a plus d'une fois célébré la vaillance, les vertus et les malheurs du dernier des Stuarts. L'historien, sans doute, ne doit pas, comme le poète, écouter exclusivement sa sympathie pour le malheur ; la cause de la dynastie déchue avait cessé d'être celle du peuple sous Jacques II : il fallait oser alors l'accuser au nom des libertés publiques ; mais quand le trône a été donné au plus digne, une telle origine n'impose-t-elle pas des obligations d'autant plus sévères aux successeurs du prince préféré ? S'ils les dédaignent, comme avait fait la dynastie de Brunswick, sous Robert Walpole, avant et après 1745, et lorsqu'un compétiteur tel que Charles-

Edouard, rentrant dans la lice, ramasse le gant, de quel côté placerons-nous la légitimité? La politique des souverains déserta ce prince et cette cause, qui était la leur. Charles-Edouard, long-temps proscrit et presque oublié, mourut à Florence en 1788 (31 janvier) : un an après, toutes les légitimités de l'Europe furent mises en question par la révolution française, et le palais désert d'Holyrood s'ouvrit pour protéger l'exil des Bourbons errants de royaume en royaume, comme naguère les malheureux Stuarts (1).

(1) Il y a une légère ressemblance entre ces rapprochements et ceux que fait M. de Châteaubriand dans son admirable fragment historique des *quatre Stuarts* : mais ce chapitre fait partie de l'extrait de mon ouvrage qui avait été imprimé, long-temps avant 1828, comme supplément à la première série des *Contes d'un grand-père* par Walter Scott. Edit. in-18.

---

## CHAPITRE XLII.

FUNÉRAILLES DE CHARLES-ÉDOUARD. — INSCRIPTION SUR SON URNE FUNÉRAIRE. — LE CARDINAL D'YORK. — SES MALHEURS. — LA RÉVOLUTION. — CONCLUSION.

Telle était la tolérance de Charles-Edouard comme prince catholique, que le bruit courut qu'il avait fait ce que Henri IV appelait le « saut périlleux », c'est-à-dire qu'il avait changé de religion pour embrasser le culte anglican ; mais heureusement il ne crut pas avoir besoin de trahir sa foi pour prouver sa sincérité envers les sujets de son père, et il mourut dans le sein de l'église. Ses funérailles, selon le rite romain, eurent lieu dans la cathédrale de Frascati, l'ancienne Tusculum, dont le cardinal d'York était évêque. Le cardinal officia dans cette triste cérémonie : ce fut un imposant spectacle, où l'on vit le frère lui-même du défunt, ministre du Dieu qui fait ou défait les monarques, entouré des écussons en deuil de sa famille, sur le cercueil d'un roi sans

royaume, proclamer, avec les paroles de l'Écriture, le néant des choses humaines, et demander au ciel la seule paix durable pour ce frère dont la vie fut si pleine d'agitations.

Un simple mausolée fut élevé à Charles-Edouard, avec la simple énonciation de son nom et de son titre. Son cœur est à part dans une urne, sur laquelle on lit cette inscription en vers italiens :

DI CARLO IL FREDDO CINERE
QUESTA BREV' URNA SERRA;
FIGLIO DE TERZO JIACOMO,
SIGNOR D'INGHELTERRA.
FUOR DE REGNO PATRIO
A LUI CHE TOMBA DIEDE ?—
INFIDELTA DI POPOLO,
INTEGRITA DI FEDE. (1)

Le cardinal d'York avait renoncé, en entrant dans les ordres, à monter sur le trône d'Angleterre, et même à prendre le titre de roi; mais une médaille qu'il fit frapper à la mort de

(1) « Cette petite urne contient la froide cendre de Charles fils de Jacques III, roi d'Angleterre. Qui lui a donné cette sépulture loin du royaume paternel ? L'infidélité de son peuple, l'intégrité de sa foi. »

Ces vers sont del abbate Felice, un des chapelains du cardinal d'York.

son frère exprima cette renonciation, avec la réserve qu'un prince de l'église devait faire naturellement pour le droit divin. Autour de son image cette médaille porte ces mots HENRICUS NONUS ANGLICÆ REX (Henri IX, roi d'Angleterre). Et sur le revers on voit une ville avec cette exergue : GRATIA DEI SED NON VOLONTATE HOMINUM (c'est-à-dire roi par la grace de Dieu, mais non par la volonté des hommes). Ses dignités ecclésiastiques formaient une longue énumération. Il était cardinal, évêque d'Ostie et de Vellettre, évêque de Frascati, abbé d'Anchim et de Saint-Amand en France, vice chancelier de l'église romaine, archiprêtre de la basilique du Vatican, etc., etc. On vantait ses mœurs douces; on le vit toujours protéger avec zèle tous les voyageurs anglais en Italie, et exercer envers tous une bienveillante hospitalité. Comme son père et son aïeul, il semblait toujours prêt à remercier Dieu de lui avoir fait perdre trois royaumes si c'était pour le rendre meilleur; mais sa piété était éclairée, sans superstition. S'il avait pu conserver au fond du cœur quelque amertume contre les rois qui avaient abandonné sa famille, il vécut assez long-temps pour voir les enfants de ces souverains aussi malheureux que le furent ses ancêtres. Lui-même il ne fut pas à l'abri de

ces nouvelles tempêtes politiques qui bouleversèrent l'Europe. Il perdit, en 1793, une pension que lui faisait l'Espagne et les revenus de ses abbayes de France.

Une démocratie bien autrement terrible au catholicisme que celle des Têtes-rondes, vint à Rome même, couverte du sang d'un autre Charles I$^{er}$, arracher des mains du successeur de Saint-Pierre les vaines foudres du Vatican. Le cardinal d'York, pour secourir Pie VI dans sa détresse, vendit les joyaux de sa famille, et entre autres un rubis estimé 50,000 louis; bientôt expulsé comme tous les autres cardinaux, il se réfugia à Venise en 1798, infirme et pauvre, subissant une double humiliation comme fils de roi et comme prince de l'église. Il vit enfin un autre Cromwell s'élever plus haut que le premier, et rendre la paix à Rome chrétienne, forcée de consacrer sa grandeur.

De retour à Rome en 1801, le cardinal d'York consentit à recevoir une pension du roi Georges, comme porteur des titres de Marie d'Este, femme de Jacques II, à qui le parlement anglais avait reconnu une dot de 58,000 livres sterling, garanties par le traité de Ryswick : en reconnaissance du paiement de cette dette, que l'usurpation eût pu lui contester, il légua ses papiers au

gouvernement anglais. Sa mort eut lieu en 1807. Il était le doyen du sacré collége, et âgé de quatre-vingt-deux ans. Comme Charles-Edouard n'avait point eu d'enfants légitimes, avec Henry-Benoît Stuart, finit sous le chapeau d'un cardinal le dernier petit-fils de ce Jacques II, qui avait sacrifié au papisme la triple couronne de la Grande-Bretagne.

---

## CONCLUSION.

Presque tous les historiens qui ont raconté, avec plus ou moins de détails, l'expédition de 1745, terminent leur récit en conjecturant, chacun selon son opinion, quelles eussent été les conséquences du succès de Charles-Edouard.

Il serait trop facile de réfuter quelques unes de ces suppositions sur un terrain où le dernier venu refait à sa manière les hommes et les événements. Tout ce qu'il nous semble, c'est que la contre-révolution était possible, et qu'elle dépendait de la prise de Londres. Mais où se serait-elle arrêtée? Voilà ce qu'il est plus difficile de dire, car les princes qui arrivent, comme Charles-Edouard, avec des promesses sincères, ne sont pas toujours maîtres de les tenir toutes. Personnellement, il était supérieur à la dynastie qui occupait le trône des Stuarts; mais il avait contre lui le passé de sa famille, qu'on opposait à tous ses manifestes contre la corruption parlementaire. Charles II rétabli sur le trône sans condition, Jacques II abusant de toutes ses prérogatives, étaient les

plus grands ennemis de Jacques III et de son fils. L'origine seule des titres de la nouvelle dynastie, fondés sur un contrat habilement invoqué par elle au moment du péril, et auquel ce péril même semblait devoir la rattacher sincèrement, telle était la véritable force du duc de Cumberland, lorsque, par sa retraite, son rival eut rompu ce charme dont la victoire fascine les yeux les plus clairvoyants. Ce que Fox a proclamé depuis, dans son *Histoire des Stuarts*, était dans la pensée du plus grand nombre : il n'est pour les peuples de pire fléau qu'une restauration . . . . . ., si ce n'est toutefois une révolution.

Depuis 1748, la maison régnante d'Angleterre continua sans doute à éluder ses devoirs envers la constitution, mais sans la violer ouvertement ; et tel est pour les monarques l'avantage d'un gouvernement constitutionnel, qu'à l'abri de leur titre de rois parlementaires, les trois Georges ont pu impunément être attaqués par un prince légitime et personnellement digne du trône, centupler les taxes tout en accroissant la dette, tomber en démence ou mériter le mépris par leurs vices comme hommes. Quel cloaque de corruption cache encore aujourd'hui le velours doré du trône britannique ! Est-ce un Stuart, celui que Byron a comparé à la fois à Charles II

et à Henry VIII? ou cet autre qui a hérité du titre de ce duc de Cumberland, le boucher de l'Ecosse? Mais ce nom nous ramène aux conséquences immédiates de la bataille de Culloden, dans le pays où elle fut livrée.

Le baptême de sang imposé aux Jacobites ne fit d'abord que les confirmer dans leur haine contre la dynastie de Hanovre. Comme jadis les premiers chrétiens, les martyrs de la légitimité, cédant à la persécution, se cachèrent dans les cavernes et les déserts, ou allèrent attendre dans l'exil des temps plus heureux. La politique anglaise, se défiant des clans amis comme des clans ennemis, ordonna le désarmement général des Highlanders. Le montagnard qui ne remettait pas ses armes était convaincu de rébellion, et jugé comme tel. Tout Ecossais qui était rencontré avec le plaid, le philabeg, ou même avec un habit de tartan à carreaux, n'importe la forme, était condamné à six mois de prison, et à la transportation en Amérique en cas de récidive (1). Ces décrets n'eussent été qu'un caprice de la tyrannie, s'ils n'avaient été liés à une loi qui attaquait directement le système patriar-

(1) Quelques montagnards éludaient la loi en portant la *culotte* au bout d'une perche.

cal des clans, pour y substituer une législation propre à détruire complétement les rapports des Chefs avec leurs subordonnés. Les juridictions héréditaires furent abolies ; c'était rompre les liens de parenté sur lesquels reposaient les affections des individus et de la tribu entière pour celui qui devait à tous sa protection, ses conseils, et les décisions d'un esprit plus éclairé. Le service personnel avait été jusque alors le prix auquel chaque membre du clan obtenait une part de terre; cette redevance devenait nulle quand c'eût été désormais un acte de rébellion de l'exiger. Les Chefs s'aperçurent que leurs vassaux occupaient sur leurs domaines un terrain qui serait plus productif s'il nourrissait des moutons ; et les moutons ont peu à peu envahi la demeure du pauvre Highlander, repoussé dans les Basses-Terres ou exilé volontaire dans les déserts américains. Les conséquences politiques de cette proscription ont été peu à peu l'abaissement de la noblesse et l'accroissement des manufactures. Si c'est un bien dans l'intérêt des progrès de la civilisation, on ne peut en savoir gré au gouvernement, qui fit par haine ce qu'il eût dû faire par prévoyance politique. Enfin, on proscrivit le Jacobitisme jusque dans la forme du culte. La plupart des Jacobites appartenant à la religion épiscopale,

tous les Episcopaux d'Ecosse furent soumis à des lois plus restrictives que celles que le vieux fanatisme puritain avait déjà promulguées aux jours de ses triomphes. Tout prêtre ou laïque priant publiquement pour le roi, sans désigner nominativement le roi Georges, était déclaré traître, et condamné pour le moins à la transportation. En un mot, l'Ecosse fut traitée comme un pays conquis, et ses habitants subirent les lois d'exception du double fanatisme religieux et politique, pendant que les soldats du duc de Cumberland se livraient à toutes les orgies de l'impiété et de la débauche sur les cadavres de leurs concitoyens et les ruines fumantes de leurs maisons.

Ce ne fut qu'au bout de quarante ans que la maison de Hanovre crut la rébellion étouffée. Un *acte de grâce* rappela, en 1784, tous les enfants des exilés sous les toits de leurs pères. Quelques uns furent même réintégrés dans leurs droits à la pairie. Depuis cette époque le Jacobitisme n'a plus été qu'un souvenir poëtique, et l'histoire de l'Ecosse s'est confondue avec celle d'Angleterre. L'existence politique d'un Ecossais se borne à des questions d'administration locale, ou à des brigues d'élection pour siéger dans un parlement anglais. Quand le peuple mécontent ose lever la

tête dans quelque sédition au sujet de la cherté des grains ou des exactions de l'excise, ce n'est plus aux yeux des ministres qu'une velléité d'indépendance, dont la répression est confiée à la police. En 1788, un régiment de Highlanders s'insurgea pour obtenir l'arriéré de sa solde : quelques accès du vieux fanatisme puritain coûtèrent cher, en 1799, aux malheureux catholiques. Mais tous ces désordres passèrent comme les rapides orages du printemps : le jour d'après, le calme était rétabli.

A l'époque de 1789, l'appel fait à tous les peuples par la révolution française retentit jusque dans les montagnes d'Ecosse ; dans ce royaume comme en Angleterre, il se forma des clubs, et quelques démocrates organisèrent même un complot dont le but était de rétablir l'indépendance nationale et de fonder un gouvernement républicain à l'imitation de notre Convention : ce projet échoua.

Dans les Highlands, la résistance aux nouvelles lois et aux nouvelles mœurs a été plus opiniâtre que dans les Lowlands. Peu à peu la civilisation modifie cependant l'originalité des Gaëls. L'abolition des antiques contrats entre les Chefs et les clans; le recrutement de l'armée régulière anglaise parmi les montagnards, et le long séjour de ces

soldats en Amérique et en Espagne, pendant les guerres avec les Etats-Unis et avec Napoléon; les progrès du nouveau système de culture; ces troupeaux qui ont usurpé le sol de la haute Ecosse; ces forts qui ont remplacé sur les rochers l'aire de l'aigle ou la caverne du cateran; les manufactures qui ont mis en honneur la navette du bailli Jarvie autant que la claymore de Rob Roy; les canaux et les chemins multipliés; les bateaux à vapeur promenant sur les lacs des caravanes de voyageurs....: ces innovations et d'autres encore qui changent chaque jour la physionomie de ce peuple primitif en même temps que ses sauvages domaines, relèguent l'Ecosse d'autrefois dans les pages immortelles inspirées à Walter Scott par le patriotisme et le génie. Mais si les insignes de la royauté de Bruce ne sont plus que de vaines reliques qu'on exhume du château d'Edimbourg dans les parades d'une fête officielle, la littérature écossaise a du moins conservé son indépendance et son originalité dans les écrits de Ramsay, de Fergusson, de Burns et de Hogg. En adoptant la langue de Shakspeare, d'autres auteurs ont rivalisé noblement avec le génie anglais par de beaux ouvrages: Robertson et Hume dans l'histoire, Erskine et Mac-Intosh au barreau et à la tribune, Thomson dans la poésie, l'univer-

sité d'Edimbourg dans les sciences, enfin Walter Scott dans presque tous les genres de gloire littéraire.

---

## VERS A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE GALLES.

Peuple jadis si fier, aujourd'hui si servile,
Des princes malheureux vous n'êtes plus l'asile.
Vos ennemis, vaincus aux champs de Fontenoi,
A leurs propres vainqueurs ont imposé la loi;
Et cette indigne paix qu'Arragon (1) vous procure
Est pour eux un triomphe et pour vous une injure.
Hélas! auriez-vous donc couru tant de hasards
Pour placer une femme (2) au trône des Césars;
Pour voir l'heureux Anglais, dominateur de l'onde,
Voiturer dans ses ports tout l'or du Nouveau-Monde,
Et le fils de Stuart, par vous-même appelé,
Aux frayeurs de Brunswick lâchement immolé!
Et toi (3), que tes flatteurs ont paré d'un vain titre,
De l'Europe en ce jour te diras-tu l'arbitre,
Lorsque dans tes états tu ne peux conserver
Un héros que le sort n'est pas las d'éprouver;
Mais qui, dans les horreurs d'une vie agitée,
Au sein de l'Angleterre à sa perte excitée,
Abandonné des siens, fugitif, mis à prix,
Se vit toujours du moins plus libre qu'à Paris?
De l'amitié des rois exemple mémorable,
Et de leurs intérêts victime déplorable,

(1) Nom du plénipotentiaire *Saint-Severin d'Arragon*.
(2) La reine de Hongrie
(3) Louis XV, dit le *Pacificateur de l'Europe*.

Tu triomphes, cher prince, au milieu de tes fers ;
Sur toi, dans ce moment ; tous les yeux sont ouverts :
Un peuple généreux, et juge du mérite,
Va révoquer l'arrêt d'une race proscrite.
Tes malheurs ont changé les esprits prévenus ;
Dans le cœur des Anglais tous tes droits sont connus.
Plus flatteurs et plus sûrs que ceux de ta naissance,
Ces droits vont doublement affermir ta puissance.
Mais sur le trône assis, cher prince, souviens-toi
Que le peuple, superbe et jaloux de sa foi,
N'a jamais honoré du titre de grand homme
Un lâche complaisant des Français et de Rome.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

